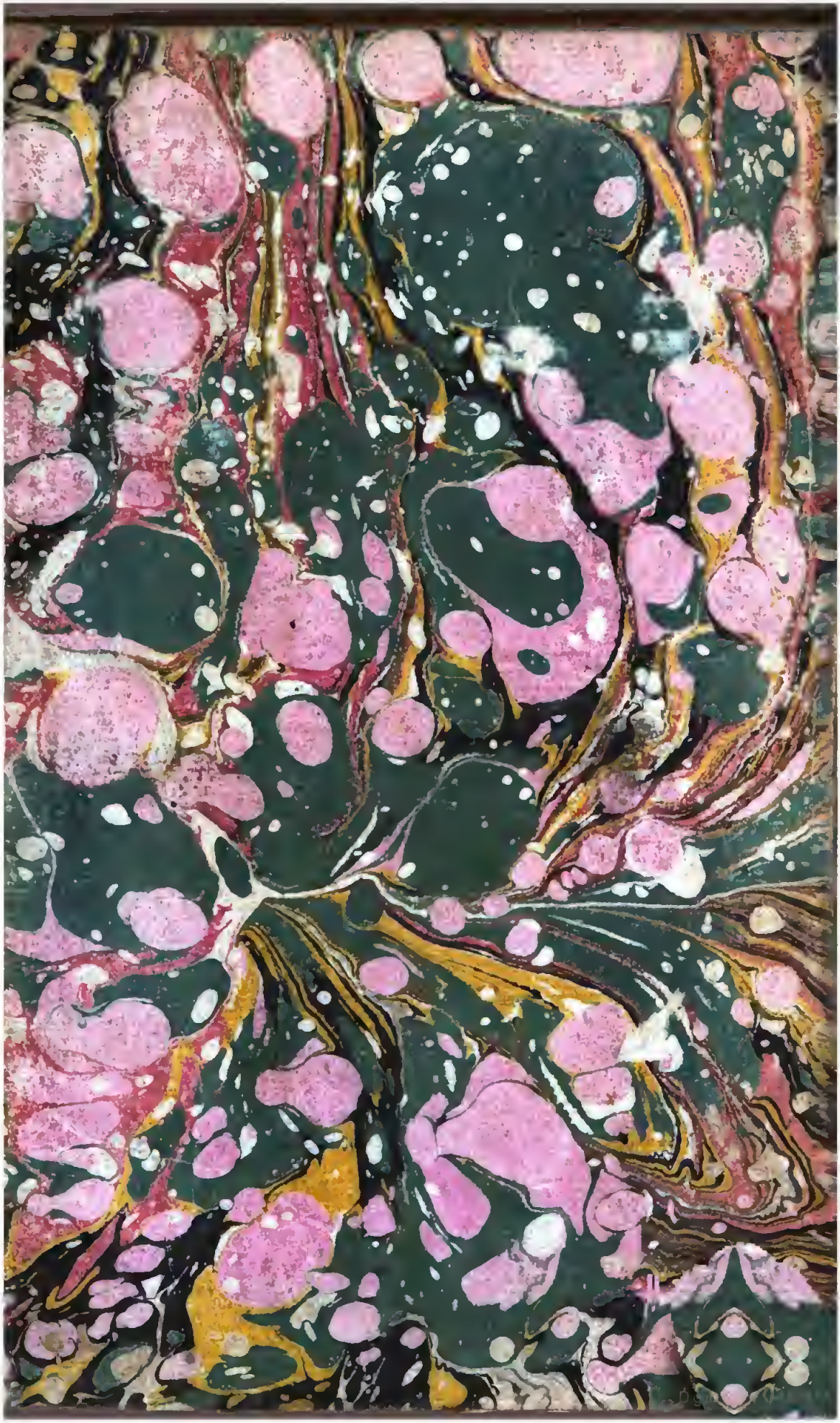
6



II Suppl. Palet. B 3. 39

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN;

AVEC FIGURES.

TOME DOUZE.

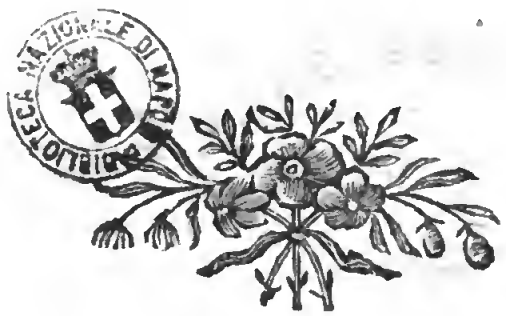
630.628

OEUVRES

POSTHUMES

DU COMTE DE TRESSAN.

TOME DEUX.



A PARIS,

Chez DESRAY, Libraire, quai des Augustins, nº. 35.

M. DCC. XCI.

Avec Approbation et privilège du Roi.

AVANT-PROPOS.

Je regretterois qu'une expérience de plus de cinquante ans, que j'ai passés dans la société des gens les plus éclairés de mon siècle, fût absolument perdue pour mes enfans. Je me restreins dans ce foible Ouvrage à leur montrer ce qui peut rendre l'esprit actif, juste et véritablement éclairé. J'ai connu les écueils qui peuvent le détruire, et les fausses notions qui peuvent l'égarer. Puissé-je réussir dans ces Réflexions sommaires, *à leur indiquer les moyens de se garantir des ridicules momentanés qui prouvent la médiocrité de l'esprit, et des torts réels qui l'avilissent ou le rendent coupable. Ces cahiers, tracés de la main du père le plus tendre, n'eussent jamais paru, si quelques anciens amis ne l'eussent exigé: ils ont cru qu'ils pouvoient être utiles à leurs enfans. Un aussi grand intérêt fait taire tout*

amour-propre, être encore utile dans sa vieillesse, c'est le bonheur le plus vif et le plus pur où l'homme qui pense doive aspirer.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS SOMMAIRES SUR L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eſprit en général.

Le mot *Eſprit* eſt un de ces mots métaphyſiques, qui ne repréſentent aucune idée poſitive. On ſe ſert du mot *Eſprit* en vingt acceptions différentes, & je dois commencer par vous faire obſerver que les mots que la métaphyſique a inventés ſont preſque tous ſemblables. Ces mots ſervent également à exprimer pluſieurs choſes très-différentes, parce qu'ils ne peuvent

en exprimer une seule qui soit positive. Ce n'est même qu'avec le secours d'un autre mot qui exprime un être physique, que le mot métaphysique peut exprimer une pensée (1).

Lorsque je dis l'*Esprit humain*, alors l'acte (qui m'est inconnu) par lequel je pense, me présente aussi-tôt les facultés dont l'homme se sert pour acquérir de nouvelles idées, les lier en ordre, en tirer des conséquences, porter son jugement, en conserver la mémoire.

On nomme ces facultés *intellectuelles*, & ce sont encore deux de ces mots métaphysiques qui ne présentent pas une idée plus positive que le mot *Esprit*.

Voilà cependant les seuls instrumens dont deux êtres plus métaphysiques encore, qu'on a nommés *intelligence*, *raison*, peuvent se servir dans leurs opérations. Ces mots ne sont que de convention, je l'avoue, puisqu'ils n'expriment pas un être réel; mais nous n'en avons point d'autres pour nous communiquer nos idées. L'impuissance d'avoir une idée positive de ce

(1) Descartes disoit que les Péripatéticiens, retranchés derrière une multiplicité de mots inintelligibles, ressembloient à des aveugles qui attiroient leurs ennemis qu'ils voyoient, dans un lieu obscur, pour se battre avec eux avec plus d'égalité.

que ces mots repréſentent eſt la même pour tous les hommes ; il faut donc s'en ſervir pour ſe repréſenter les opérations dont l'eſprit eſt capable, & pour ſaiſir une idée approchante des richeſſes, des ornemens, de la force & de la juſteſſe qu'il peut acquérir.

Je préſume qu'on peut aſſez généralement définir l'eſprit par deux propriétés diſtinctes qui ſont en nous : ſenſibilité plus ou moins exquiſe qui fait que nous ſommes plus ou moins affectés de ce qui frappe nos ſens : mémoire plus ou moins heureuſe qui fait que nous conſervons plus ou moins long-tems, plus ou moins parfaitement les impreſſions que nous avons reçues.

On a donc pu dire avec raiſon que la mémoire eſt *une eſpèce de ſenſation continuée, mais affoiblie.* Et en effet l'eſprit vif & lumineux, l'eſprit peſant & obſcur ne ſont tels peut-être que parce que les ſenſations ſe renouvellent en eux avec plus ou moins de force, plus ou moins de fidélité.

L'Eſprit peut donc avoir une infinité de dégrés & de caractères différens, ſelon les facultés naturelles de chaque individu, ſelon la culture que cet eſprit a reçue, ſelon les objets & les faits qui ſe ſont gravés dans la mémoire, ſelon l'eſpèce des autres eſprits avec leſquels il eſt entré en commerce, ſoit par la ſociété, ſoit par la lecture de leurs ouvrages.

Un des plus grands défauts, de ce qu'on eſt convenu de nommer *Eſprit*, eſt de ſe croire en droit d'apprécier celui des autres. On ne peut trop ſe dire à ſoi-même qu'on ne peut juger ſainement que d'un eſprit inférieur au nôtre, ou qui lui eſt égal; l'eſprit ſuperieur eſt preſqu'inconnu à celui qui n'a pas la même lumiere. Tel homme qui paſſe pour avoir de l'eſprit, dans ces eſpèces de ſociétés médiocres qui n'ont que du jargon, ſe fait facilement connoître pour un imbécille, ou pour un homme ſans acquit, par les ſociétés éclairées. Vous reconnoîtrez facilement l'homme d'eſprit à l'abondance des choſes inſtructives ou agréables qu'il répandra avec modeſtie dans ſes propos; vous reconnoîtrez auſſi facilement l'eſprit médiocre, à la futilité de ſa converſation, au rempliſſage plat ou diffus dont il la nourrira, aux inutilités, aux riens qu'il tournera, croyant la rendre plaiſante ou agréable.

L'eſprit d'analogie occupe un des premiers degrés où nous puiſſions nous élever; mais malheureuſement cette eſpèce d'eſprit eſt bien rare. Il conſiſte non-ſeulement dans la vivacité avec laquelle toutes les ſenſations ſe renouvellent en nous, mais auſſi dans la juſte comparaiſon que nous faiſons de celles qui ont entr'elles des rapports plus ou moins intimes. C'eſt de la combinaiſon que l'eſprit fait des

idées repréſentatives de ces ſenſations renouvellées, que naiſſent les idées juſtes & propres à être rangées dans un ordre exact & bien ſuivi.

Cette opération de l'eſprit, lorſqu'il travaille à ſe rappeller les idées qu'il a reçues, lorſqu'il les compare enſemble, pour en former un réſultat, & pour porter ſon jugement, c'eſt ce qu'on nomme *méditation*. Cette opération eſt abſolument néceſſaire; mais il faut éviter de la porter dans la ſociété; elle nous y donne l'air de peſanteur & même de pédantiſme (1). C'eſt en multipliant cette opération dans l'intérieur du cabinet, à meſure qu'une nouvelle idée paroît digne d'être approfondie, qu'on apprend à former promptement des réſultats juſtes, précis & relatifs à ceux qu'un examen bien médité nous a déjà donnés pour ſolution.

Peut-être le mot *ſenſation*, cet ébranlement phyſique, vous paroîtra-t-il mal répondre à

(1) Nous reprochons ce défaut aux Anglois; ils nous reprochent à leur tour de parler ſouvent ſans réfléchir. Le défaut des Anglois (ſi toutefois c'en eſt un) rend plus philoſophe; le nôtre nous rend plus brillans, plus agréables. Si vous ne pouvez éviter l'un ou l'autre, & tenir un juſte milieu, eſtimez-vous aſſez pour bien choiſir, entre l'honneur ſublime d'éclairer, & le bonheur paſſager de plaire.

l'idée qu'on vous a donnée de l'Eſprit, qui n'eſt qu'un rapport abondant & rapide des ſenſations qu'on a reçues. Vous avez peut-être entendu juſqu'ici par le mot *Eſprit*, une ſubſtance immatérielle, abſolument diſtincte des ſens ! Mais la réflexion vous apprendra à ne point confondre l'ame qui n'eſt point ſoumiſe à nos obſervations, & ſur la nature de laquelle la Religion ſeule peut nous éclairer, avec l'eſprit pris dans ſon idée naturelle, & qui ne peut être défini que par celle que nous nous formons d'un rapport lumineux & rapide de différentes ſenſations, entre leſquelles nous choiſiſſons celles qui ſont les plus relatives.

Platon & pluſieurs autres philoſophes Grecs imaginèrent que l'ame, & que l'eſprit qu'ils confondoient enſemble, étoient un pur rayon de la lumière univerſelle ; que cette ame, parfaite comme ſa ſource, venoit animer le corps auquel la puiſſance ſuprême l'attachoit : mais que ſon union avec la matière de ce corps obſcurciſſoit, abſorboit ſa lumière, & qu'elle ne pouvoit recouvrer cette lumière première, qu'autant que de nouveaux objets, & l'étude qu'elle en faiſoit, lui rappelloient ce qu'elle avoit parfaitement connu avant qu'elle fût attachée à un corps : par conſéquent, apprendre, méditer & connoître n'étoit point regardé par ces philoſophes, comme une

acquiſition que l'ame avoit faite, mais ſeulement comme une réminiſcence de ce qu'elle avoit ſu dans ſon état primitif.

Ariſtote fut preſque le ſeul qui donna pour axiôme : *Nihil eſt in mente, quod non fuerit in ſenſu :* il n'y a rien dans l'eſprit qui n'ait été reçu par les ſens.

Les idées primitives & innées, que Platon croyoit que l'ame ne faiſoit que ſe rappeller, ont été, pendant une longue ſuite de ſiècles, l'objet des plus longues diſcuſſions & des plus vives diſputes métaphyſiques.

Le P. Mallebranche, grand logicien, mais ſubtil juſqu'à l'erreur dans les principes qu'il poſoit, adopta le ſyſtême de Platon ſur les idées innées ; il renchérit ſur cette opinion ; & le fonds de religion qui l'éclairoit, ſe joignant à celle de la réminiſcence de l'ame, il poſa pour principe que l'ame en s'élevant à Dieu, voyoit tout en lui, & qu'elle ne pouvoit acquérir de nouvelles lumières que par les efforts qu'elle faiſoit pour les puiſer dans cette lumière univerſelle, & que par conſéquent chaque notion poſitive, chaque étincelle de lumière nouvelle qu'elle recevoit, étoit une émanation de la divinité, dans laquelle ſeule l'ame pouvoit ſaiſir la vérité, & appercevoir diſtinctement la réalité & l'évidence.

Il étoit deſtiné à l'un des philoſophes les plus

dignes de ce beau nom, de détruire la brillante chimère que le P. Mallebranche avoit préſentée dans *la Recherche de la vérité*. Le célèbre Lock, dans ſon *Traité de l'entendement humain*, démontra que l'axiôme qu'Ariſtote n'avoit point aſſez diſcuté, en eſt un pour quiconque veut faire uſage de ſa raiſon; il détruiſit ſans reſſource les idées innées; il prouva que l'entendement ne peut avoir d'idées, qu'autant qu'il lui en a été apporté par les ſens, & que même les idées les plus incomplètes & les plus chimériques que l'homme puiſſe ſe former, ne ſont qu'un compoſé monſtrueux de pluſieurs idées incomplètes, antérieurement reçues, dont l'imagination ſe forme un fantôme ſans exiſtence.

Vous trouverez dans le cours de votre vie, que la vérité s'établit très-difficilement, & que les erreurs, pour peu qu'elles aient été quelque tems accréditées, trouvent bien long-tems encore de zélés défenſeurs; la Fontaine avoit bien raiſon de dire;

L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour les menſonges.

Vous remarquerez encore, en vivant avec les hommes, que ce qui eſt ſuffiſamment éclairci pour l'homme impartial, ne l'eſt point encore aſſez pour ceux qui ſont intéreſſés à ſoutenir une

erreur qui leur eſt chère ou utile, ni pour ces ſortes d'eſprits légers & ſuperficiels qui aiment à parler à peu de frais, & qui ſont valoir le plus qu'ils peuvent la petite ſomme des notions incomplètes qu'ils ont acquiſe.

Les Pères de l'Oratoire & leurs élèves ſoutinrent long-tems les opinions de leur confrère; les gens du monde, & ſur-tout cette partie charmante & légère de la ſociété, qui raſſemble trop tous les dons de plaire pour ne lui pas donner ſouvent le ton, les femmes & la brillante jeuneſſe contribuèrent beaucoup à établir les idées innées. Cette opinion reçue diſpenſoit de toute étude pénible; l'amour-propre étoit flatté de croire qu'il étoit poſſible d'exalter ſon ame, d'élever ſon eſprit juſques dans le ſein de la divinité; & l'on prenoit tous les écarts d'une imagination ſans règle, pour des réminiſcences & des inſpirations preſque divines.

L'Entendement humain parut, les ſectateurs de Mallebranche n'osèrent en combattre ouvertement les démonſtrations; mais ils faiſoient toujours valoir en ſecret l'erreur qui leur étoit chère; ils cherchoient du moins à répandre une incertitude problématique ſur une queſtion bien décidée par la nature, par le ſublime Lock, & par la raiſon.

M. de Buffon, dont le génie auroit pu pro-

duire le beau *Traité de l'entendement humain*, s'il n'eût été précédé par le philoſophe Anglois; M. de Buffon acheva de porter le dernier coup aux idées innées, en mettant en action ce que Lock avoit ſi ſagement diſcuté. C'eſt dans ſon chapitre de la nature de l'homme, c'eſt dans la deſcription des premiers momens de ſa création, & du premier eſſai qu'il fait des ſens qu'il vient de recevoir de ſon créateur, qu'on voit la naiſſance & la gradation ſucceſſive des idées qu'il ſe forme d'après le rapport de ſes ſens. La plus mâle éloquence, la poéſie même la plus ſublime embellit ce tableau qui frappe juſqu'à l'évidence, & qui porte dans un eſprit juſte la conviction & la certitude. O certitude, état délicieux de l'eſprit, lorſqu'il jouit de la vue de la vérité, dans un calme où le preſtige, ni le nuage le plus léger ne peuvent plus le troubler : qu'il nous en coûte cher pour t'acquérir !

M. l'abbé de Condillac craignit peut être que Lock n'eût écrit que pour les ſages, & que M. de Buffon n'eût écrit que pour les gens d'eſprit ; il compoſa ſon *Traité lumineux des ſenſations*, qui ne laiſſe plus de ſubterfuges à l'ancienne erreur. Depuis ces dernières époques, nul partiſan ſecret des idées innées n'oſe plus les ſoutenir; l'ignorance & la pareſſe de penſer n'eſpèrent plus d'en impoſer par une imagina-

tion vague. Il eſt bien décidé pour nous & pour la poſtérité, que nous ne pouvons avoir des idées poſitives & complètes que par le rapport de nos ſens; rapport plus ou moins exact, en raiſon de notre attention à ce rapport, & en raiſon de l'exercice que nous donnons à nos ſens pour en perfectionner l'uſage.

CHAPITRE II.

Des ſenſations & de la penſée.

Le commun des hommes, quelques-uns même de ceux qui ont uſurpé le nom de philoſophes, ſe plaignent amérement que les ſens ſont trompeurs: ſans doute, ils le ſont, ils le ſeront toujours pour ceux qui ne ſavent pas apprécier leurs rapports, pour ceux qui ne ſe ſont pas préparés à ſe défendre de leurs illuſions, pour ceux enfin dont l'art d'obſerver eſt abſolument ignoré. Mais, n'eſt-il donc pas facile & néceſſaire à l'homme de porter l'obſervation ſur le méchaniſme de ſes ſens? & ceux qui ſont trompés ne meritent-ils pas toujours de l'être? N'eſt-ce donc pas à notre entendement à juger entre

l'apparence trompeuſe, ou la vérité que les ſens lui préſentent? Le rapport inſuffiſant de la vue ſe complétera & ſe rectifiera par ceux du tact & de l'ouïe: celui de l'odorat, par celui du goût; tous les cinq ſe prêteront des ſecours mutuels.

On n'auroit point d'idées ſi l'on n'avoit point de ſens; on ne penſeroit point ſi l'on n'avoit point d'idées; on penſeroit mal ſi ces idées étoient fauſſes.

Penſer, c'eſt renouveller en ſoi les ſenſations qu'on a reçues, celles qu'on a vu éprouver aux autres. Une tête vuide d'idées juſtes ne fera jamais une opération eſtimable; & l'eſprit naturel le plus vif, & l'imagination la plus brillante, ne rempliront pas les vuides de l'ignorance.

Peut-être me direz-vous que la lecture qui nous inſtruit ne nous fait pas éprouver de ſenſations? Mais examinez bien tout ce que vous éprouvez en liſant: vous verrez que les mots peignent tous une idée convenue dans chaque langue, & qu'une ſuite de ces mots forme un tout qui vous frappe, & qui s'arrange dans votre entendement, tel qu'il ſe trouve arrangé dans ce que vous liſez. Vous voyez alors par les yeux de l'intelligence, ou par la force du ſentiment, tout ce que vous liſez avec une attention ſuffiſante; c'eſt ce qui donne une ſi grande auto-

rité ſur nous à la vraie éloquence, & aux beautés ſublimes de la poëſie. Remarquez même que dans toutes les langues riches, on ſe ſert de l'expreſſion frapper, frappant, ou d'un équivalent, toutes les fois qu'on eſt ému ou éclairé par une lecture quelconque.

Je crois vous avoir ſuffiſamment prouvé qu'il n'y a point d'idées innées: vous vous prouverez à vous-même qu'on ne devine rien. Il faut donc ſe faire un magaſin d'idées juſtes & completes, & groſſir ſans ceſſe ce tréſor pour pouvoir compoſer (de ces idées antérieurement reçues) de nouvelles idées qui ſoient une combinaiſon & le réſultat des premières.

C'eſt là l'emploi qu'on doit faire de ce qu'on nomme *Eſprit naturel.* Cet eſprit tient trop à l'organiſation plus ou moins parfaite, pour n'en pas conclure que ce n'eſt que par l'exercice de nos ſens, par l'obſervation de leurs rapports, par l'appréciation des idées qu'ils font naître, & par la combinaiſon de ces idées, que l'eſprit naturel pourra devenir riche, juſte & lumineux.

Si ceux qui négligent par indolence l'exercice de leurs facultés intellectuelles, pouvoient connoître la ſatisfaction attachée à cette attention ſuivie, qui porte ſa récompenſe avec elle; s'ils avoient le courage de ſe plier ſeulement pendant ſix mois à rectifier, à apprécier leurs nou-

velles idées, à ſe rendre compte à eux-mêmes de tout ce qui les a frappés ; quelle facilité ne trouveroient-ils pas à étendre la ſphere de leurs connoiſſances? Quels charmes, juſqu'alors inconnus pour eux, ſe répandroient dans leurs études! quel nouveau plaiſir ne trouveroient-ils pas à penſer!

Les connoiſſances ſe tiennent, elles ſont toutes intimement liées entr'elles ; & l'obſervation réunie avec la lecture, nous donne des aîles d'aigle pour nous élever, & tout embraſſer; les premières connoiſſances acquiſes nous inſpirent néceſſairement le deſir de connoître encore plus ; bientôt ce deſir devient une paſſion; & cette paſſion eſt un feu qui s'étend avec rapidité vers tous les objets qui ſont à notre portée.

Plus nous nous ſentons, plus nous croyons avoir de l'eſprit, & plus nous devons connoître la poſſibilité d'obſerver, de méditer, & de bien penſer ; plus nous devenons malheureux dans la ſuite, ſi nous avons négligé d'en faire uſage. Pourroit-on vivre ſur la ſurface de la terre dans une indolence ſtupide qui nous prive de clartés qui brillent pour d'autres yeux? Peut-on vivre avec ſoi-même lorſqu'on eſt forcé de reconnoître en ſoi l'infériorité la plus humiliante, lorſqu'on ſent (même malgré l'amour-propre le plus décidé) qu'on ne peut entrer en commerce avec

les gens ſupérieurs de ſon ſiècle, qu'autant qu'ils ſe rapetiſſent pour deſcendre juſqu'à nous, lorſqu'on eſt forcé de les queſtionner ſur des choſes qu'il n'eſt pas permis d'ignorer, lorſqu'enfin on ne les entend plus dès que leur converſation s'élève, & qu'ils parlent la langue propre à chaque connoiſſance différente?

Réfléchiſſons que ſi nous négligeons de nous inſtruire, nous nous condamnons nous-mêmes à la triſte & imbécille ſociété des hommes médiocres, & que nous ne pouvons connoître ceux qui ſont éclairés que par le foible qui les rapproche de nous. Réfléchiſſons ſur-tout à l'humiliation cruelle de voir la ſociété éclairée donner des préférences ſur nous à des gens que nous aurions pu voir une infinité de degrés au-deſſous de nous; & cependant nous ſommes forcés d'avouer que cette préférence eſt juſte. Ces gens qu'on nous préfere avoient un eſprit bien inférieur au nôtre; mais en travaillant ils l'ont rendu tout ce qu'il pouvoit être; ils ſont devenus utiles, & nous ſommes forcés à reconnoître, mais trop tard, que la pareſſe d'exercer nos facultés intellectuelles, nous a fait vivre dans une perpétuelle enfance, & nous a dégradés.

Cet eſprit naturel, cette vivacité d'imagination qu'on voit briller dans la jeuneſſe, eſt un don bien précieux; c'eſt un reſſort qui peut

nous élever au faîte de la pyramide des connoiſſances s'il eſt exercé, s'il eſt bien dirigé. Mais un des écueils, & le plus dangereux de ceux que nous avons à craindre, c'eſt une approbation trop prématurée : & ſi malheureuſement nous comptons de trop bonne-heure ſur nous-mêmes, ſi notre eſprit néglige de profiter de ſa force, & d'acquérir ſans ceſſe, nous reſtons néceſſairement fort au-deſſous du rang qui nous étoit deſtiné.

On réuſſira peut-être pendant un certain tems, mais ce tems n'eſt que celui de la jeuneſſe; plus tard, on nous demandera compte des dons qu'on verra que nous avions reçus; on jugera par les opérations préſentes de notre eſprit, de celles qu'il auroit pu faire ; & lorſque ces graces ſéduiſantes de la jeuneſſe ne nous prêtent plus d'excuſes, nous ſommes jugés avec rigueur par la ſociété éclairée ; elle nous apprécie ; elle reconnoît & décide que, trop occupés de plaire, nous avons négligé les moyens de nous faire eſtimer. On retombe alors avec les années dans cette multitude imbécille qui végète ſur la terre ſans pouvoir jouir ni du grand ſpectacle de l'univers, ni de la ſociété de ceux qui ont étendu la ſphère de leurs connoiſſances. On parle à cinquante ans le même jargon qu'à dix-huit ; on n'a que des idées fauſſes ou incomplètes ; on

n'eſt

n'eſt qu'un vieux enfant qui bégaye, & qui prouve ſon impuiſſance après avoir perdu les graces qui la faiſoient ſupporter.

L'homme manque bien moins de moyens pour s'éclairer, qu'il ne manque de réflexion, de courage & de volonté. La diſſipation naturelle depuis dix ans juſqu'à vingt, (ſi malheureuſement elle n'eſt pas captivée,) le prépare à ſe livrer aux paſſions depuis vingt juſqu'à trente; comme il n'a point appris à combattre contre lui-même, ſans être né vicieux, il ſe livre aux paſſions par indolence; habitué à la molleſſe, au plaiſir du moment préſent, dénué de connoiſſances préliminaires, fatigué par la peine de réfléchir, il s'eſt rendu déjà preſque incapable de ſe relever de cet état de pareſſe & d'aveuglement; il ne s'occupe que d'amuſemens frivoles, on ne le verra même acquérir que des demi-talens. S'il écoute des gens inſtruits, tout l'étonne; bientôt il les fuit parce qu'ils l'humilient, il ſent qu'il n'a rien à porter dans leur ſociété; il ſe joint à celles où il a l'eſpérance de paroître aimable, & c'eſt ainſi qu'il paſſe & qu'il perd des années oiſeuſes, qu'il n'a remplies par aucune étude digne d'un homme. C'eſt ainſi que bien ſouvent il ſe prépare aux rebuts d'un ſexe auquel il a trop ſacrifié, & qu'il s'expoſe au mépris du ſien; heureux encore lorſqu'il ne cherche pas à remplacer tout

ce qu'il lui manque pour jouer un perſonnage, par un eſprit d'intrigue ou de méchanceté, qui le rendent coupable !

Je ſuis bien éloigné de blâmer la leçon que Platon donnoit à ce diſciple dont l'humeur ſombre & farouche révoltoit ſes compagnons : Sacrifiez aux Graces ! lui diſoit Platon... Sans doute il y faut ſacrifier. Mais que peut-on entendre par les Graces, ſi ce n'eſt tout ce qui peut orner l'eſprit, le rendre agréable & utile ? Je dis utile, parce qu'il eſt dans la nature de ne nous attacher qu'à ceux qui, de façon ou d'autre, peuvent contribuer au bien & au bonheur de notre ſociété. On ne peut diſputer que l'homme éclairé ne ſoit utile & préférable à l'ignorant. Le bonheur le plus pur de l'homme éclairé, c'eſt de vivre avec ſes ſemblables. C'eſt cet échange délicieux des lumières acquiſes qui forme une union intime entre les eſprits d'un certain ordre ; c'eſt cet attrait enchanteur qui les rend néceſſaires les uns aux autres, & qui ſemble former une famille particulière de tous ceux qui ſe ſont élevés au-deſſus du vulgaire. Ce vulgaire eſt bien étendu ; & dans quelque rang qu'on ſoit né, on reſte ſemblable au peuple lorſqu'on en a la ſtupide ignorance.

Vous m'avez ſouvent entendu dire que je n'aſſiſte jamais à une de nos ſéances de l'Acadé-

mie des ſciences, ſans y acquérir quelque connoiſſance nouvelle ; je n'y vais jamais ſans en avoir l'eſpérance ; je n'en reviens point ſans que cette eſpérance ſoit remplie, & ſans avoir à m'occuper long-tems de la nouvelle idée que j'ai reçue.

En vous faiſant voir les écueils que l'eſprit doit éviter, & la route qu'il doit ſuivre pour devenir eſtimable, je ne fais que vous retracer les mêmes leçons que je reçus dans ma jeuneſſe d'un oncle qui ne négligea rien pour m'inſtruire, & des amis qui compoſoient ſa ſociété. Honoré de l'amitié & des leçons de M. de Fontenelle, de l'aimable évêque de Luçon, de l'abbé Mongaut, de M. de Voltaire, & de pluſieurs gens du premier ordre qui s'étoient formés dans le grand ſiècle de Louis XIV, j'appris d'eux ce que j'aime à vous répéter aujourd'hui, & ce que vous devez apprendre à répéter un jour à ceux auxquels vous devrez & vos leçons & votre exemple.

CHAPITRE III.

Du Génie.

O GÉNIE, flamme preſque divine, tes attributs ſont immenſes ! Qui pourra connoître ta ſource, ton pouvoir & tes effets, ſi tu ne l'éclaires ? Qui pourra connoître quelle eſt ta chaleur, ta force & ta rapidité, ſi tu ne l'embrâſes, ſi tu ne le ſubjugues, ſi tu ne le ſépares de tout ce qui t'eſt étranger !

L'homme n'a point d'expreſſions aſſez vives pour peindre l'ordre ſucceſſif des idées que tu nous préſentes, & les motifs qui déterminent ton choix ! Ce n'eſt preſque que par des métaphores qu'on peut donner une eſquiſſe de ton exiſtence. Semblable à la flamme électrique qui s'élance du globe où l'art a ſu l'accumuler & la condenſer, le plus léger conducteur, tel imperceptible qu'il puiſſe être, te ſuffit ; mais ce conducteur t'eſt néceſſaire ; ſans lui ton feu s'éteint ou ſe diſſipe dans l'immenſité, & du point où les idées connues te manquent, ce n'eſt qu'en en acquérant de nouvelles que tu peux porter plus loin, & ta chaleur, & ta lumière.

C'eſt toi qui nous détermine dans le choix des connoiſſances que nous voulons acquérir. Mais tu nous fais bien connoître que ce n'eſt que par des ſecours pris hors de nous-mêmes que nous pouvons les ſaiſir & les étendre.

Les premières lignes droites ou courbes que Paſchal apperçut, le déterminèrent à chercher les rapports qu'elles avoient entr'elles, & la valeur de l'eſpace qu'elles renfermoient. Mais ſi Paſchal n'eût jamais vu de lignes, s'il n'eût eu quelque idée antérieure des nombres, le génie ſublime de Paſchal ne ſe fût point élancé de lui-même vers la géométrie ; il n'eût point pénétré dans ſes profondeurs, ſi l'étude la plus ſuivie n'eût fourni de nouveaux matériaux à la méditation de ce grand homme, & s'il ne les eût pas combinés pour en tirer des réſultats démontrés & lumineux.

O vous que les Graces couronnent de fleurs, vous que les Muſes attentives écoutent & regardent pour vous peindre & pour vous répéter ; ô jeuneſſe charmante qui vous deſirez & vous appellez ſans ceſſe, voyez l'avenir s'étendre & ſe déployer devant vous : voyez cette longue perſpective d'années, & la carrière que vous avez à parcourir : préparez-vous pour tous les âges qui vont ſe ſuccéder rapidement : ſachez que chaque jour où vous vous réveillez avec l'idée d'un plaiſir, ſera ſuivi du jour qui doit vous le

rendre moins ſenſible. Ne perdez rien, & apprenez les moyens de jouir toujours. Ornez votre eſprit : fortifiez votre raiſon : acquérez des connoiſſances, & vous ſerez ſûre d'être aimée & honorée juſqu'à la fin de votre carrière.

On ſe raſſemblera près de vous (1), on vous conſultera, on vous applaudira ; & c'eſt la dernière jouiſſance qui peut encore embellir votre vieilleſſe. Aujourd'hui tout ſe reſſent en vous de la force de vos organes ; des ſens exquis vous font des rapports vrais & frappans ; vous pouvez tout !... Veuillez & veuillez fortement : livrez-vous à cette curioſité ardente ſi naturelle à votre âge. Voyez, & tâchez de bien voir. Comparez les nouvelles idées que vous recevez avec celles que vous avez déjà. Liez-les enſemble dans un ordre où elles puiſſent ſe fortifier l'une par l'autre, & qui puiſſe vous les rendre à jamais préſentes. Eſſayez quelques efforts qui ſoient aſſujettis à la méthode qui doit les diriger. Bientôt un premier degré de ſatisfaction intérieure vous encouragera, vous animera pour une eſpèce de travail ſi naturel à l'intelligence. Vous parcourrez les routes que les différentes Muſes ont tracées ; vous verrez ces routes ſe réunir toutes dans le même ſanctuaire, dans ce-

(1) La Marquiſe du Deffands.

lui que la raiſon éclairée a préparé pour ſes diſciples favoris.

Ce ſeroit abuſer d'une façon bien dangereuſe de l'idée que nous nous formons du génie, que de préſumer qu'il puiſſe ſe ſuffire à lui-même! Quelque vif, quelque lumineux qu'il puiſſe être, il ne produira rien d'eſtimable tant qu'il ne parcourra que des plages qui lui ſont inconnues; le vrai génie ne peut être reconnu pour tel, que lorſque la juſteſſe de ſes opérations ſe fait reconnoître autant que ſa lumière.

Le caractère le plus diſtinctif du vrai génie, c'eſt la méthode nouvelle qu'il s'eſt formée, & qui n'eſt propre qu'à lui, pour obſerver, pour combiner & pour aſſeoir ſon jugement. Il ne peut en avoir une qui lui ſuffiſe, ſans l'habitude d'obſerver exactement tous les faits, & ſans la plus profonde méditation.

Dès les premiers eſſors du génie, ſes aîles s'appeſantiront ou l'égareront dans le vague des airs, s'il lui manque une baſe ſolide qui lui ſerve de point d'appui pour s'élancer. Il lui faut un fil pour le conduire; il lui faut la perſpective d'un but qu'il puiſſe atteindre pour diriger ſon vol, & pour percer les nuages qui l'entourent.

Ce n'eſt donc que par une étude ſuivie, & de proche en proche, que le vrai génie étendra & aſſurera ſa marche; & quiconque oſera ſe confier

ſur ſa force, parce qu'il aura déjà fait quelques efforts heureux, quiconque négligera d'exercer toutes les facultés qui contribuent au grand art de penſer & de connoître, ceſſera bientôt de s'élever, & retombera néceſſairement dans la claſſe des eſprits faux ou des eſprits vulgaires.

Le génie dans ſa définition la plus ſimple & la plus vraie, c'eſt la ſenſibilité la plus vive pour tout ce qui nous frappe, c'eſt la paſſion ardente de bien voir, de bien ſaiſir les nouveaux faits, de les approfondir dans leurs cauſes, d'en prévoir les effets, d'apprécier la relation & l'analogie qu'ils ont entr'eux, & de réaliſer & bien compléter l'idée qui doit naître de toutes les idées précédentes, en lui donnant un corps qui ſoit notre ouvrage, quoique ce corps ne ſoit compoſé que de l'extrait de ceux que nous avons obſervés.

Le génie variera donc toujours ſelon la portée & l'exercice de nos ſens, ſelon les premières idées qui nous frapperont, & ſur tout, ſelon les premières que nous nous plairons à approfondir.

Le génie n'eſt point une ſeconde ame donnée par prédilection, à tel ou tel qui paroît animé par ce beau feu; tous les eſprits peuvent puiſer à cette ſource de chaleur & de lumière; mais cette ſource eſt défendue par des eſpèces de

monſtres, moins redoutables à l'œil, mais plus ſûrs de leurs coups que les dragons de la toiſon d'or ou des Heſpérides, la pareſſe, la volupté; ce ſont ces hydres qui renaiſſent ſans ceſſe, qui ſe cachent ſous des fleurs, & qui font flotter la jeuneſſe entre l'erreur & la vérité, entre le deſir & le courage de s'inſtruire, & la molleſſe & l'ignorance.

Heureux ceux qui peuvent ſurmonter ces obſtacles dans leurs beaux jours; alors le ſanctuaire de toutes les connoiſſances s'ouvre à leurs regards! Au faîte de ce ſanctuaire ils voient Uranie qui préſide aux ſciences ſublimes; plus bas ils apperçoivent les autres Muſes, qui chacune leur préſentent leurs attributs particuliers; ils choiſiſſent, ils reçoivent de leur main ceux qui leur ſont le plus analogues, & le génie qui plane dans les voûtes de ce ſanctuaire, étend ſes aîles ſur eux, les pénètre & les éclaire par ſes feux également purs & brillans.

Peut-être êtes vous ſurpris qu'en eſſayant de vous donner une idée du génie, je ne vous aie pas encore parlé de l'invention qu'on eſt convenu de regarder comme ſon caractère principal & diſtinctif. Je ſuis bien éloigné de rejetter cette opinion; mais en convenant que l'invention eſt un caractère diſtinctif du génie, je crois qu'il eſt néceſſaire qu'un eſprit juſte ſe

définisse à lui-même ce qu'il peut, ce qu'il doit entendre par le mot invention. Ce mot vient du latin dans lequel son sens est plus positif, plus vrai que celui que nous lui donnons dans notre langue; invention, dans son sens le plus précis, ne signifie que *trouver*, & trouver suppose toujours une recherche préliminaire.

Une réflexion simple & bien lumineuse nous prouvera que la nature seule invente, que nous n'inventons rien, & que nous ne pouvons qu'imiter & perfectionner.

Les besoins ont aiguillonné les hommes, ces besoins ont fait naître l'industrie, & peu à peu l'industrie a formé l'art d'imiter les ressorts que la nature emploie, & de faire l'usage le plus utile de ses dons.

L'agriculture est née du besoin de réunir les plantes nutritives dans un même lieu, de les rassembler par espèces, d'augmenter, d'accélérer leur végétation, de les faire mûrir ensemble, & de les semer dans une saison favorable à cette fin.

Les instrumens nécessaires à l'agriculture doivent beaucoup à l'art; mais où l'esprit inventeur a-t-il trouvé les principes & les élémens de cet art, si ce n'est dans le sein même de la nature?

Un jeune arbre plié par quelque effort, se relève avec violence & se remet dans son premier

état : c'en eſt aſſez pour donner l'idée du reſſort à l'eſprit attentif, & pour le porter à l'imiter; de-là l'emploi qu'il apprend bientôt à faire de ſa force & de ſon élaſticité.

Le premier qui s'eſt ſervi du bâton qu'il portoit pour ſon appui ou pour ſa défenſe, à meſurer les dimenſions d'un corps ou quelque diſtance, a dû voir que ce bâton pouvoit lui ſuffire auſſi pour remuer facilement des corps peſans, que ſes deux bras, & toute la force de ſon corps pouvoient à peine ébranler : de là, l'imitation & la perfection de ce premier levier eſt parvenue de proche en proche, juſqu'à faire connoître aux hommes que l'ellipſe qui circonſcrit la plupart des poulies, & le cercle qui circonſcrit une roue, ne ſont qu'une continuité de petits leviers unis enſemble pour former un même effort, & en multiplier les effets : de-là, preſque tout ce qui tient aux forces mouvantes.

Cette géométrie dont les principes & les réſultats ſont certains, paroît être née du plus grand effort de l'eſprit humain; cependant cette géométrie ne ſort point de la loi commune à tous les arts; l'imitation & les beſoins l'ont de même fait naître, & l'ont étendue & perfectionnée.

Il eſt vraiſemblable qu'elle eſt née en Égypte où les débordemens du Nil portent la fécondité.

Les premiers qui cultivèrent les plaines immenſes de la baſſe Egypte, durent bien naturellement chercher à circonſcrire le champ qu'ils labouroient, & qu'ils regardoient comme une propriété.

Un ſigne remarquable qui terminoit une des extrêmités de ce champ leur donna l'idée d'une ligne qui répondit à ſon autre extrêmité. Des partages néceſſaires de l'héritage d'un père entre ſes enfans, obligèrent de multiplier ces lignes & de meſurer, d'évaluer l'eſpace qu'elles renfermoient. De-là pluſieurs de ces lignes qui ſe croiſoient, les forcèrent à connoître la valeur des angles; & les inondations du Nil enlevant tous les ans juſqu'aux traces des ſignes & des lignes qui pouvoient leur faire retrouver leurs poſſeſſions, ils ſentirent la néceſſité de graver ces mêmes lignes ſur le bois & ſur la pierre. De-là cet art ſi utile, ſi digne des eſprits juſtes & réfléchis, s'eſt étendu de proche en proche juſqu'à meſurer la diſtance & la marche des corps céleſtes.

L'invention, priſe dans ſon ſens ſtrictement vrai, n'eſt donc que l'imitation, l'art de perfectionner ce qu'on imite, & de créer de nouveaux moyens d'agir. Ce ſeroit abuſer du mot invention, que de la regarder comme un don ſurnaturel & preſque divin.

L'imagination ſeule fait des ſauts; mais l'in-

vention ne marche que pas à pas, & ſuit le fil que l'analogie lui fournit. Elle le ſuit, il eſt vrai, plus ou moins rapidement, ſelon la vérité & la multiplicité des idées; & quelquefois, j'en conviens, la rapidité de ſa marche la dérobe aux yeux du plus grand nombre. Mais il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt toujours de proche en proche, & par de nouvelles combinaiſons des idées antérieurement reçues, que l'eſprit de l'homme paroît inventer.

Un conſtructeur de Canton qui n'aura vu, qui n'aura l'idée que des jonques & des ballons chinois, ne conſtruira pas un vaiſſeau tel que le Royal-Louis; mais ſi, du haut d'un phare, il voit ce beau vaiſſeau voguer ſur la mer, portant ſes canons & ſes voiles, ce ſeul aſpect pourra porter le conſtructeur chinois à l'imiter; il commencera à donner plus de force & d'étendue à ſes conſtructions, & s'il anime au même travail ceux qu'il inſtruit, s'il eſt animé lui-même par l'eſpoir de la gloire & des récompenſes, un tems plus ou moins long peut amener la conſtruction chinoiſe à un degré de perfection équivalent à celui de la marine de Breſt & de la Tamiſe.

C'eſt donc en effet par l'imitation & par une attention ſuivie à obſerver, éprouver & perfectionner tous les moyens d'agir & de multi-

plier les effets des moyens & des forces, que notre esprit prouve qu'il est éclairé par ce beau feu que nous nommons génie.

Le plus injuste des reproches, est celui que j'ai quelquefois entendu faire à un des hommes le plus digne d'estime, comme savant & comme citoyen; c'est l'homme du monde, disoient des gens très inutiles à la société générale, c'est celui qui invente le mieux après les autres. Réfléchissons sur l'injustice & l'absurdité d'un pareil reproche.

L'esprit observateur de ce savant reçoit d'un autre une idée nouvelle. N'a-t-il donc pas déjà fait un acte digne d'un être pensant, en saisissant cette idée; en l'approfondissant, en se l'appropriant?

De-là l'esprit d'analogie lui montre que celui qui lui a fourni cette première idée, n'a pas tout vu, n'a pas assez perfectionné, n'a pas tout prévu; il part en conséquence de cette base dont il s'est assuré, il étend cette nouvelle idée, il l'enrichit des siennes propres; il en multiplie les conséquences & les effets, il la complette. Tous les degrés qu'il a parcourus depuis celui qu'occupoit cette nouvelle idée jusqu'à celui où sa sagacité & ses lumières l'ont élevé, ne lui sont ils donc pas propres, & peut-on lui disputer ce que les hommes nomment invention & génie?

Je me ſuis peut-être un peu trop étendu ſur la définition que mes foibles lumieres m'ont dictée ſur ce qui caractériſe le génie ; mais que n'aurois-je pas à dire encore pour compléter l'idée juſte qu'en doit s'en former ? Je finis en vous priant d'obſerver que la fauſſe idée qu'on donne ſouvent du génie eſt très-dangereuſe pour l'eſprit qui travaille à acquérir de l'étendue & de la lumière. Rien n'eſt plus commun que d'entendre dire dans la ſociété : Cet homme a peu de connoiſſances, mais il a du génie. C'eſt ainſi que la multitude confond le génie avec le talent. Le talent eſt toujours circonſcrit dans un cercle plus ou moins étroit : le génie n'a d'autres bornes que celles de l'univers. Une baſe ſolide lui ſuffit pour s'élancer ; mais fidèle aux loix que lui impoſe le devoir d'obſerver, de méditer, de combiner & de prévoir, le vrai génie ne cherchera jamais à parvenir au point inconnu que par la chaîne des choſes connues, & l'analogie la plus ſage le guidera ſans jamais l'égarer. Il eſt donc néceſſaire pour montrer du génie dans une opération de l'eſprit, de s'y préparer par l'acquiſition du plus grand nombre des idées relatives à cette opération.

Monſieur de Buffon n'eſt parti que de l'obſervation la plus laborieuſe & la plus éclairée de la nature même. Lorſqu'il la peint avec autant

de vérité que d'énergie, il nous fait ſentir dans ſon *Hiſtoire naturelle*, que ſon génie ne doit qu'à lui même la propriété de ſes connoiſſances; c'eſt le flambeau de l'obſervation, joint à celui de la philoſophie, qui lui a fait placer dans un nouveau jour des êtres mal connus qui ne nous avoient paru juſqu'à lui que couverts de nuages, ou déguiſés par le preſtige & par l'amour du merveilleux.

Réfléchiſſez donc, mes chers enfans (d'après ce que je viens de vous dire) ſur la néceſſité de former des baſes ſolides à l'entendement, de ſaiſir dans tous ſes jours, dans tous ſes rapports, l'idée d'une connoiſſance nouvellement acquiſe; & lorſque vous croirez avoir rendu cette idée, & claire, & poſitive, travaillez à la lier aux autres idées qui lui ſeront relatives: vous vous formerez par cette méthode, une analogie ſage & lumineuſe qui vous conduira rapidement vers tous les objets où vous voudrez vous porter.

L'on ne peut être grand que dans les genres qui ſont d'une première utilité à la ſociété générale des hommes; & ce n'eſt que le ſublime de ces premiers genres qui peut mériter le titre ſi reſpectable de grand homme. Vous entendrez quelquefois prodiguer ce titre. Rameau ſans doute étoit un grand muſicien, il poſſédoit le génie de la muſique; mais quoique cet amour de ſon art

l'embrâsât

l'embrâsât au point de le faire reſter dans une auberge de Verſailles, pour entendre la cloche du grand commun qui lui faiſoit diſtinguer la double octave; il me paroît abſurde de donner à Rameau le titre de grand homme, & même celui de grand génie Ce dernier titre eſt deſtiné pour ceux dont les ouvrages immortels ont éclairé la terre; celui de grand homme n'eſt dû qu'aux bienfaiteurs de l'humanité. Newton & Monteſquieu furent de grands génies; Charles V, Henri IV & Sully furent de grands hommes.

Le genre qui nous eſt propre eſt très-important à bien choiſir; il faut, pour nous rendre dignes de l'eſtime de notre ſiècle, que le genre qui nous attache ne ſoit pas du nombre de ces genres iſolés qui ne tiennent point à ceux qui ſont véritablement utiles; il faut, autant qu'il eſt poſſible, que ce genre ſoit analogue à notre naiſſance, à notre état; il faut qu'il ſoit de nature à nous rendre utiles dans les communications multipliées que nous avons avec les autres hommes. Je ne dis pas qu'on ne cède quelquefois au charme qui nous entraîne vers les talens & les connoiſſances étrangères à notre état. Mais les principaux efforts de notre eſprit doivent nous ramener ſans ceſſe vers les connoiſſances néceſſaires à l'ordre où nous ſommes placés. Tout doit être égal à l'homme de génie, rien ne doit

lui paroître au-dessus de ses forces, rien ne doit lui paroître au-dessous de ses observations; le génie se manifeste par l'activité; il doit éclairer sans orgueil, & recevoir la lumière & la vérité d'un homme médiocre qui, par hasard, la lui présente. Le vrai génie s'annoncera toujours par la modestie, la bienfaisance & la simplicité. Je viens, mes chers enfans, de vous tracer, sans en avoir eu le dessein, le portrait le plus ressemblant de l'illustre président de Montesquieu. Je crois donc avoir réussi dans la définition que j'ai essayé de vous faire des caractères distinctifs du vrai génie.

CHAPITRE IV.

De l'Esprit d'acquis, de la Mémoire, & de l'Entendement.

Je crois, mes chers enfans, vous avoir démontré toute la nécessité d'orner, d'enrichir & de cultiver votre esprit. Mais vous êtes incapables de vous tromper assez essentiellement pour croire qu'il suffise d'exercer sa mémoire, & d'entasser dans sa tête beaucoup de faits & beaucoup d'époques.

Un des plus grands défauts de l'éducation qu'on

donne dans les Écoles publiques, c'eſt celui d'exiger de la jeuneſſe de grands efforts de mémoire, & de n'exercer preſque jamais ſon entendement. On accotde des prix à ces efforts de mémoire, & les maîtres ne connoiſſent pas, ou ne veulent pas connoître, que le ſujet qui les remporte eſt ſouvent ceiui de leurs écoliers qui penſe le moins.

J'ai toujours entendu avec indignation citer & louer comme une choſe merveilleuſe & très-eſtimable le talent de ceux qui pouvoient répéter deux cents vers latins après les avoir lus ſeulement une fois. Pour moi j'avoue que j'eſtimerois infiniment plus le jeune homme qui me rendroit avec ſentiment & énergie, le véritable ſens de vingt vers de Virgile, après les avoir lus pluſieurs fois avec attention, que celui qui me répéteroit de mémoire tous les chants de l'Enéide, dont les mots ſeuls ſe ſeroient imprimés dans ſa tête.

Cette eſpèce de mémoire de faits, de noms & d'époques ne fera jamais que des gens médiocres, des pédans & des bavards incommodes dans la ſociété. On aime un livre qui cite juſte, & qu'on n'ouvre que lorſqu'on en a beſoin; mais on s'ennuie, on fuit l'homme inſupportable qui cite toujours, & qui cherche à ſe donner quelque ſupériorité par une érudition aſſommante qui frappe durement & triſtement l'oreille, ſans

prouver qu'il ait l'intelligence de ce qu'il dit, & ſans nous donner le tems d'exercer la nôtre.

Je crois qu'il n'eſt pas inutile de vous définir, autant qu'il eſt poſſible, ce que c'eſt ou plutôt ce que nous imaginons que peut être en nous la mémoire.

Nous ſentons bien que c'eſt une faculté par laquelle nous nous rappellons plus ou moins exactement les idées, les ſons & les faits qui nous ont frappés. Mais comment cela s'opère-t-il en nous? En vérité, mes enfans, je vous tromperois, comme on a ſouvent eſſayé de me tromper moi-même, ſi je vous répétois les doctes bavardages de ceux qui croient connoître le reſſort admirable & caché de cette faculté: je vous dirai ſeulement que la phyſique ne peut rien nous prouver à ce ſujet, & qu'elle ne peut en donner qu'une idée très-incomplète. Toutes les fois que je veux me rappeller un fait, je ſens bien que c'eſt ma tête qui travaille; mais examinons un peu où le moi métaphyſique, qui eſt dans le moi phyſique, pourra chercher & retrouver les traces de l'idée qu'il veut ſe rappeller. Il eſt bien prouvé par l'anatomie, que la ſubſtance du cerveau eſt molle, abreuvée par différentes lymphes, compoſée de petites glandes imperceptibles, & d'un nombre infini de petits vaiſſeaux entrelaſſés & repliés ſur eux-mêmes. C'eſt cependant dans cette petite

maſſe, qui n'a tout au plus que ſix pouces de long, cinq de large, & trois & demi de hauteur, que doivent ſe raſſembler & ſe conſerver nos idées; & même, comme l'anatomie nous montre quelle eſt la fonction de la plupart des parties qui compoſent cette maſſe, nous ne pouvons aſſigner d'autre place qui puiſſe être le magaſin de nos idées, que la petite cavité qui ſe trouve au centre de cette maſſe. On y obſerve un rézeau nerveux qui tapiſſe cette cavité, & on lui donne par excellence le nom de *ſeptum lucidum*. C'eſt donc dans cette petite place qu'ont été logées toutes les connoiſſances & la ſublime philoſophie de Newton: c'eſt-là que la trace & le bel ordre des idées de ce grand homme ſe ſont conſervés pour lui juſqu'à l'âge de 87 ans; c'eſt là que logent les idées ſublimes, le ſavoir immenſe, le génie du poëte François qui produiſit à 19 ans le chant de la Saint-Barthelemy.

Les loix de l'économie animale nous démontrent que les ſécrétions & la tranſpiration enlèvent ſans ceſſe des particules inſenſibles de cette maſſe, que le ſang artériel les remplace en y portant la nutrition, & que par conſéquent cette maſſe change ſans ceſſe de ſubſtance, & ne peut conſerver les mêmes particules qui la compoſoient quelques années auparavant.

Voilà cependant la ſeule reſſource, le ſeul

moyen que le moi phyſique donne au moi métaphyſique, pour apprendre comment il reçoit des idées, & comment il les conſerve. Quiconque vous en dira plus, ou vous parlera différemment ſur cette matière, eſt un imbécille ou un fou s'il croit ce qu'il dit, un fripon & un charlatan s'il veut vous ſéduire par un ſavoir qu'il n'a pas, & qu'il nous eſt impoſſible d'acquérir.

Contentons-nous donc de ſavoir que la mémoire exiſte; regardons-la comme un don précieux du créateur, & tâchons d'en faire un bon uſage.

Vous me direz peut-être que ce don nous eſt commun avec les animaux. Eh! qu'eſt-ce que cela nous fait! tant mieux qu'ils ayent quelques idées, & le don de la mémoire! Ceux que l'homme s'eſt ſoumis, tels que le chien, le chameau, le cheval, lui ſont bien plus utiles, étant ſuſceptibles par la mémoire d'un certain degré de perfectibilité, que s'ils n'étoient que de ſimples machines, telles que l'intrépide & téméraire devin Deſcartes l'avoit imaginé.

Lorſqu'on dit aux jeunes gens, exercez votre mémoire, je voudrois bien qu'on leur dît en même tems avec plus de fermeté, exercez votre entendement. Rien de ce que nous croyons acquérir par la mémoire, n'eſt véritablement à nous, qu'autant que notre intelligence a fait les

efforts néceſſaires pour le bien connoître & ſe l'approprier : chaque fait peut nous donner une nouvelle idée ; mais c'eſt à l'entendement à lier cette nouvelle idée à celles qu'il a déjà reçues ; c'eſt à l'entendement à la placer, autant qu'il le peut, à côté de celles qui lui ſont relatives. C'eſt ainſi qu'on peut former dans ſa tête un tableau plus ou moins parfait de chaque connoiſſance ; c'eſt ainſi qu'on peut en bien ſaiſir l'eſprit ; & lorſqu'on parvient à raſſembler un certain nombre de ces tableaux, la dernière & la plus belle opération de l'entendement, c'eſt de connoître la relation que ces tableaux ont enſemble, de voir qu'une même lumière les éclaire, & de combiner leurs traits relatifs pour en former de nouveaux tableaux.

C'eſt du produit des idées bien acquiſes & bien miſes en ordre, que naiſſent les réſultats qui caractériſent l'invention ; c'eſt cette marche de l'eſprit qui le prépare à la vraie philoſophie. Sans cette marche ſage & ſuivie, la mémoire & l'étude ne nous donnent qu'une érudition vague qui nous tient incertains entre la vérité & l'erreur ; & c'eſt cette eſpèce d'érudition qui forme le peuple inutile & peſant des commentateurs.

Les eſprits de mémoire n'ont preſque que des ſouvenirs que le haſard leur rappelle. Vous

ne ſerez jamais interrompu par un philoſophe : vous l'êtes à tout moment par un érudit ; le premier ſe garde bien de troubler l'ordre de vos idées ; le ſecond n'en ayant point de juſtes & de poſitives, ſe hâte de briſer la chaîne d'un raiſonnement & de l'intercepter par le récit d'un fait : ils répètent, dit M. de Voltaire, ce que les autres ont penſé, mais ils ne penſent jamais.

L'eſprit d'acquis ne peut donc être eſtimable, qu'autant qu'il eſt éclairé & ſoutenu par l'entendement ; & l'homme qui ſait peu, mais qui ſait bien ce qu'il ſait, eſt préférable à l'homme dont la tête reſſemble aux ruines de Palmyre & de Perſépolis, dans leſquelles on ne reconnoît plus rien de l'enſemble qui en forma les proportions, l'élégance & la majeſté ; leur ſavoir n'eſt qu'une bibliothèque mal arrangée où tous les livres ſe trouvent confondus ; chaque volume peut y contenir exactement ce dont il doit traiter, mais il n'a nulle relation avec le livre qui le touche. Défiez-vous donc, mes chers enfans, de ceux qu'on voit étaler une vaine érudition ; écoutez, aimez, imitez le petit nombre de ceux qui raiſonnent.

Vous me direz peut-être que la mémoire & l'entendement diminuent & périſſent en nous dans les mêmes proportions, & que

preſque tous les vieillards oublient & tombent dans l'enfance ; j'en conviens, & j'ajouterai même qu'une fièvre maligne ſuffit quelquefois pour nous faire oublier juſqu'à notre nom, & pour nous donner la foibleſſe & la timidité des enfans. On a vu pluſieurs perſonnes très-inſtruites & très ſages être frappées tout à-coup ou d'une imbécillité complète, ou d'une folie furieuſe; & lorſque de grands anatomiſtes, tels que les Hunault, les Senac & les Mekhel, ont voulu chercher dans la tête des foux, dans les labyrinthes de la ſubſtance médullaire dont la maſſe du cerveau eſt en partie compoſée, la cauſe de ce dérangement des facultés de l'eſprit, aucun d'eux n'a rien trouvé qui l'ait inſtruit & ſatisfait : M. Mekhel ſeul a cru reconnoître dans la tête d'un fou furieux, que la liqueur limpide qui abreuve les couches optiques, & la voûte à trois pilliers, étoit devenue plus trouble, & d'une couleur rouſsâtre.

Nous ne pouvons donc rien connoître ni rien réparer dans tout le phyſique des facultés de l'eſprit ; mais il eſt d'un être qui jouit de ces facultés d'en faire le meilleur uſage poſſible, & c'eſt à l'entendement à tenir le premier lieu dans cette ſublime opération.

La mémoire fournit les matériaux que l'entendement arrange ; mais ſi l'entendement peut

ſeul les élever & les arranger dans l'ordre qui leur convient, il ne doit jamais eſſayer de rien conſtruire, ſans s'être bien aſſuré de la ſolidité des matériaux qu'il emploie.

Il ne doit pas ſur-tout, lorſque ces matériaux lui manquent, eſſayer à les remplacer par ceux qu'il imagine. On ne paſſe pas du connu à l'inconnu en métaphyſique, comme on y peut paſſer, juſqu'à un certain point, en géométrie.

Un être métaphyſique ne peut jamais être ſaiſi par l'entendement qui n'a tout au plus que des preuves négatives, pour s'aſſurer de ſa ſorte d'exiſtence; il verra à peu près ce qu'il n'eſt pas, mais il ne connoîtra jamais ce qu'il eſt, ni ce qu'il peut être.

Les fondemens de la métaphyſique ſont ruineux dès qu'ils ne ſont pas établis ſur une baſe phyſique. Défiez-vous de ces métaphyſiciens ſubtils qui n'ont à vous offrir que les chimères qu'ils ont produites. Ils ſe plaignent ſouvent qu'ils manquent de mots pour exprimer leurs idées: concluez-en, que lorſque les mots leur manquent, c'eſt que leurs idées n'ont rien de réel.

Ils ſe ſont forgé beaucoup de mots compoſés du grec, auxquels ils donnent une ſignification que ces mots n'ont, ni ne peuvent avoir, puiſqu'ils n'expriment aucune idée poſitive: auſſi

voyons-nous arriver preſque toujours, que les métaphyſiciens les plus ſubtils ſe ſervent de ces mêmes mots pris dans des acceptions différentes ; Arnaud & Mallebranche ſe reprochoient mutuellement qu'ils ne s'entendoient pas, & le ſage Fontenelle leur crioit, qui pourra vous juger? Ne ſoyez donc jamais la dupe, mes chers enfans, de ces raiſonneurs ſubtils, qui, pour la plupart, ont trouvé plus commode d'abuſer de l'art de raiſonner, que de s'inſtruire & d'obſerver, pour ſe mettre en état de connoître les prétendus élans de l'eſprit par leſquels ils cherchent à en impoſer : ces paradoxes captieux, l'art vain & ténébreux du pyrrhoni me, l'art plus vain encore de réaliſer la combinaiſon & le réſultat de pluſieurs idées qui ne peuvent être poſitives, cette métaphyſique abſtraite, en un mot, ne prouvent qu'un abus, un véritable égarement de l'entendement & des facultés intellectuelles ; elle ne prouve aux gens éclairés que l'inſuffiſance d'un eſprit orgueilleux & ſubtil, qui cherche à ſubjuguer les autres, en ſuppléant à ce qu'il devroit ſavoir par les chimères qu'il imagine.

Ces ſortes d'eſprits faux & ſubtils ſont le fléau des gens inſtruits ; mais ils ne réuſſiſſent que trop ſouvent auprès de la multitude à laquelle l'homme inſtruit, & celui qui ne l'eſt pas,

ſont également inconnus. De-là cet art ténébreux de la diſpute dans laquelle l'eſprit faux & ſubtil paroît preſque toujours triompher de l'eſprit éclairé. Ce dernier ne ſe permet de raiſonner que d'après des idées poſitives ; le premier ſe permet tout, vole d'erreurs en erreurs, & tandis que l'eſprit juſte & éclairé cherche à l'entendre, réfléchit & diſcute, l'autre entraîne les imbécilles qui l'écoutent & qui croient l'avoir entendu.

Je conviens qu'il eſt triſte d'aſſujettir un eſprit vif & courageux dans les chaînes qu'il a reçues de la nature, & d'une raiſon qui doit nous dire ſans ceſſe que nous n'avons ni ne pouvons avoir que des connoiſſances acquiſes : mais il doit comme le ſublime Loke, aimer & reſpecter ces mêmes chaînes ; il doit penſer que c'eſt l'Être-ſuprême qui les lui impoſe, & que l'entendement qu'il a reçu pour connoître, eſt un don précieux qu'il doit à ſa bonté.

Laiſſez donc, je vous en conjure, le métaphyſicien s'élever au faîte d'une pyramide & s'élancer de-là dans les airs, pour y pourſuivre la vérité qui le fuit ; croyez qu'il n'a point d'aîles pour ſe ſoutenir dans l'eſpace, & que ce n'eſt qu'un amant malheureux & inſenſé de la vérité, qui, du promontoire de Leucate, ſe précipite dans la mer.

L'art de raiſonner, cet art ſublime que notre entendement ſeul peut exercer, ne doit jamais nous égarer au-delà de la ſphère des connoiſſances à la portée de l'homme ; il eſt donc bien important de diſtinguer les connoiſſances réelles & poſitives, celles dont la ſaine phyſique eſt la baſe, d'avec ces fauſſes connoiſſances qu'on honore du nom d'intellectuelles, & qui troublent l'entendement, beaucoup plus qu'elles ne l'élèvent.

Vous me trouverez peut-être bien vif dans tout ce que je viens de vous dire contre la métaphyſique abſtraite ; oui mes enfans, je vous avoue que je ne peux parler avec modération contre un art vain & ténébreux, qui, depuis que les ſociétés exiſtent, a fait conſtamment le malheur de l'humanité. Timée de Locres & ce Platon diviniſé dans les premières écoles, ont fait plus de mal aux hommes par leurs écrits pleins d'idées vagues, fauſſes & inintelligibles ; ils ont fait répandre plus de ſang humain que l'ignorance & la barbarie des Scythes, conquérans de la moitié de l'Aſie & de l'Europe, n'en ont fait couler. Non-ſeulement leurs écrits captieux accoutumèrent l'eſprit de leurs ſectateurs à ſaiſir l'ombre pour le corps, à négliger les connoiſſances réelles pour des idées abſtraites ; mais ils ouvrirent à la diſpute de ceux qui prétendirent

à les expliquer, un champ qui fut inondé de leur ſang pendant une longue ſuite de ſiècles. C'eſt dans ce champ fatal que l'on a vu la Diſcorde armer le citoyen contre le citoyen, le frère contre le frère, & l'affreux Fanatiſme animer à la rébellion, & lever un bras parricide ſur ſes Rois.

La vraie philoſophie, cet amour pur de la ſageſſe, pouvoit ſeule arrêter les progrès des maux dont la métaphyſique fut la ſource : elle paroît les ſuſpendre aujourd'hui ; mais l'ignorance peut un jour prévaloir, & faire encore égorger le ſectateur d'Ali par le ſectateur d'Omar.

Rejettez donc à jamais, mes chers enfans, déteſtez même ces diſputes métaphyſiques qui, ſous le prétexte d'exercer l'eſprit, le rendent preſque toujours faux, injuſte, & ſouvent même vindicatif. Ne confondez jamais l'art frivole ou dangereux de la diſpute, avec l'art inſtructif & lumineux de la diſcuſſion ; c'eſt cette diſcuſſion ſage dans laquelle on ne peut porter trop de candeur & trop de défiance de ſon opinion, qui perfectionne en nous la force & la clarté de notre entendement.

Vous ſavez que Sainte Thérèſe définiſſoit l'imagination en la nommant la folle de la maiſon ; elle en avoit cependant beaucoup elle-même,

mais la ſienne n'étoit pas dangereuſe. La myſticité ſera toujours douce & paiſible, elle répond à l'objet ſublime auquel elle s'attache. Apprenez à bien connoître en vous ce que vous jugerez être l'ouvrage de l'imagination ; ſongez que c'eſt un grand reſſort, mais qu'il doit être aſſujetti, pour qu'il devienne utile à l'entendement ; &, lorſque vous examinerez bien la nature de ce reſſort, vous verrez qu'il n'eſt que le prompt effet de l'eſprit d'analogie.

L'entendement peut ſe perfectionner en nous au point de ſurvivre à la mémoire ; on ſait ce que M. de Lagny, en léthargie depuis deux jours & ne connoiſſant plus déjà ſes enfans, répondit à M. de Maupertuis qui lui demanda bruſquement, quel eſt le quarré de douze? Cent quarante-quatre, répondit un foible reſte d'entendement.

Le célèbre Chirac, dans le même état que M. de Lagny depuis vingt-quatre heures, s'agite ſur ſon lit, ſa main droite ſaiſit machinalement ſon bras gauche, il ſe tâte le poulx ! On m'a appellé trop tard, s'écria-t-il, on a ſaigné ce malade, il falloit l'évacuer, c'eſt un homme mort ! L'effet ſuivit de près le pronoſtic.

Travaillez donc, mes chers enfans, à perfectionner de plus en plus en vous cet entendement, cette vive intelligence que déjà vous me faites

aimer ; fourniſſez-lui les matériaux néceſſaires par l'étude appliquée de tout ce qui peut enrichir votre eſprit ; conſultez-le toujours cet entendement, par une réflexion ſage ſur la nature & la réalité de chaque idée nouvelle que vous ſaiſirez ; conſultez-le ſur la place que cette nouvelle idée doit occuper dans le tableau plus ou moins étendu que vous ſaurez vous former. C'eſt ainſi que vous exercerez pleinement votre principale exiſtence pendant le tems (trop court hélas !) où l'eſprit de l'homme jouit de ſa force, de ſon acquit, & de la lumière.

Bientôt vous aurez à remplir le devoir ſi doux & ſi ſacré pour les belles ames, d'embellir mes derniers jours, & de ſecourir ma vieilleſſe ; c'eſt à vous, mes chers enfans, oui c'eſt à vous, que j'eſpère devoir alors le bonheur de penſer encore quelquefois ! En recevant aujourd'hui avec quelque confiance les idées que je vous exprime en ce foible ouvrage, vous vous mettrez en état de me les rappeller ; quelque abattu que je puiſſe être par les glaces de l'âge, vous réveillerez les reſtes de mon intelligence ; & il n'eſt pas poſſible que vous ne me faſſiez ſentir juſqu'à mon dernier ſoupir, le bonheur de penſer avec vous, & de vous eſtimer autant que je vous aime.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

De l'Hiſtoire.

Il n'eſt aucune hiſtoire de nations conſidérables dont le commencement ne ſoit obſcur, fabuleux, & voilé par les ténèbres que l'orgueil national & la ſuperſtition ont répandues ſur ſon origine & ſur ſes premiers ſiècles.

Ce commencement eſt toujours le même pour toutes les nations dont nous voyons l'établiſſement en Europe: j'en excepte la république de Veniſe.

L'horreur de la tyrannie, l'amour de la liberté appella quelques peuples malheureux dans ces lagunes alors inhabitables. Les Vénitiens n'entrerent point en conquérans, le fer & la flamme à la main, dans ce pays ſtérile & mal-ſain; leur induſtrie, leur union & des loix ſages y fonderent bientôt une des plus belles villes de l'univers, & cette nouvelle puiſſance qui, depuis quatorze ſiecles, paroît inébranlable, & ſe gouverner toujours par les mêmes principes.

On ne voit dans l'origine des autres nations que

les mêmes calamités qui parcourent la ſurface de la terre, des émigrations de peuples malheureux & féroces qui font des incurſions: des maſſacres, des prodiges, des oracles, des myſtères, & preſque toujours des ſacrifices barbares où le ſang humain a baigné l'autel du père commun de tous les hommes.

Plus vous examinerez le commencement des nations les plus policées & les plus célebres, plus vous ſerez indignés de la barbarie, de l'ignorance & de l'aveuglement des premiers fondateurs des empires.

Il a fallu bien du tems avant que les deſcendans des premiers conquérans aient connu l'art de raſſembler les faits, de les mettre en ordre, & ſurtout de les écrire.

Ce ne fut que par une tradition fabuleuſe que les Grecs commencerent à raſſembler l'hiſtoire de ces premiers héros, qu'ils placerent au rang des demi-dieux.

Jugez quelle dut être l'eſpèce de tradition qui tranſmit aux Romains (lorſqu'ils ſurent écrire) l'hiſtoire de Rémus & Romulus, & des premiers ſiècles de cette république.

Jugez de l'aveuglement de ce peuple devenu depuis ſi célebre, puiſque le ſage Numa crut pouvoir les éclairer, & les aſſujettir à des loix

néceſſaires, ſans ſe ſervir du preſtige de la nymphe Égérie, & ſans leur faire croire qu'il leur parloit au nom des dieux.

Parler au nom de la divinité, c'eſt preſque l'unique reſſource de l'eſprit vaſte & courageux, qui veut ſe ſoumettre celui de la multitude, & lui impoſer un nouveau culte, avec de nouvelles mœurs. C'eſt ainſi que Numa Pompilius réuſſit à former un peuple policé de ces brigands qui n'avoient encore pour uſage & pour loi, que de ſe conformer aux mœurs féroces de leurs pères.

Mahomet fit bien plus encore, il détruiſit un ancien culte, il en établit un nouveau: les circonſtances ſe trouverent favorables, on l'écouta, on le crut, on lui obéit; le fer & l'alcoran à la main, il ſéduiſit, il ſubjugua: mais ce même Mahomet, en des circonſtances moins heureuſes, eût été peut-être empalé.

Paſſez donc légèrement ſur le commencement de l'hiſtoire profane. Le tableau général vous ſuffit dès que vous l'aurez vu éclairé par la philoſophie: ne commencez à faire quelques efforts, pour ſaiſir l'eſprit de l'hiſtoire de chaque empire, qu'au moment où vous trouverez des chroniques contemporaines aux faits, & quelques monumens qui conſtateront ces mêmes faits, leurs époques, & une chronologie qui ne ſoit plus fabuleuſe.

Si vous ne portez un esprit vraiment philosophique dans l'étude de l'histoire, vous ne ferez que charger votre mémoire de faits, de noms, & d'époques, & vous ferez il est vrai très-érudits pour ceux qui ne sont qu'érudits, mais vous ne ferez jamais éclairés pour ceux qui saisissent les vrais moyens de l'être.

Je vous avoue, mes chers enfans, que la plupart des prétendues beautés que je vois admirer par quelques amateurs de l'histoire, sont préciſément, selon moi, les défauts que l'esprit juste doit leur reprocher.

Quel est l'homme sensé, connoissant l'art d'apprécier les degrés de probabilité, qui pourra lire les histoires anciennes avec confiance! Celle d'Alexandre, par Quinte-Curce, ne m'a jamais paru qu'un tissu de fables & d'absurdités dans lesquelles ni la vraisemblance, ni même la géographie ne sont respectées: Hérodote mêle des contes dignes de la bibliothèque bleue au récit des plus grands événemens; on trouve plutôt dans Hérodote le poëte exagérateur de la petite république grecque, qu'on n'y reconnoît l'historien.

Les fameuses harangues de Tite-Live, qui font extasier d'admiration nos professeurs du pays latin, ne sont que des parures factices & déplacées. Qui pourra, qui voudra bien croir-

qu'elles aient été jamais prononcées par les généraux, dans la bouche desquels le bel esprit de Tite-Live ose les placer? Xénophon, Plutarque même, ne sont pas exempts de l'amour du merveilleux, & je ne connois dans les histoires anciennes rien qui soit parfaitement digne de notre confiance que les sages & admirables commentaires de César, & quelques morceaux de Plutarque. Hors les faits principaux & les époques, presque toutes les histoires ne nous offrent que celle de l'esprit de l'historien; l'égoïsme de l'historien leur donne à toutes une parure étrangère qui les déguise; l'esprit national, l'esprit de parti les déguise encore bien plus, puisqu'il en altère la vérité. Vous trouverez ces défauts essentiels dans Rapin-Thoiras, dans Burnet, & peut-être dans plusieurs autres histoires nationales: vous trouverez l'opposition de ces défauts & une louable impartialité dans David Hume, de Thou & Robertson. L'espèce de gouvernement sous lequel un historien écrit, ne change que trop souvent en un long & triste roman, le récit des faits qui devroient passer jusqu'à nous dans la simplicité de la tradition d'un père à ses enfans, lorsqu'il leur raconte les faits qui se sont passés sous ses yeux.

Malgré l'obscurité, l'infidélité même qui est répandue dans presque toutes les histoires, vous

ferez bien de prendre une idée générale de celles des nations de l'Europe ; mais ſans vous attacher aux détails qui ne ſont que nationaux, & qui ne ſont pas liés intimement à notre hiſtoire : pour la nôtre, mes chers enfans, il n'eſt pas excuſable à un gentilhomme François de l'ignorer. Tous les détails de cette hiſtoire ſont précieux pour vous, & vous deviendront agréables & utiles, ſi vous les liſez avec un eſprit philoſophique, qui débrouillera pour vous dans la multiplicité des événemens, l'intérêt, les mœurs, les uſages & l'eſprit national qui les a fait naître.

Tout ce que nous avons ſur la première race, eſt confus & mal prouvé ; mais on y prend une bien haute idée de la puiſſance & de la ſplendeur où déjà la Monarchie Françoiſe s'étoit élevée.

On eſt peu d'accord ſur pluſieurs faits de celle de Charlemagne ; ſon règne, & celui de Pepin le Bref ſon père, forment une grande époque dans notre hiſtoire : ces deux règnes nous font voir nos rois porter leurs armes victorieuſes juſqu'au fond de l'Allemagne & de l'Italie.

L'hiſtoire du malheureux Louis le Débonnaire eſt plutôt celle du pouvoir uſurpateur des Papes & des Evêques, que celle d'un Empereur, & pour dire encore plus, que

celle du monarque d'une nation libre & courageuſe.

Une ignorance preſque totale, les incurſions des Normands, des interrègnes, & plus encore un reſte de barbarie qui ſubſiſtoit alors dans la nation, nous laiſſent ſouvent dans l'incertitude ſur le véritable état de la France, ſous les rois Carlovingiens,

Ce n'eſt qu'à l'époque de Hugues-Capet, que notre hiſtoire devient très-intéreſſante ; mais malheureuſement elle ne commence à être écrite avec plus d'ordre & de fidélité qu'à la révolution cruelle qui chaſſa nos pères de leurs foyers & qui força l'un d'eux à ſigner l'acte fatal qui enlevoit le Languedoc au Comte de Toulouſe. C'eſt le premier événement ſur lequel l'hiſtoire commence à répandre de la clarté ; cette époque eſt celle de l'attentat le plus cruel & le plus incroyable que l'homme ſe ſoit permis contre ſon ſemblable. Le tribunal affreux de l'inquiſition fut établi, les bûchers s'allumèrent de toutes parts, & les prévaricateurs de l'évangile du Dieu de paix immolèrent en ſon nom, tout ce qui parut héſiter à leur ſacrifier ſes richeſſes ou ſa liberté.

La première croiſade porte encore l'empreinte de cet amour du merveilleux, qui, en exagérant les faits véritables, leur fait courir le riſque de paſſer pour des fables aux yeux de la poſ-

térité. Les faits de la croiſade de Louis le Jeune ſont bien mieux conſtatés, parce qu'ils furent très-malheureux; l'imagination ne s'exalte point dans la fuite & dans les chaînes; ſi elle travaille alors, ce n'eſt que pour exagérer les malheurs : ceux qui ſuivirent cette croiſade mirent la France à deux doigts de ſa perte; la répudiation d'Eléonore de Guienne ſépara de la Monarchie Françoiſe preſque tous les pays au-delà de la Loire, & le mariage de cette princeſſe avec le roi d'Angleterre en rendit ce prince poſſeſſeur.

Ce règne, un des plus malheureux de notre hiſtoire, fut illuſtré par de grands hommes. On vit à la fois Saint Bernard écrire avec élégance; Suger gouverner l'état en grand miniſtre; Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, protecteur des lettres & les cultivant avec ſuccès; Abailard enſeigner une philoſophie moins obſcure que celle de l'école, & mériter par les charmes de ſon eſprit, l'amour & les regrets de la célèbre & malheureuſe Héloïſe. Les moines ſeuls écrivirent l'hiſtoire de ces tems; nuls autres mémoires contemporains n'offrent de lumières à nos recherches, & lorſque je lis la nôtre, c'eſt toujours avec la plus grande ſatisfaction que je parviens au règne de Saint Louis. Il ſemble que tout-à-coup l'eſprit de vertige, qui répandoit tant de fables dans l'hiſ-

toire des règnes précédens, ait reſpecté celle de ce grand roi. La noble naïveté du Sire de Joinville ſemble en impoſer au menſonge, & le bannir du reſte de l'hiſtoire de nos rois. C'eſt à ce brave & digne Chevalier que nous devons d'avoir introduit la vérité dans nos chroniques. Nous la trouvons dans tout ce qui tient au règne de Philippe le Bel & de ſes trois fils. Froiſſard nous la fait aimer & la fait reconnoître dans le règne des premiers Valois. Monſtrelet moins intéreſſant, mais auſſi véridique, continue à nous éclairer. Tous les règnes ſuivans ont des hiſtoriens contemporains qui ſont dignes de notre confiance ; mais il eſt à remarquer que les deux qui la méritent le plus, ſont deux hommes de qualité, deux Chevaliers dont l'intérêt perſonnel les attachoit à l'honneur, à la verité, comme à l'état & à leurs rois ; le Sire de Joinville & Philippe de Commines tiendront toujours le premier rang parmi les hiſtoriens inſtructifs & fidèles.

C'eſt de leurs mémoires, de nos anciennes chroniques, & des mémoires contemporains des règnes ſuivans, que pluſieurs hiſtoriens célèbres ont raſſemblé en corps notre hiſtoire : celle du célèbre de Thou, écrite en latin, mérita l'eſtime de toute l'Europe ; celle de Mezeray a de l'agrément & de la fidélité ; mais l'auteur y porte

la foibleſſe d'un eſprit ſuperſtitieux & aſſez peu philoſophe pour avoir déshonoré ſon travail par le récit d'un grand nombre de prodiges qu'il atteſte, & par l'hommage puérile qu'il y rend aux prédictions de l'aſtrologie judiciaire. Celle du père Daniel eſt bien longue, bien peſante, & ſe reſſent trop de l'habit que portoit ſon auteur. Tenez-vous, mes enfans, à la dernière que vous avez lue; quoiqu'on s'apperçoive ſouvent de l'inégalité que trois plumes différentes devoient y porter; elle me paroît être la meilleure de toutes, parce qu'elle nous peint le mieux, ſiècle par ſiècle, les mœurs, les uſages, le goût & les différens genres de littérature de notre nation.

L'abrégé chronologique de M. le Préſident Hénault eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre; & lorſque vous ſentirez que votre entendement a bien ſaiſi l'enſemble & la généralité de notre hiſtoire, attachez-vous à ſuivre par vous-mêmes la méthode que l'aimable & ſavant Hénault a ſuivie; liſez une ſeconde fois ſon ouvrage; voyez comment chaque règne paroît comme encadré par les tables. Formez-vous le même tableau dans votre entendement, & bientôt vous en aurez un général, lumineux & précis de notre hiſtoire.

Je n'ai pas eu beſoin de vous preſſer de lire

les hiſtoires particulières, plus récentes. Vous avez reconnu de vous-mêmes que l'introduction à celle de Charles-Quint eſt un chef-d'œuvre, & que celle de la réformation dans la vie de François Premier, par M. Gaillard, eſt le précis le plus vrai, le plus inſtructif de la naiſſance & des progrès du Luthéraniſme. C'eſt toujours un nouveau plaiſir pour moi quand je relis avec vous l'hiſtoire générale des mœurs des nations, & le ſiècle de Louis XIV; c'eſt dans le trop petit nombre des ouvrages de cet ordre, que l'eſprit philoſophique & le goût ſe forment également par la lumière qui les éclaire, & par les charmes attachés à leur lecture.

Je reviens & je finis par vous dire que c'eſt au flambeau de la raiſon & de la philoſophie qu'il faut lire l'hiſtoire; ſa lumière diſſipe les ombres & le preſtige qui ſouvent la déshonorent; c'eſt par ſon ſecours que vous ſaurez démêler, ſaiſir la vérité, malgré les nuages qui l'offuſquent, & que vous vous approprierez l'eſprit de chaque hiſtoire différente.

Je conviens que vos ames ſenſibles ſeront ſouvent affligées de trouver les hommes preſque toujours les mêmes. Mais ſi vous gemiſſez de les voir cruels, injuſtes & coupables, vous ſerez conſolés par les vertus & l'héroïſme de l'ancienne chevalerie françoiſe, & vous trouverez l'un & l'autre

portés au plus haut degré dans le cœur de nos rois. Saint Louis & Philippe le Bel vous montreront l'oppoſition de la foibleſſe de Louis le Débonnaire ; le brave & malheureux priſonnier d'Edouard III vous fera admirer l'honneur & la franchiſe d'un vrai Chevalier; le ſage & utile Charles V vous apprendra quelles ſont les reſſources d'un roi de France adoré de ſes ſujets; celui de ſon malheureux fils, quelles ſont les calamités horribles qu'entraîne l'anarchie ; celui de Louis XI révoltera ſouvent votre eſprit & votre cœur ; mais vous louerez ce grand politique d'avoir porté les derniers coups à la tyrannie du gouvernement féodal.

Que vous ſerez émus encore en revoyant François premier recevant l'ordre de chevalerie du chevalier Bayard, héros également, lorſqu'il eſt vainqueur à Marignan, & priſonnier à Pavie !

Son fils, né pour marcher ſur ſes traces, périt à la fleur de ſon âge dans un tournoi. Une Italienne ambitieuſe & cruelle gouverne la France, & fait haïr le pouvoir légitime : le fanatiſme & la rebellion, qui ſont preſqu'inſéparables, déchirent l'état : un roi hypocondriaque & cruel donne l'affreux ſignal de la plus coupable des proſcriptions : vous frémirez en penſant à celui de nos pères qui ſut s'ouvrir un chemin près du Louvre, & qui, couvert du ſang de ſes aſſaſſins,

leur déroba ſa tête. C'eſt dans ces règnes, que nous deſirerions pouvoir effacer de notre hiſtoire, que vous prendrez une juſte horreur pour l'eſprit de rebellion, pour les guerres civiles, & ſur-tout pour celles qui prétendent ſervir une religion ſainte qui les condamne & les déſavoue. Vous relirez plus d'une fois, & dans notre hiſtoire, & dans le poëme immortel ſi digne du grand Henri, celle du héros, du père & de l'ami de l'ancienne nobleſſe françoiſe; vous jouirez d'une ſatisfaction ſecrète en vous rappellant que quinze Lavergne perdirent la vie pour ſon oncle & pour lui à la bataille de Jarnac, & que vous deſcendez d'un des dix autres du même nom, qui n'en échappèrent que percés de coups & priſonniers; vous jouirez juſqu'au moment du parricide affreux qui enleva le héros de la France, de le voir le plus grand, & le plus aimé des rois. Vous apprendrez dans le règne de Louis XIII à connoître les grands reſſorts par leſquels une politique également ſage & néceſſaire, tient dans une balance la deſtinée des grands Empires, & la ſûreté des poſſeſſions des ſouverains.

Vous parviendrez enfin au règne de Louis-le-Grand, à ce ſiècle conſacré à l'immortalité, à ce ſiècle que la philoſophie, les muſes & les arts ont nommé le grand ſiècle. Heureux d'être nés dans celui de Louis le Bien-aimé, & d'avoir à vivre

ſous le règne de ſon auguſte petit-fils, vous apprendrez des hommes célèbres de ces deux règnes, ce qui peut vous élever aux vertus & aux connoiſſances qui caractériſent un homme utile: c'eſt ainſi que vous apprendrez à mériter les regards de votre maître, & l'approbation des gens de bien.

CHAPITRE VI.

De l'eſprit des Sciences & de l'Education.

LORSQUE les yeux de la jeuneſſe commencent à s'attacher ſur les objets qui les entourent; lorſque, par ſes queſtions, elle annonce le deſir de connoître!... Que ces momens ſont précieux! qu'il eſt important de les ſaiſir! Peut-on les négliger, & ne pas joindre les moyens d'obſerver les faits à toutes ces leçons, ſouvent inutiles, qu'on lui donne?

Un des plus grands inconvéniens des écoles publiques, c'eſt d'être preſque toujours placées dans de grandes villes: les jeunes gens ne ſortent preſque jamais de l'enceinte des murs qui les renferment, que pour voir la Nature, ou parée

par des ornemens ſymétriques qui la gênent, ou dégradée par une culture en petit qui la défigure,

Cette fauſſe connoiſſance de la nature n'éteint que trop ſouvent une curioſité néceſſaire qui s'accroîtroit s'ils voyoient la nature dans ſa magnificence, s'ils apprécioient les beautés qui lui ſont propres, & ſi des maîtres qui auroient appris à la bien connoître, exerçoient leurs élèves à l'obſerver.

L'eſprit de cet enfant élevé dans les cités doit néceſſairement ſe rétrécir; il n'eſt jamais frappé que par les mêmes objets; ſes organes, ſes ſens ſont moins exercés, & par conſéquent ſes ſenſations ſont moins variées & moins vives; il reſpire un air moins pur, il ne reçoit point d'idées nouvelles; bientôt il a vu tout ce qu'il peut voir; & cette éducation vicieuſe dans ſon principe, renferme dans un cercle étroit les facultés intellectuelles qu'il falloit ſans ceſſe fortifier, étendre, exercer & diriger.

Quelle différence ne remarquera-t-on pas toujours entre un jeune homme élevé dans les collèges de Paris, & celui qui l'a été dans une place de guerre, dans une ville maritime, ou même dans le château de ſes pères! tout étonne le premier, il n'a preſque point encore d'idées; l'activité de ſes ſens ne lui a donné que des

goûts, il n'a pas encore les notions les plus communes, & ſouvent même l'uſage de ſes ſens, au lieu de lui donner des idées, ne lui donne encore que des vices.

O vous! que trop ſouvent la pareſſe ou l'incapacité des pères appelle pour remplir un devoir qui devroit leur être auſſi cher que ſacré, ſongez, lorſque vous exercez cette fonction ſublime, que vous devez un homme à l'état, à ſa famille & à la ſociété! ſongez que vous êtes les plus coupables des citoyens, ſi vous perdez un ſeul inſtant de vue tous les moyens de rendre vos élèves également éclairés & vertueux!

Ce n'eſt point à l'étude des langues mortes, ce n'eſt point à cette rhétorique ſi ſouvent empoulée, prolixe, & qui ne fait que de faux beaux eſprits, encore moins à cette eſpèce de logique, qui, ſans perfectionner le raiſonnement, ne donne que les défauts de la diſpute: ce n'eſt point enfin à tout ce qui n'imprime pas une idée juſte & poſitive dans l'eſprit, que vous devez vous attacher.

Accoutumez ſans ceſſe votre élève à l'obſervation de tout ce qui frappe les ſens; expliquez-lui, rendez-lui raiſon de tout ce qui l'entoure; nourriſſez, excitez ſa curioſité, & commencez de bonne heure à lui faire lier enſemble les idées poſitives, dont la relation eſt intime; mais ſurtout,

tout, gardez-vous bien de lui en laiſſer recevoir aucune qui ſoit fauſſe ou même inexacte; ne lui préſentez aucun de ces ſpectres que la raiſon doit détruire lorſqu'elle commencera à s'exercer.

Lorſque le matin il eſt prêt de voir le ſoleil à l'Orient, ne lui dites point que c'eſt cet aſtre radieux qui ſe lève; gardez-vous bien, il n'en eſt pas tems, de lui parler de l'Aurore aux doigts de roſe; apprenez-lui que cette lumière pâle, & qui rougit par degré l'horizon, n'eſt autre choſe que les rayons du ſoleil qui s'élèvent en faiſceaux au-delà de la courbe terreſtre qui cache encore ſon diſque lumineux, & que cette lumière ſe nomme le crépuſcule; apprenez-lui que le ſoleil eſt fixe & que la terre en tournant ſur ſes pôles, d'Occident en Orient, lui préſente ſans ceſſe de nouveaux points de ſa ſurface; tâchez de lui donner quelques notions claires de la nature de la lumière, des ſept minutes & demi qu'elle eſt à parcourir environ trente-cinq millions de lieues dont la terre eſt diſtante du ſoleil; accoutumez-le à tirer des conſéquences juſtes; & faites-lui comprendre par la vélocité prodigieuſe de l'élancement de la lumière, quelle doit être la ténuité & l'activité de l'eſpèce de matière qui la compoſe. En joignant peu-à-peu toutes les idées relatives

& acceſſoires à celles qu'il aura déjà priſes du ſoleil ; menez-le dans la campagne, faites-lui remarquer les ados, les expoſitions qui font rapprocher les rayons ſolaires de la perpendiculaire avec leur plan ; eſſayez de faire en ſa préſence quelques expériences ſimples, en lui rendant compte du motif de l'expérience, en lui en faiſant voir le ſuccès, & bientôt vous le conduirez à ſe démontrer à lui-même que c'eſt l'activité des rayons ſolaires qui entretient le mouvement, qui vivifie, qui colore, qui mûrit, & qui eſt le mobile de la végétation.

La nuit, lorſque le firmament eſt pur & brillant d'étoiles, donnez-lui quelqu'idée approchante, (la ſeule que nous puiſſions en avoir nous-mêmes,) de l'eſpace immenſe où des ſoleils innombrables étendent leurs atmoſphères de toutes parts ; apprenez-lui que toutes ces étoiles brillantes ſont autant de ſoleils ſemblables au nôtre, & qu'il n'y a que la diſtance preſque incompréhenſible dont ces ſoleils ſont éloignés de nous, qui nous les faſſe voir auſſi petits.

C'eſt alors, c'eſt le moment d'élever ſon ame & ſon eſprit au Créateur de ces ſoleils & de tous les êtres ! Apprenez à votre élève à le reconnoître dans ſes ouvrages, à le croire, à l'adorer, à eſpérer en lui. Mais, foible mortel que

vous êtes !.... n'employez point une métaphyſique abſtraite pour oſer eſſayer de le lui définir !

De ce ſpectacle immenſe qui lui donnera l'idée de la toute-puiſſance de Dieu, deſcendez aux plus petits détails, montrez-lui, prouvez-lui que cette toute-puiſſance embraſſe toute la nature, & que l'inſecte & le plus petit être organiſé, prouve par le jeu & la multiplicité de ſes reſſorts, & plus encore par l'eſpèce d'inſtinct qui lui eſt propre, la ſuprême intelligence, la prévoyance & la bonté du Créateur.

En lui montrant ſon Dieu dans les êtres preſque infiniment grands & dans les êtres infiniment petits, vous exercerez ſon entendement & vous l'amenerez à conclure ſans peine, qu'il le trouvera de même dans tous les êtres intermédiaires.

Approfondiſſez, éclairciſſez, agrandiſſez ces idées ſublimes à meſure que vous connoîtrez qu'il a bien ſaiſi les premières; ne vous ſervez jamais avec lui d'aucun mot expreſſif & compoſé, ſans lui rendre bien ſenſible l'idée qui s'y rapporte.

Conduiſez-le ſucceſſivement & inſenſiblement de connoiſſances en connoiſſances. S'il ſe promène ſur les bords d'un fleuve, faites-lui concevoir que ce fleuve qui va porter ſes eaux à

la mer, n'eſt preſque jamais qu'une foible fontaine dans ſon origine ; remontez ce fleuve avec lui, juſqu'à ce que vous puiſſiez lui faire voir quelques ruiſſeaux & ravins qui viennent tomber dans ſon lit ; il jugera par quels moyens les rivières & les fleuves augmentent en s'éloignant de lour ſource, & de cette ſimple & facile obſervation vous paſſerez facilement à celles qui lui donneront la notion de la chûte, du mouvement des eaux, & des moyens que l'art de l'hydraulique a trouvés pour les maîtriſer & les diriger ; de même, la continuité du cours de ce fleuve vous mettra à portée d'exciter ſa curioſité ſur ce qui peut entretenir la maſſe inépuiſable de ſes eaux ; de-là, l'examen des montagnes & l'obſervation des météores aqueux & aëriens.

C'eſt ainſi que votre élève s'accoutumera à ne pouvoir plus rien voir de nouveau ſans l'obſerver ; c'eſt ainſi qu'il éprouvera tout, & qu'il emploiera de jour en jour de nouveaux moyens pour connoître : chaque nouvelle idée ſera pour cet élève le motif d'un travail aſſidu, tant qu'il s'appercevra que cette idée n'eſt point encore aſſez complète ; c'eſt ainſi que ſon eſprit s'accoutumera à la juſteſſe, & qu'il parviendra à la pleine ſatisfaction de bien connoître. Lorſqu'il y ſera parvenu, lorſqu'une ſeule fois il aura goûté ce plaiſir ſi pur & ſi digne

d'un être penſant, ce plaiſir deviendra pour lui un beſoin de l'eſprit mille fois plus preſſant que les beſoins mêmes de la vie.

Alors l'eſprit des ſciences s'emparera de toute ſon intelligence, & la méthode que vous lui aurez fait ſuivre avec ſuccès, lui ayant bien fait ſaiſir les premières idées, il ſaura la porter en tout; elle ſera le guide certain qu'il n'abandonnera jamais lorſqu'il en voudra ſaiſir de nouvelles.

Mais celui-là ſeul qui le poſsède cet eſprit des ſciences ſi lumineux & ſi rare, eſt le ſeul auſſi qui puiſſe le faire naître, & malheureuſement il eſt infiniment plus rare de trouver un inſtituteur capable de former l'intelligence, & de porter une lumière pure & féconde dans l'eſprit de ſes élèves, qu'il ne l'eſt de trouver dans la jeuneſſe un eſprit propre à la recevoir, à ſaiſir les ſciences les plus ſublimes, & à les lier enſemble dans un ordre philoſophique. J'avoue que je n'ai jamais pu voir ſans pitié cette jeuneſſe ſi intéreſſante livrée au charlataniſme, & à la diffuſion de principes & d'idées de quelques profeſſeurs de collége; ces prétendus phyſiciens ſurchargent la mémoire: ils obſcurciſſent ſon entendement par une multitude inutile de mots compoſés, dont ils ne lui ont point appris le véritable ſens; ils font devant elle un très-petit nombre d'expériences iſolées entr'elles, ſans l'avoir ſuffiſamment préparée à

connoître le principe, l'effet, & les conſéquences qui naiſſent de cette expérience ; tout reſte donc un véritable phénomène pour elle ; rien n'eſt aſſez lié, rien ne préſente une idée aſſez préciſe, aſſez lumineuſe pour la lui faire comprendre, & la mettre en état d'appliquer le réſultat de cette expérience à des conſéquences juſtes & raiſonnées.

Non-ſeulement cette jeuneſſe ne peut acquérir que des idées incomplètes dans ſa claſſe de phyſique, mais ces mêmes idées ſont ſouvent entretenues par des livres pleins d'erreurs, que l'eſprit de parti & l'ignorance publique ont élevés preſque juſqu'à la dignité de livres claſſiques. C'eſt du faux ſavoir qui obſcurcit & égare de plus en plus l'eſprit de la jeuneſſe, que naît dans la ſociété cette diſpute opiniâtre qui la trouble, qui ne l'éclaire jamais, & qui ſe porte ſouvent juſqu'à l'inimitié, la querelle & la vengeance. Je vous ai donné moi-même, mes chers enfans, les Traités de phyſique de l'abbé Nollet, je n'en connois point de meilleurs; ils diſent bien ce que l'auteur étoit en état de dire.

Je vous ai dénoncé le Spectacle de la nature, & ſur-tout les premiers tomes de cet ouvrage; je vous le dénonce encore ; peu de livres ont eu autant d'éditions que celui-là; je n'en connois point qui contienne plus de faux principes & d'er-

leurs, & qui mérite plus d'être dénoncé à la ſociété générale, comme capable de faire recevoir des idées fauſſes à la jeuneſſe, & de fermer les yeux aux vérités qu'elle ſe croira en droit de réfuter.

Il eſt dans l'homme d'aimer le peu qu'il acquiert & de le défendre ; c'eſt ce qui le rend preſque toujours incapable de recevoir une vérité qui détruit l'erreur qu'il poſsède, & qui l'a ſéduit.

Il vaut mieux ne ſavoir rien que de ſavoir mal ; mais l'amour-propre bien entendu nous dira que l'homme qui ne ſait rien doit apprendre ; l'expérience lui fera bientôt voir que ce qui l'étonne, que ce qui lui paroît ſurnaturel à trente ans, n'eſt ſouvent qu'un jeu dès l'âge de quinze ans, pour l'eſprit qui s'eſt exercé au premier moment où il eſt ſorti de l'enfance.

L'habitude de tout obſerver devient ſi forte, elle nous devient ſi naturelle, que cette paſſion éteint ou diminue au moins toutes les autres.

Je me garderois bien de me citer pour exemple à d'autres qu'à vous, mes chers enfans, & vous ſeuls pouvez me le pardonner ; mais le deſir ardent, l'eſpérance que j'ai que vous ſerez frappés de l'exemple d'un père qui vous aime, & que vous aimez, diſſipe toute la crainte de montrer un égoïſme ridicule, en oſant vous peindre tout ce qui m'a différemment affecté.

Élevé au Palais royal, dans la Cour du Régent du royaume, dont mon oncle étoit premier aumônier & favori, élevé de même dès l'âge de 14 ans à la Cour du plus grand & du meilleur des Maîtres, & dans la maiſon de mon oncle où les gens les plus éclairés de ce tems aimoient à ſe raſſembler, j'aime à me rappeller l'époque où M. le Cat s'attacha à mon oncle, pour ne le quitter qu'à ſon dernier ſoupir. La ſympathie la plus mutuelle & la plus forte m'unit avec M. le Cat, & depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à celui de vingt-ſix, je travaillai avec lui à l'anatomie, & à toutes les parties de la phyſique générale.

Cependant un goût très-vif pour les beaux-arts & pour la littérature ancienne & moderne, me détermina à faire un voyage en Italie; je paſſai l'hiver à Parme, à la Cour de l'Infant Dom-Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne; & ce grand Prince daigna m'honorer d'une bonté particulière dont j'ai toujours reçu, depuis ce tems, des marques qui me ſont auſſi honorables que chères. Les riches collections de la Maiſon Farnèſe raſſemblées à Parme, les ſtatues, les médailles antiques, les tableaux de Raphael, & ſur-tout ceux du Corrége & du Parmeſan m'occupoient délicieuſement. Cependant je me rapprochois toujours du docteur Buoncoré, premier Médecin de l'Infant, homme ſupérieur dans tout ce qui

tient à la chymie, & à l'économie animale; il daignoit ſe plaire avec moi, il connoiſſoit mieux que moi-même la pente ſecrète qui m'entraînoit vers la ſcience des faits.

En ſortant de Parme je paſſai quatre mois à Rome où je me donnai tout entier à l'étude des beaux-arts, & à celle des antiques, des gravures & de la littérature; les bontés & l'amitié de M. le cardinal Querini, m'ouvrirent la bibliothèque du Vatican où je trouvai celle de la reine Chriſtine compriſe: c'eſt dans cette dernière que je tirai pluſieurs extraits ſur l'ancienne Chevalerie françoiſe, & des notes très-intéreſſantes ſur nos auteurs françois du quinzième & du ſeizième ſiècle.

La mort de ma mère & celle de cet oncle qui m'avoit élevé me perça le cœur preſqu'en même tems; j'interrompis le cours de mon voyage; je revins en France; la guerre s'alluma, & pendant trois ans je ne m'occupai plus que des devoirs de mon état.

C'eſt pendant ces trois campagnes que le deſir de me rendre utile, & l'examen que je fis de moi-même, me rendirent bien facilement à mon premier amour pour la ſcience des faits. Je me ſentis une eſpèce de ſatiété qui me réfroidiſſoit pour les objets qui m'avoient appellés en Italie; la guerre m'avoit fait ſentir la néceſſité des ſciences exactes, & de retour

à Paris, je m'y remis avec plus d'ardeur que jamais.

Je débutai par faire deux cours d'anatomie ſous M. Hunault: ni l'horreur du ſpectacle, ni les dégoûts attachés à ce genre d'étude ne purent un ſeul inſtant rebuter la paſſion qui m'animoit, paſſion que l'eſprit & le ſavoir ſupérieur de M. Hunault ſurent également ſatisfaire & éclairer; je paſſai trois mois à la Fère à ſuivre les écoles ſavantes de l'artillerie, j'étudiai le grand Vauban, & j'avois acquis déjà les moyens de le bien entendre.

Ce fut dans ce tems heureux que je me liai avec M. de Buffon; quand je n'aurois fait que l'écouter, j'euſſe acquis de nouvelles lumières, ſon amitié acheva de me ſubjuguer. Il eſt bien naturel de prendre les paſſions de ceux qu'on eſtime, qu'on admire & que l'on aime; celle de l'étude de l'hiſtoire naturelle & de la phyſique générale en devint une violente pour moi.

Dans le tems où cette étude ſatisfaiſoit pleinement mon eſprit, ſouvent je m'arrachois aux ſociétés les plus agréables, pour voir & pour méditer ſur ce que j'avois vu; ſi j'allois à la chaſſe, ſi je montois à cheval, les éboulemens d'une colline, ces monceaux de pierres raſſemblés dans les vignes, ſuffiſoient pour me faire changer d'objet, & pour m'arrêter; j'obſervois dans les premiers

cette prodigieuſe quantité de madrépores & de corps marins, mêlés dans les couches horizontales découvertes par ces éboulemens ; les monceaux de pierres m'en faiſoient voir de différens, & dans tous je reconnoiſſois le même organiſme, & ſouvent je trouvois des foſſiles analogues aux mêmes pièces pêchées à la mer, dont mon cabinet étoit paré ; ſi j'allois à la chaſſe, j'abandonnois la pourſuite du gibier, les mêmes objets m'arrêtoient, je revenois chargé de pierres, & je trouvois que ma chaſſe étoit heureuſe : plus d'une fois alors j'ai frémi de crainte que le même réfroidiſſement que j'avois éprouvé, ne vînt détruire la paſſion qui me rendoit heureux ! Mais que cette crainte étoit vaine !... Je ſentis redoubler en moi de jour en jour cette même paſſion d'obſerver & de connoître.

Lorſque j'ai réfléchi ſur les raiſons de cette différence entre deux goûts qui mènent à l'inſtruction, & qui m'ont poſſédé tour-à-tour, j'ai cru voir que c'eſt parce que l'étude du travail des hommes a des bornes, & que celle des travaux de la nature n'en a pas.

Vous ſavez, mes chers enfans, combien cette paſſion embellit ma vie, & que pour moi le plaiſir d'obſerver & de connoître eſt une jouiſſance perpétuelle dont rien ne peut émouſſer ni l'ardeur, ni les plaiſirs.

Ce ſort heureux eſt certain pour l'homme laborieux qui ſe ſent le courage de ſurmonter les premiers dégoûts attachés aux commencemens de preſque toutes les ſciences exactes. Comme l'eſprit ne nous fait rien deviner, l'homme de trente ans qui veut être initié dans ces eſpèces de ſciences eſt réduit à les éprouver, à les ſentir même plus vivement que l'enfant qu'un maître habile & philoſophe ſait amuſer en l'inſtruiſant; mais ces dégoûts légers ſeroient-ils comparables à celui de ne jouir de rien, de ne voir la nature que comme le peuple la voit, & de ſavoir qu'il n'a tenu qu'à nous de la voir en grand, & en philoſophes dignes de ce beau nom?

J'ai travaillé toute ma vie, mes chers enfans, d'après les moyens que je vous ai peints dans les chapitres précédens: ſi je ne ſuis pas parvenu juſqu'à poſſéder les ſciences au point de me rendre utile, j'en ai du moins aſſez ſaiſi l'eſprit pour me rendre heureux.

Le véritable eſprit des ſciences dépend donc beaucoup de l'éducation; on peut le définir en diſant que c'eſt la paſſion d'acquérir les ſciences, de les cultiver, de les étendre & d'en connoître les rapports. Puiſſiez-vous être encouragés par ce foible exemple à faire quelques efforts pour acquérir des connoiſſances! Elles vous rendront plus forts & plus heureux dans la force de l'âge,

elles vous empêcheront d'être foibles, isolés & malheureux dans son déclin.

Je brûlerois ce foible ouvrage, je desirerois que vous ne l'eussiez jamais lu, s'il pouvoit vous humilier dans vingt ans, s'il pouvoit vous reprocher d'avoir écouté sans les suivre, & de la bouche d'un père qui vous adore, des leçons qu'il tient d'une longue expérience, de la société des premiers philosophes de son siècle, & qu'il vous transmet avec la douce confiance qu'elles vous seront utiles.

CHAPITRE VI.

De l'esprit de la Littérature antique & moderne.

Le même esprit philosophique qui doit éclairer les sciences, doit éclairer aussi la littérature; je crois cependant que celui qui cultive les sciences a besoin d'un entendement plus exercé, plus clair que l'amateur de la littérature qui n'a presque besoin que d'exercer sa mémoire, de mettre de l'ordre dans les faits, & d'épurer son goût.

Le fondement de la littérature, c'est de con-

noître ce que les recherches ont raſſemblé de plus vraiſemblable ſur les plus anciens empires; ces recherches ne peuvent s'appuyer que ſur des monumens, juſqu'aux tems où les anciennes nations ont connu l'art d'écrire.

Les Chaldéens & les Égyptiens, peuples nombreux & puiſſans, doivent avoir paſſé bien des ſiècles avant que de connoître l'art d'écrire; ils ſe ſervoient de figures ſymboliques nommées hiéroglyphes, pour faire paſſer à la poſtérité les grands événemens, leur mythologie & leur chronologie.

Les ruines de Memphis ſont couvertes de ces hiéroglyphes, & les obéliſques que les Romains enlevèrent à l'Égypte pour décorer leurs places publiques, annoncent que ces mêmes figures ſymboliques ont conſacré quelque grand événement ſur le granit que les Égyptiens avoient l'art de tailler, de mouvoir & de tirer de leurs carrières, pour en former des obéliſques de quatre-vingt pieds de haut d'un ſeul bloc.

L'Égypte eſt de tous les pays connus celui qui conſerve les monumens de la plus haute antiquité. Hérodote que ſon hiſtoire fabuleuſe fit couronner aux jeux olympiques, & qui vivoit près de ſept cents ans avant l'ère chrétienne, rapporte que les prêtres, dépoſitaires des plus anciens cartulaires, ne purent lui donner aucune connoiſ-

ſance ſur le tems de la conſtruction de ces pyramides prodigieuſes qui ſubſiſtent encore toutes entières dans leurs maſſes : on voit beaucoup de figures hiéroglyphiques ſur leurs faces, & l'imagination ſe perd lorſqu'on veut eſtimer quelle peut être leur antiquité.

Cette antiquité s'étoit déjà perdue dans le laps des tems il y a près de quatre mille ans ; on peut juger par la magnificence & la grandeur de ces pyramides, de l'antiquité & de la puiſſance de la nation qui les éleva ; on voit quels efforts multipliés, quelle dépenſe énorme il en a dû coûter pour les conſtruire ; il faut même conclure en les voyant, que ce ne peut être qu'une nation déjà ſavante dans la méchanique, & les monarques les plus riches & les plus abſolus qui ont pu ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſoient à leur conſtruction ; il a fallu les fonder dans un terrein couvert à pluſieurs pieds de profondeur d'un ſable ſi fin, qu'il a preſque la mobilité de l'eau ; il a fallu, dans le tems de leur fondation, la défendre contre les débordemens du Nil. Cette ſeule fondation juſqu'à fleur de terre, contient plus de matériaux, elle a dû coûter plus de travail, que tous les palais de nos rois réunis enſemble. De quelle antiquité devoit donc être la nation aſſez nombreuſe, & déjà aſſez éclairée pour porter ces pyramides à leur perfection, &

quelle eſpèce de chronologie profane peut tenir contre ces témoignages ?

On a pendant long-tems attribué aux Phéniciens l'invention de l'art d'écrire ; & en effet Euſèbe nous a conſervé quelques fragmens de Sanchoniaton, auteur Phénicien antérieur à Moïſe ; mais depuis que les Européens ont fait des voyages plus fréquens à la Chine, depuis qu'on a pris une connoiſſance plus exacte de la langue & des livres Chinois, il eſt prouvé que non-ſeulement l'art d'écrire, mais auſſi celui de l'impreſſion, ſont connus à la Chine d'une antiquité très-reculée, & que cette nation auſſi ſage qu'induſtrieuſe & éclairée, a connu l'aſtronomie du même tems : peut-être les Indiens, du culte antique de Brama, remonteroient-ils encore plus haut (1), ſi les ravages de la guerre & la dé-

(1) M. le Gentil de la Galiſière, membre de l'Académie des ſciences, eſt reſté long-tems parmi les Bramines, & a étudié leur langue ſavante. Les Bramines les plus lettrés ſe refuſèrent long-tems à lier une ſociété intime avec lui, & à lui communiquer leurs idées. Heureuſement il parut une comête dans le ciel. M. le Gentil leur demanda s'ils connoiſſoient des règles & des calculs certains pour déſigner quelle ſeroit ſa marche, ils avouèrent qu'ils l'ignoroient ; M. le Gentil fit ſes calculs, & leur déſigna quelle ſeroit la marche de cette comète, & la courbe de l'ellipſe qu'elle devoit décrire.

vaſtation

vaſtation qui mène toujours à ſa ſuite l'oubli, l'ignorance & la barbarie, n'eût preſque abſolument détruit ce qui pouvoit reſter des ouvrages des Gymnoſophiſtes.

La littérature a donc pour premier objet de nous éclairer ſur l'hiſtoire, la religion & les mœurs des plus anciens peuples de la terre. Elle deſcend par degrés de peuples en peuples; elle cherche à démêler par une critique judicieuſe, ce que les nouveaux peuples ont pris en ſe formant en corps de nation, de celle à laquelle ils ont ſuccédé.

Un des plus anciens ouvrages théologiques eſt celui de Mercure ou Hermès Trimégiſtes; on eſt étonné d'y trouver les idées les plus relevées ſur la divinité; il lui donne une triple eſſence, il lui reconnoît une toute-puiſſance, il lui donne un verbe, il lui fait créer des dieux ſubalternes pour

---

La comète ſuivit exactement la marche qu'il avoit annoncée. Dès ce moment, les Bramines, pénétrés d'admiration, n'eurent plus rien de caché pour lui. Il connut avec étonnement qu'ils avoient la connoiſſance poſitive, & depuis des tems très-reculés, de la préceſſion des équinoxes; mais les formules & les équations par leſquelles les anciens Bramines étoient parvenus à cette connoiſſance, étoient depuis long-tems perdues & ignorées par leurs ſucceſſeurs; ce qui ajoute encore à l'idée qu'on doit ſe former de leur haute antiquité.

diriger les ouvrages qu'il a produits par ſes penſées ; il regarde la lumière comme ſon œuvre la plus ſublime ; il donne même à la lumière quelque choſe de divin.

C'eſt de cet Hermès Trimégiſtes que Platon a pris la plupart de ſes idées : mais il n'a fait que les étendre ſans les rendre plus poſitives ; elles ne le ſont devenues que lorſque pluſieurs des Saints-Pères qui ſuivoient la philoſophie Platonicienne ont été éclairés par l'Eſprit ſaint & la révélation. Ce n'eſt point à moi, mes chers enfans, à vous éclairer ſur cette partie trop ſupérieure à toute la littérature ; *je ne ſuis que ſoldat, & je n'ai que du zèle* : je ne vous parlerai même des Juifs que comme d'un autre peuple ; & la ſeule littérature a peu de choſe à dire de ce peuple peu nombreux, haï de ſes voiſins, & preſque toujours réduit à l'eſclavage, mais privilégié ſur tous les autres, puiſque ce fut de l'Eternel même qu'il reçut les tables de la loi.

Quelques fragmens des livres de Zoroaſtre nous donnent une haute idée des anciens Parſis, & M. Hyde a démontré par ſes recherches profondes, & par la traduction de ces fragmens, que c'eſt à tort qu'on a long tems accuſé Zoroaſtre & ſes diſciples d'avoir adoré le feu matériel. Le Dieu de l'univers le fut & le ſera toujours par les ſages ; & tout légiſlateur dont l'eſ-

Digitized by Google

prit eſt aſſez vaſte, aſſez courageux pour oſer établir une religion nouvelle, doit l'avoir aſſez lumineux auſſi pour s'élever à l'être des êtres, & pour lui rendre un premier culte ſous quelque emblême qu'il puiſſe le peindre & le préſenter à la foibleſſe humaine.

Cependant, ce qui reſte des ouvrages de Confucius a l'avantage de n'avoir pas beſoin d'être interprété ni défendu. Le fondement unique de la religion & de la morale que Confucius enſeigne, eſt preſque le même que le nôtre, l'adoration d'un ſeul Dieu, l'amour du prochain, l'obſervation ſévère de la juſtice.

Il eſt bon de prendre une idée de ces tems reculés; il faut les conſidérer d'un œil philoſophique; leurs rapports contribuent à faire connoître la portée de l'eſprit humain; ils ſont utiles; & dans un point ſur tous les autres, c'eſt celui qui nous prouve que toutes les anciennes nations ſe ſont accordées à reconnoître un être ſuprême, à ſentir la néceſſité de ce Dieu créateur & celle du culte qui lui eſt dû.

Le littérateur entêté & minutieux qui voudra ſonder plus profondément les ténèbres de ces premiers tems, n'y gagnera que d'épuiſer ſon eſprit en des recherches vaines, qui le conduiront à bâtir quelque ſyſtême nouveau de chronologie; pluſieurs l'ont eſſayé vainement. Si quelqu'un eût

été digne d'y réuſſir, c'eût été le ſublime Neuton; mais ſa chronologie, le plus foible des ouvrages de ce grand homme, paroît être le tribut qu'il devoit payer à la foibleſſe de l'humanité. Si Neuton même s'eſt trompé, que pourroient eſpérer ceux qui travailleroient apres lui, ſi ce n'eſt d'obſcurcir de plus en plus, l'ordre ou plutôt l'apparence d'un ordre de faits & d'époques qui ſont, il faut l'avouer, preſque abſolument perdus pour nous ?

Tout ce qu'on en peut conclure raiſonnablement, c'eſt que le globe de la terre eſt bien ancien & que les chronologies ont de grandes difficultés.

Dès que les hommes, raſſemblés en ſociété, furent aſſez éclairés, je ne dis pas même pour écrire, mais ſeulement pour figurer quelques ſignes qui puſſent conſtater & perpétuer la tradition orale; l'orgueil & l'amour du merveilleux leur fit chercher à diviniſer leur origine: il n'eſt aucune fiction, aucune idée qui leur ait paru trop exagérée & trop merveilleuſe pour répandre de la ſplendeur ſur leur origine, ſur leur hiſtoire, & pour remonter à la plus haute antiquité. Lorſqu'Alexandre entra dans la ville d'Héliopolis, les prêtres du principal temple de cette ville du Soleil, lui préſentèrent des cartulaires remplis d'obſervations aſtronomiques qui remontoient à plus de cent cinquante mille ans; les lettrés Chi-

nois, plus modeſtes, ne font remonter les leurs qu'à trente mille années. Il n'eſt parvenu juſqu'à notre Académie des ſciences, que celles que les Chinois regardent encore comme modernes, n'ayant que quatre à cinq mille ans; & ces obſervations ſoumiſes au calcul de nos Aſtronomes François, ſe ſont trouvées très-exactes: ſur trente-deux obſervations d'éclipſes, vingt-neuf ont été reconnues pour vraies.

Quand même les Chinois s'en tiendroient à cette preuve évidente de leur antiquité, ils ſeroient en droit de la faire remonter bien haut; car il faut bien du tems à une nation qui n'auroit point reçu de lumières d'une nation antérieure pour parvenir à former une théorie du ciel, imaginer les moyens de ſuivre la marche des corps céleſtes, & ſe fabriquer les inſtrumens néceſſaires à ces ſortes d'obſervations. J'avoue que celles que l'étude de l'hiſtoire naturelle nous préſente de toutes parts, nous donnent des ſignes bien plus certains encore de la haute antiquité du globe terreſtre; les annales de ce globe ſont écrites pour les naturaliſtes, dans les carrières, dans les mines, dans tous les pays de montagnes, & juſques ſous des lacs profonds, & dans les plus grandes profondeurs où l'homme ait pu pénétrer.

Je dirai plus, quand même on ſeroit ébranlé en faveur des obſervations d'Héliopolis & de

Pekin, ce ne pourroit être qu'une probabilité; le naturaliſte ſeroit en droit de la diſputer, & les lettrés Chinois n'auroient pas le même avantage ſur ſes obſervations. Le naturaliſte ſeroit même bien pleinement en droit de dire qu'un ſeul madrépore, bien conſervé ſur ſa baſe naturelle, dans lequel on reconnoît les ſtries, les alvéoles, & le même organiſme que dans ceux qu'on pêche à la mer; que ce ſeul madrépore, dis-je, trouvé dans cet état ſur les montagnes de Lorraine (qui en ſont couvertes) prouveroit plus inconteſtablement la haute antiquité du globe, que les trois grandes pyramides d'Égypte exiſtantes, & les obſervations d'Héliopolis qu'on admettroit pour vraies.

Il ne faut point confondre enſemble l'hiſtoire naturelle du globe, & l'hiſtoire naturelle de l'homme; je conviens qu'il faut bien en croire ſes yeux ſur celle du globe terreſtre; la raiſon ne nous ayant été donnée que pour chercher l'évidence, & nous y rendre après l'avoir trouvée: mais pour l'hiſtoire de l'homme, elle eſt au-deſſus de tout examen, & c'eſt à la religion à nous inſtruire de ce que nous devons en croire. Si la preuve par des faits, que toutes les probabilités poſſibles ne peuvent balancer, nous démontre la haute antiquité du globe; la preuve par la révélation fixe notre eſprit, & ne nous permet

plus de douter ſur ce qui tient à l'hiſtoire de l'homme.

Je vous ai jetté malgré moi, mes chers enfans, dans le pays perdu de l'hiſtoire ancienne & fabuleuſe, dans l'étude par laquelle tant de gens ſe ſont uſé, deſſéché l'eſprit plutôt que de le nourrir & de l'éclairer; c'en eſt aſſez pour vous faire connoître l'eſprit de cette eſpèce de littérature, pour vous faire apprécier le travail de ceux qui l'ont vainement approfondie, & pour vous donner une idée approchante de ce qu'il en faut penſer, & de l'uſage que votre entendement en peut faire.

Nous approchons enfin d'un tems un peu mieux connu; cependant je dois vous parler auſſi d'une partie de la littérature antique ſur laquelle il règne encore une profonde obſcurité. On ne peut douter que la philoſophie n'ait répandu ſa première lumière dans le nord de notre continent. Les philoſophes hyperboréens jouiſſoient de la même réputation que les Gymnoſophiſtes, bien long-tems avant que la Grèce eût commencé d'être éclairée. Les Scythes, au milieu des glaces du nord & de leurs rochers affreux, connurent l'art de penſer, celui d'obſerver, & les charmes de la poeſie, avant que de ravager & d'étendre leurs conquêtes juſque dans l'Inde & ſur les bords de la Seine. Pythagore & quelques

autres ſages allèrent s'inſtruire à l'école des Philoſophes hyperboréens. Il eſt sûr que l'écriture leur étoit connue : on a même trouvé dans la Laponie des reſtes d'inſcriptions en caractères runiques ; ce qui prouve qu'ils avoient un alphabet : la philoſophie & les lettres Scythes s'étoient même étendues dans l'île d'Iſlande, dans les Orcades, & juſque dans le nord de l'Écoſſe. Deux voyageurs Anglois qui viennent tout récemment de faire des obſervations en Iſlande, aſſurent que l'imprimerie y étoit connue peut-être auſſi anciennement qu'à la Chine ; & nous ne pouvons douter que la poëſie ne chantât déjà l'amour & les combats chez les Scythes, les Orcadiens & les Pictes, long tems avant Orphée & Héſiode. La fable a combattu la vérité dans l'hiſtoire de la littérature Scythe, comme dans celle des Phéniciens & des Chinois ; il faut en prendre une idée approchante ; mais non-ſeulement il ſeroit inutile de travailler à rendre cette idée plus poſitive & plus complète ; il faut même ſe défier de l'eſpèce de charlataniſme qui prétendroit à la gloire d'avoir ſu tirer la vérité des ténèbres qui nous la cachent vraiſemblablement à jamais.

Revenons donc à la littérature Grèque, à laquelle celle de l'Europe doit rapporter aujourd'hui ſon origine. Héſiode fut le premier Grec

qui tira des anciennes mythologies, la mythologie nouvelle qu'il écrivit en vers ; nous ne connoiſſons aucune langue qui ſoit auſſi harmonieuſe que la langue Grèque ; elle frappe agréablement l'oreille par ſa richeſſe, par ſon nombre & par la terminaiſon ſonore de ſes mots. Les différens attributs des nouvelles divinités de l'Olympe ſe gravèrent dans la mémoire de la multitude Grèque, avec autant & plus de facilité même que les légendes des Saints ne ſe gravent dans celle de la multitude Eſpagnole & Françoiſe, par les cantiques compoſés à leur honneur. Les nouveaux dieux d'Héſiode ayant été reconnus par la Grèce, ils eurent bientôt des temples, des autels, & leur exiſtence & leur pouvoir devinrent inébranlables dès qu'ils eurent des miniſtres & des ſacrificateurs.

La tête de l'homme a bien des portes ouvertes au preſtige; l'ignorance & la crédulité l'y reçoivent, & la raiſon parvient rarement à le reconnoître & le rejetter. Le peuple, dans tous les âges du monde, fut & ſera toujours le même; & les trois quarts des gens d'un ordre qui lui eſt ſupérieur ſe trouvent ſouvent auſſi peuple que lui.

Les miniſtres des dieux acquirent une grande autorité chez les Grecs ; les temples où les oracles parloient ſe multiplièrent : on n'oſa plus

rien entreprendre ſans les conſulter ; preſque toutes les nations, & même les plus éclairées, ont été de tout tems plus ou moins ſoumiſes au pouvoir Théocratique. Si le grand déſert de Barca, ſi cette mer de ſable devenoit tout à-coup habitable & fertile, s'il s'y raſſembloit au haſard des habitans des terres auſtrales, & des ſauvages du nord de l'Amérique, le premier que l'enthouſiaſme ou l'audace animeroit à parler à cette multitude au nom de la Divinité, ſeroit preſque sûr de ſe la ſoumettre ; & ſi l'art des phoſphores & des étincelles foudroyantes lui étoit connu, la terreur le rendroit bientôt deſpote.

Il n'eſt que trop prouvé que le deſpotiſme a pour ſœurs l'injuſtice & la cruauté. Cette même Grèce, ſi ſavante, ſi polie & dont les Romains reçurent la loi des douze tables, on la vit ſacrifier Iphigénie, faire boire la ciguë à Phocion qui l'avoit rendue victorieuſe, & à Socrate qui l'avoit éclairée. C'eſt ce même pouvoir théocratique qui fit baigner dans le ſang & boire dans le crâne de leurs ennemis les farouches diſciples d'Odin ; c'eſt lui qui, dans nos Gaules, entraînoit une mère éperdue aux pieds d'un druide, qui, la ſerpette d'or à la main, lui demandoit le ſang de ſon fils pour arroſer l'idole affreuſe de Theutates ; c'eſt lui qui, dans le Mexique, éleva ces pyramides des os des victimes humaines qu'il avoit ſacri-

fiées : ce fut peut-être même un reſte de ce pouvoir barbare qui alluma les bûchers des Albigeois & des malheureux Templiers, ceux de la pucelle d'Orléans, de Savonarole & de Servet ; c'eſt lui qui préſide à ces fêtes barbares où la veuve d'un ſectateur de Brama ſe brûle encore avec le corps de ſon époux.

Au milieu de ces erreurs ſi coupables & ſi humiliantes pour la nature humaine, un petit nombre de ſages qui furent aſſez heureux pour ſe former une idée plus ſublime & plus pure de la divinité, ſe raſſemblèrent entr'eux pour lui rendre un culte plus digne d'elle. Mais en tout pays, & même dans la Grèce, ils furent obligés de fuir les yeux des profanes ; des retraites ſouterraines ſervirent long-tems d'aſyle aux myſtères auxquels ils ſe faiſoient initier ; c'eſt là que le Hiérophante apprenoit aux initiés, qu'un unique Dieu, créateur de toute la nature, l'embraſſe dans ſon ſein, la meut, & la pénètre par une lumière vive & féconde qui dut l'exiſtence à ſa voix ; c'eſt-là qu'en leur parlant de la pureté de l'eſſence divine de l'Eternel, il les exhortoit à purifier leur ame, & à s'élever par l'amour juſque dans ſon ſein ; il leur peignoit en traits de flamme ſa bonté, ſa juſtice & ſa clémence ; il leur enſeignoit à corriger leurs mœurs, à ſervir les autres hommes, à pardonner les injures, & à

regarder tout culte ſuperſtitieux comme indigne de l'Être éternel & ſuprême.

C'eſt à regret, mes chers enfans, qu'en vous parlant de la littérature antique, j'ai porté vos regards ſur le fanatiſme, & ſur les cultes coupables qui ont offenſé la divinité ; mais la théocratie ayant étendu ſon empire ſur toutes les nations, les premières loix & les mœurs de tous les peuples de la terre, ſe ſont reſſenties de ſon pouvoir ou du moins de ſon influence. L'eſprit philoſophique de la littérature doit être le réſultat de nos recherches ſur l'uſage vicieux ou éclairé que les hommes ont fait du pouvoir qu'ils ont acquis ſur leurs ſemblables, & d'ailleurs la littérature de toutes les nations prend néceſſairement l'empreinte de la religion dominante.

La Grèce devint bientôt le berceau des ſciences & des arts, & ſut les élever à leur perfection. Solon & Lycurgue gouvernèrent par des loix différentes, mais également ſages, Athènes & Lacédémone ; pluſieurs de ces loix paſsèrent aux Romains, & ſont devenues les nôtres. Socrate annonça ſans ceſſe de grandes vérités, & mourût martyr de l'unité de Dieu. Pythagore, Ariſtote, Archimède agrandirent & perfectionnèrent toutes les ſciences. Alcée, Homère, Pindare & la tendre & malheureuſe Sapho élevèrent la poëſie juſqu'à la rendre digne d'être appellée *le langage*

des Dieux (1). Démoſthènes ſubjugua les eſprits par la force de ſon éloquence : ſes oraiſons immortelles défendirent long-tems la liberté de la confédération grèque contre les attentats de Philippe. *Chaque jour où Démoſthènes parloit devant les Grecs aſſemblés* (diſoit dans un diſcours public le Chevalier de Boufflers, alors â peine âgé de ſeize ans) *étoit pour ce grand orateur un jour d'empire.* Sophocle, Euripide portèrent dès-lors la tragédie au même point où le génie de Corneille, de Racine & de Voltaire nous la font admirer; Apelle fit reſpirer la toile & la freſque ſous ſes pinceaux; Xeuxis & Praxitèle animèrent le marbre; Liſyppe conſacra ſur l'agathe, la cornaline & le jaſpe, le portrait des ſages & des héros.

Voilà, mes chers enfans, une trop légère eſquiſſe de la littérature Grèque; des traductions élégantes & fidelles vous en donneront une idée plus préciſe : celle d'Athénée vous fera connoître leurs uſages, leur vie privée, & juſqu'aux détails

(1) La langue Grèque eſt ſi douce, ſi nombreuſe, ſi harmonieuſe, que ceux qui ne la ſavent pas, & dont l'oreille eſt ſenſible aux charmes de l'harmonie, ont du plaiſir à entendre réciter des vers Grecs. M. Néel, évêque de Sées, & feu M. de Senac, me l'ont fait éprouver en me récitant des vers d'Homère, & des odes d'Anacréon.

de leurs feſtins ; les mémoires de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres vous inſtruiront de tout ce qu'on a raſſemblé de mieux prouvé ſur tout ce qui tient à l'hiſtoire de la Grèce, ſur les marbres d'Arondel, le monument le plus précieux de cette hiſtoire, ſur les ſtatues, les médailles, les inſcriptions qui nous en reſtent, & ſur les peuples qui ont précédé ces héros fabuleux de la Grèce, tels que Jaſon, Hercule & Théſée.

L'hiſtoire Romaine vous eſt preſque auſſi connue que celle de France: Virgile, Horace ſont dans vos mains ; les ouvrages de Cicéron ont excité votre admiration, les uns par le charme de leur éloquence, les autres par une philoſophie ſi lumineuſe & ſi ſage, qu'elle doit paſſer aux dernières races futures.

C'eſt à l'imitation des auteurs de ces deux grandes républiques, que nous devons la naiſſance des lettres dans notre nation qui ne connoiſſoit que l'art de combattre, & qui, pendant une longue ſuite de ſiècles, ne fut éclairée que par l'honneur, par l'amour de ſes rois, & par les loix de la chevalerie.

On ne trouve aucune trace de littérature pendant la première race, & les chroniques défectueuſes de Grégoire de Tours méritent à peine d'être citées. Charlemagne reçut quelque légère

teinture des belles-lettres par Alcuin ; Eginhard ſon ami, ſon miniſtre & peut-être même ſon gendre, fut un des hommes les plus éclairés de ces ſiècles d'ignorance ; elle étoit telle alors dans preſque toute l'Europe, qu'il fallut des arrêts pour obliger le clergé ſéculier d'apprendre à lire : d'autres arrêts accordèrent les priviléges de clergie à tous les laïques qui ſauroient lire & écrire, & cette même loi reſte encore en vigueur dans la grande Bretagne où l'intérêt public eſt de n'abroger aucune ancienne loi nationale.

Il eſt vrai que les livres étoient alors extrêmement rares, & nous avons l'obligation aux moines qui les tranſcrivoient, de nous avoir conſervé ceux des ouvrages des anciens qui nous ſont parvenus. On voit encore dans la plupart des anciennes égliſes une ou deux niches grillées, pratiquées dans les piliers. Ces grilles qui fermoient à clef, renfermoient un bréviaire attaché par une chaîne de fer, & chaque jour les prêtres & les clercs s'aſſembloient près de ce pilier, pour y réciter enſemble l'office. Ce ne fut que vers le milieu du treizième ſiècle, que les copies des livres utiles commencèrent à ſe multiplier. Ceux qui les tranſcrivoient ſe raſſembloient dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Jacques, & qui ſe nomma la rue des Copiſtes juſqu'à l'invention de l'imprimerie.

Nous n'avons rien de bien authentique ſur notre hiſtoire dans le onzième ſiècle, que ce qui nous reſte d'Aimoin. Robert d'Arbriſſel, fondateur de Fontevrault, (monument du reſpect & de l'attachement qu'il portoit aux religieuſes qu'il y raſſembla,) Yves de Chartres ſon antagoniſte, commencèrent ſous Louis-le-Gros à montrer quelques lueurs de belles-lettres & de philoſophie; mais ce n'eſt que ſous Louis-le-Jeune qu'on commence à voir éclore le génie de la nation. Abeilard, la tendre Héloïſe, Pierre Lombard nommé *le maître des ſentences*, l'éloquent & véhément Saint Bernard, & Pierre-le-Vénérable abbé de Cluny, commencèrent à illuſtrer notre littérature; mais ils n'osèrent ſe ſervir de la langue preſque barbare qu'on parloit alors, & tout ce qui reſte d'eux eſt écrit en latin. Le règne de Louis-le-Jeune forme la première époque pour notre littérature; ce fut le premier pendant lequel on établit des Colléges pour inſtruire la jeuneſſe. Mais les progrès, retardés par les croiſades, ne furent décidés que ſous Saint-Louis. C'eſt ſous ſon règne qu'on commença d'écrire dans la langue commune. Thibault, comte de Champagne, prouva que cette langue étoit déjà ſuſceptible des charmes de la poëſie; les mémoires du ſire de Joinville ſont encore précieux à ceux des amateurs de l'hiſtoire,

qui entendent le vieux langage. Le génie de la poëſie s'empara dès-lors d'une nation ſpirituelle, galante & ingénieuſe ; & le préſident Fauchet a raſſemblé des extraits de cent vingt-ſept poëtes qui ont écrit avant la fin du quinzième ſiècle.

Un ſeul de ces poëtes eût ſuffi pour annoncer ce qu'on pouvoit eſpérer de la poëſie Françoiſe. Ce fut ſous Philippe-le-Hardi que Guillaume de Loris commença le célèbre roman de la Roſe, que malheureuſement il ne put achever. Il eſt facile de reconnoître, dans ce que Loris avoit écrit, les graces, la facilité, la chaleur, l'harmonie même d'un grand poëte ; on y reconnoît de même l'étude qu'il avoit faite des bons auteurs grecs & latins. Ce commencement eſt infiniment ſupérieur à la continuation de ce même roman que Jehan de Meun acheva ſous Philippe-le-Bel. On donna bien mal à propos à Jehan de Meun le nom de père de l'éloquence françoiſe ; & tout homme de goût qui voudra comparer la muſe charmante de Guillaume de Loris à celle de ſon peſant & diffus continuateur, ſentira toute la différence qu'on doit mettre entre ces deux auteurs.

Il eſt vraiſemblable que le même Guillaume de Loris eſt l'auteur de la charmante farce de l'Avocat Pathelin qui ſera toujours le modèle de la plaiſanterie la plus ingénieuſe & la plus naïve ;

ce qui peut ſervir à le prouver, c'eſt que Jehan de Meun cite des traits de cette pièce dans ſa continuation du roman de la Roſe.

La poëſie prit un plus grand eſſor ſous Philippe de Valois; les poëtes Provençaux, les troubadours, les jeux floraux établis à Toulouſe, les gens de ſcience gaie, le célèbre Arnaud de Villeneuve qui, quoique Chevalier de haute naiſſance, s'honoroit d'être le meilleur poëte de ſon tems, tout contribua pour l'enrichir.

Les malheurs que la France eſſuya par la perte des funeſtes batailles de Crecy & de Poitiers, parurent interrompre les progrès de la littérature dans le cœur de la France. Mais ſous Charles V, es François, animés par l'émulation que Pétrarque, Bocace, & pluſieurs bons auteurs Italiens leur inſpiroient, firent plus d'efforts que jamais pour les atteindre & pour les ſurpaſſer. On vit alors paroître la balade, le virelai, le chant royal, les tenſons & les romances; on trouve quelques penſées fines & agréables dans les poëſies de Villon, de Maître Adam, menuiſier de Nevers, dans le Calendrier des bergers, & quelques pieces contemporaines. Les rimes redoublées qui donnent tant de grace à la poëſie de ſociété, ſont une invention du même tems. Mais nos poëtes ne montroient encore que de l'eſprit & du ſentiment, le goût alors n'étoit pas

même dans ſon enfance ; il faut, en liſant ces anciennes pièces, acheter quelques paſſages agréables par quatre pages d'ennui, & par le dégoût que donne un jargon dur & gaulois.

Quoiqu'ils euſſent pour modèle la charmante pièce de l'Avocat Pathelin, les eſpèces de parades qu'ils eſſayèrent de donner, ne furent qu'un mélange ſans invention & bizarre de dévotion & d'obſcénités ; le Père éternel y paroiſſoit en chape, & je ne ſais plus quelle Abbaye fut pillée pour avoir refuſé d'en prêter une pour le décorer. On en voyoit porter une auſſi dans pluſieurs cathédrales à l'âne dont le clergé célébroit la fête & les talens.

C'eſt auſſi le tems des anciens romans de chevalerie. Ils devoient plaire à cette nobleſſe Françoiſe, ignorante alors, autant qu'elle étoit brave & généreuſe. Preſque perſonne, dans ces ſiècles de ſuperſtition & d'erreur, ne doutoit du pouvoir des fées, de celui de la magie, de l'influence des aſtres, & des apparitions d'eſprits. Pendant le règne des trois Charles, le bon & le mauvais confondus enſemble, plurent également à la nation ; les Myſtères, les pièces de la mère Sote, des clercs de la Baſoche, & des confrères de la Paſſion, furent les ſeuls ſpectacles qu'on connût ; ils furent admis dans les fêtes les plus

brillantes de la Cour, & ce furent les ſeules pièces que l'on connût pendant long-tems.

Il eſt même à remarquer que ce goût n'a jamais été bien parfaitement anéanti; on le retrouve dans nos foires où les bâteleurs s'en ſervent avec ſuccès dans leurs parades; quelques prédicateurs Italiens le rappellent dans les longues galeries qui leur ſervent de chaire; & nos opéra-comiques, dont quelques-uns ſont du genre le plus bas, & quelques-autres d'un genre encore plus ridicule que larmoyant, commencent à s'en rapprocher quelquefois.

Enfin, l'invention de l'imprimerie multiplia les bons ouvrages; l'eſprit naturel de la nation fut éclairé par la lecture des anciens. Les muſes Grecques qui s'étoient réunies dans Conſtantinople, en ayant été chaſſées par les Turcs, avoient trouvé des aſyles en Italie; les Médicïs leur éleverent un nouveau parnaſſe: elles pénétrèrent en France; Louis XI ne les rebuta pas; Louis XII fut le premier qui les enrichit par ſes bienfaits: François I leur bâtit un temple; il fit plus, il les aima, les cultiva; il rendit honorables les dons qu'elles accordent à leurs favoris.

Il faut l'avouer, mes chers enfans, les muſes Italiennes inſtruiſirent pendant long-tems les muſes Françoiſes; nous n'avons aucun ouvrage

de ce tems écrit en notre langue, qui puiſſe être comparé à ceux de l'Arioſte, du Bembe, de Sannazar & de pluſieurs autres poëtes Italiens; la philoſophie ſurpaſſe les muſes dans ce beau ſiècle, & tandis que Copernic créoit une nouvelle aſtronomie en Pologne, Eraſme éclairoit l'entendement humain en Hollande; Montagne & Budée l'éclairoient en France; & le célèbre Amyot commençoit à perfectionner la langue Françoiſe par ſes excellentes traductions.

Jacques Amyot, Précepteur de Charles IX, Grand-Aumônier de France, eſt l'auteur de ce tems qui contribua à polir & enrichir la langue Françoiſe; il étoit Evêque d'Auxerre, & les mœurs ſimples de ce tems-là lui permirent de traduire du grec de Longus, le roman naïf & agréable de Daphnis & Cloé, qui perdroit ſûrement à être remis dans un langage plus correct, mais moins expreſſif que celui d'Amyot. Montagne qui fut le premier écrivain François que nos voiſins aient traduit dans leur langue, Montagne écrivoit avec la même énergie & la même force qu'il penſoit; mais il s'étoit fait une ſi grande habitude de la langue Latine, que ſon père lui avoit fait bégayer dans ſon berceau, qu'elle étoit devenue langue maternelle pour lui. Montagne dit lui-même qu'il penſoit en latin; & la traduction de ſes phraſes ſe reſſent en effet de la traduc-

tion perpétuelle qu'il étoit obligé de faire en écrivant en françois. La conſtruction du ſtyle d'Amyot, & plus ſimple & moins gênée, ſçut adoucir l'expreſſion de notre langue.

Marot & Joachim du Bellay firent quelques pièces pleines de graces naives, dont on aime encore le langage & les vieux atours.

La langue françoiſe acquéroit de jour en jour plus de correction, de douceur & d'harmonie. Ronſard penſa la faire retomber dans ſon ancienne dureté gothique; mais Malherbe parut, & c'eſt ce grand poëte qui mérite bien plus que le Welche de Jehan de Meün, le titre de père de la poëſie & de l'éloquence françoiſe.

Philippe Deſportes, Racan, Théophile même contribuèrent à l'enrichir, & la ſoutinrent contre le faux goût qui retournoit ſouvent aux conſtructions vicieuſes & forcées de l'ancien langage.

C'eſt dans cet état que le plus grand génie de l'Europe trouva les muſes françoiſes, lorſqu'il crut devoir leur élever un temple de la même main qui tenoit les rênes de l'Etat. Richelieu connoiſſoit trop bien les hommes, pour ne pas ſavoir combien la littérature influe ſur leurs mœurs! Le feu noir & caché de la ligue n'étoit pas abſolument éteint, puiſqu'on lui vit jetter encore quelques étincelles après la mort de ce grand Miniſtre; ce fut en éclairant les eſprits, ce fut en les

attachant aux lettres, aux ſpectacles, aux beaux arts, qu'il parvint à les diſtraire, à les adoucir, à leur faire aimer le calme & les plaiſirs dont jouit un bon & paiſible citoyen.

On ne peut occuper les gens oiſifs que par des amuſemens, & cette ſorte de gens forme le plus grand nombre; il peut cabaler, s'il n'en eſt détourné par quelque choſe qui l'intéreſſe & qui l'aſſure que le jour qu'il remplit agréablement, ſera ſuivi de jours qui deviendront plus agréables encore. Richelieu fonda l'Académie françoiſe. La première compoſition de cette compagnie réunit alors les grands talens, & le goût les perfectionna.

C'eſt à cette grande époque que nous devons rapporter le vrai commencement de la littérature françoiſe: les beaux arts n'avoient d'exiſtence encore que pour les hommes de génie; ceux-ci même ſont ſujets à s'égarer tant qu'ils ne ſont pas éblairés par des loix fixes, & par une théorie lumineuſe: c'eſt cette théorie approfondie qui met en état aujourd'hui les eſprits réfléchis ou courageux de juger ou de cultiver les arts; c'eſt une lumière qui les éclaire, un aiguillon qui les preſſe, un frein qui les retient; & plus une grande nation acquerra de lumières, plus elle ſera tranquille dans ſon intérieur, plus elle paroîtra reſpectable à ſes voiſins.

CHAPITRE VII.

De l'eſprit des Arts.

QU'ELLES étoient ingénieuſes, inſtructives, agréables, ces fables Miléſiennes inventées par les Grecs! C'eſt par ces eſpèces d'allégories, qui portent l'action juſques dans les préceptes, que les Grecs ſurent adoucir la ſéchereſſe preſqu'inſéparable de l'inſtruction. C'eſt par les charmes de la fiction & des images les plus agréables, qu'ils embelliſſoient la vérité même, qu'ils rendoient ſes traits moins ſérieux, ſes regards moins ſévères, & qu'ils ſavoient la couronner de fleurs.

Tous les arts utiles (& les Grecs, avec raiſon, n'en ſéparèrent jamais ceux de plaire), tous les arts furent perſonnifiés, diviniſés même par leur brillante & fertile imagination.

O Voltaire! ô toi qui, près d'Apollon, règnes avec ce dieu ſur le mont ſacré, peins-moi ce parnaſſe au ſommet duquel ton premier vol t'éleva dès tes plus jeunes ans! peins-moi ces neuf Sœurs qui te comblèrent de leurs dons, & qui urent toutes enrichies par tes mains ſavantes.

Je ne diſtingue encore que les Graces attentives qui les écoutent, & les Nymphes qui danſent au ſon harmonieux de leurs concerts. Toi ſeul, ô mon maître ! ô mon plus ancien ami ! toi ſeul tu peux me faire connoître les Muſes, me peindre & m'apprécier leurs attributs? mais déjà..., tu me ſouris..., tu raſſures mes pas tremblans..., la lumiere qui t'environne m'embraſe & m'éclaire..., j'ouvre les yeux..., & je les reconnois.

Celle que je vois couronnée d'étoiles, qui lève une tête altière & dont les regards fiers & perçans ſemblent pénétrer dans la profondeur de l'eſpace!... C'eſt Uranie ! c'eſt ma bienfaitrice ! c'eſt elle qui daigna me faire aſſeoir parmi les favoris qui là ſervent ! Elle s'appuie ſur un vieillard reſpectable, qui lui montre tous les orbes céleſtes gravitans les uns ſur les autres, & les pôles de la terre applatis ! Il diſsèque devant elle un rayon de l'aſtre du jour, il le diviſe en ſept couleurs primitives ! A ces traits, ô grand Newton, qui pourroit te méconnoître? Je vois près d'elle le reſte d'un buſte mutilé de Deſcartes ; une ſeule main reſte entière, & cette main tient un compas & un triangle : Buffon vient lui rapporter le miroir ardent d'Archimèdes & lui préſenter l'hiſtoire naturelle de l'homme & des êtres ſenſibles ! Haller le tient par la main, marchant avec lui d'un

pas ferme ; la Muſe leur applaudit, celle de l'harmonie eſt émue ; les génies obéiſſans à leurs ordres élèvent des ſtatues à ces hommes ſublimes ; ils bâtiſſent de plus pour Haller, un autel nouveau dans le temple d'Epidaure. Près d'Uranie, la ſublime Calliope unit ſa voix à celles des chantres divins, d'Achille, d'Énée, & de Bourbon : Milton eſſaie d'élever ſa voix ; mais bientôt il perd haleine, & quelques tons rauques & diſcordans le rendent moins digne de s'unir à leurs concerts.

Près de ces deux Muſes, Clio prépare un ſtyle d'or pour graver l'époque de tous ces grands travaux dans ſes faſtes : une douce majeſté règne ſur le front auguſte de cette Muſe ; le tems & la vérité écartent les voiles qui peuvent intercepter ſes regards perçans... elle écrit!... Sa narration eſt ſimple, élégante & rapide ; la Philoſophie conduit ſon burin, mais ſans le retarder. Cette Muſe ſaiſit & ſait placer quelques ornemens qui ſe trouvent ſous ſa main ; mais elle ne les prodigue pas, & ne les cherche jamais.

Melpomène la conſulte ; elle parcourt ſous ſes yeux les annales de l'univers. C'eſt dans ces annales qu'elle choiſit les dons qu'elle deſtine à ſes favoris. Corneille reçoit tout ce qui peut avoir trait à l'héroïſme antique ; Racine, ce qui porte le caractère ſi touchant & ſi vrai de la nature noble & ſenſible ; elle n'offre rien à Voltaire ; il choiſit

lui-même, & ſouvent l'invention & le génie précèdent la Muſe dans les dons qu'elle veut lui offrir.

Thalie ſuit Melpomene en ſouriant avec fineſſe. D'une main elle tient un maſque qu'elle vient d'arracher, & le miroir fidelle qu'elle préſente ; de l'autre, elle ſoutient le médaillon de Moliere ; & du bas du mont ſacré, les vices & les ridicules le regardent en frémiſſant.

La Muſe de la peinture ſaiſit les momens précieux où ſes ſœurs expriment avec paſſion ce qui les caractériſe. Bientôt elle raſſemble autour d'elle ſes élèves & ſes favoris ; leurs crayons volent ſur la toile qui s'anime & qui va parler.

Déjà Michel-Ange a ſaiſi la dernière Scène de Rodogune ! La haine, le déſeſpoir, les convulſions de la mort s'expriment par les traits défigurés de la vindicative Cléopâtre.

Lebrun peint un enfant vêtu de lin, le front ceint d'un bandeau royal, une mère dénaturée, une reine altière & coupable lève un poignard pour le frapper... Des Prêtres armés de lances & de boucliers entourent & défendent leur Roi, & la grande ordonnance de ce tableau rend & fixe les regards ſur la dernière Scène d'Athalie.

Le Titien, Raphaël & les Carraches ont peine à fixer leur choix : ils ſe partagent un travail immenſe ; ils ſont même obligés d'étudier un

nouveau coſtume. Toutes les Scènes de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, de Mahomet & de Gengis-kan, leur paroiſſent être des tableaux également dignes de leurs efforts.

Le Correge & l'Albane s'attachent à ne rien perdre de toutes les Scènes de l'Oracle, & à répandre la fraîcheur & le brillant de leur coloris ſur leur ouvrage.

Le crayon expreſſif & toujours naturel de Greuze rend la confuſion ou l'hypocriſie du tartuffe dans toute ſa vérité.

Plus loin, de Lille s'empare de la flûte paſtorale de Virgile ; il répète ſes chants ſur les abeilles, l'agriculture, & les moiſſons ! Il anoblit, comme le cygne de Mantoue, les travaux & les préſens de Palès ; & les ſons enchanteurs de cette Muſe champêtre ne perdent rien ſous ſes doigts de leur douceur & de leur harmonie.

Également Peintre & Philoſophe, Saint-Lambert chante les ſaiſons. La richeſſe de la rime, la pureté du ſtyle, l'harmonie enchantereſſe, & les principes les plus lumineux, étonnent le poëte, contentent le phyſicien, & font admirer à l'homme de génie, le chantre de la nature & de la raiſon.

Mais,... quels ſons touchans & nouveaux m'enchantent tour-à-tour & s'emparent de toute ma ſenſibilité !... Je diſtingue à peine celui

d'une flûte qui ſoupire avec tendreſſe & ſouvent avec volupté : j'entends une harpe dont les ſons majeſtueux & ſonores répondent au ſublime des louanges que les mortels doivent aux dieux.

Mais, qu'entends-je encore !... Non ! je n'oſe plus reſpirer... non ! mon ame émue ne perdra rien de ces ſons brillans & légers... ils volent !... ils ſe ſuccèdent avec la rapidité de la lumière ! Quelle eſt la main divine qui les fait naître & les varie ſans ceſſe ſur le forté-piano ? Ah ! charmante Muſe ! qu'il m'eſt doux de te reconnoître ! qu'il en coûte cher à mon cœur de n'oſer te nommer !

Tel eſt, mes chers enfans, l'enchantement que nous recevons des arts, lorſque le génie ſe répand ſur leurs travaux ! La plus délicieuſe illuſion, l'enthouſiaſme le plus vif s'emparent de toute notre exiſtence ; notre ame n'a plus d'action qui lui ſoit propre ; le charme des arts la maîtriſe ! Elle reçoit tour-à-tour leurs impreſſions ! Le plaiſir la tient en ſilence : elle n'exiſte plus que par le plaiſir ; & ce n'eſt qu'après un long calme, qu'elle peut eſſayer à ſe rendre compte de ces momens délicieux qu'elle ne peut plus ſe rappeller qu'imparfaitement.

Ils ſeront donc toujours nouveaux pour elle, ces momens qu'elle deſire voir renaître : les arts ſont donc un des plus beaux préſens de la divi-

nité, puiſque, par leur ſecours, nous voyons charmer & ſuſpendre des maux réels.

Cette illuſion des arts ne peut être peinte & définie; malheureux celui dont les ſens émouſſés, & dont l'eſprit froid & ſtérile, le rendent inſenſible à leurs charmes ! On n'écrira jamais que froidement leurs leçons; eux ſeuls peuvent former notre goût pour les connoître; eux ſeuls peuvent nous donner des idées, & les compléter pour les définir.

Tout ce que je peux vous dire en général, mes chers enfans, c'eſt que l'eſprit de tous les arts me ſemble dévoilé par une même définition.... C'eſt l'imitation de la nature ſaiſie dans le genre héroïque, noble, agréable ou naïf. L'eſprit des arts eſt donc de ſe former l'idée la plus juſte de ce qu'ils doivent imiter & repréſenter, & de ſe mettre en état de juger en quoi les arts ont repréſenté & imité le plus ou le moins parfaitement.

La nature n'eſt pas toujours élégante & expreſſive; mais l'art doit être toujours l'un & l'autre: l'art doit ſaiſir tous les inſtans heureux où la nature s'embellit, ſe caractériſe, & s'exprime avec énergie. Les arts peuvent choiſir ce qu'ils doivent imiter: leur choix doit être dirigé par le goût; chaque genre choiſi doit être analogue au génie de l'artiſte; & l'artiſte doit lui conſerver les

beautés qui lui ſont propres, & ſon caractère déciſif.

CHAPITRE IX.

De l'Esprit de Société.

Juſtice, Vérité, Bienfaiſance.

C'EST à la religion, mes chers enfans, à vous inſtruire du grand ſens que renferment ces trois vertus ſi néceſſaires aux hommes.

Je me borne à vous dire que ces principes fondamentaux de la ſociété ſont émanés de la Divinité même, dont ils ſont des attributs, & que ceux que les hommes ont établis n'en ſont qu'une explication plus étendue, & plus proportionnée à leur foibleſſe.

Je n'eſſaierai pas de vous rappeller ici toutes les perfections que Platon exigeoit dans la république idéale, dont ſon ame élevée avoit dicté les loix; mon but n'eſt point de vous définir la ſociété telle qu'elle devroit être; je m'en tiens à vous la faire connoître telle qu'elle eſt.

Je ne peux cependant vous donner une idée juſte, & même approchante, de l'eſprit de ſo-

ciété, ſans partir toujours de ces trois grands principes : *juſtice*, *vérité*, *bienfaiſance*. Sans ces principes, nulle ſociété digne de ce nom ne peut ſubſiſter : celle qui manquera d'une ſeule de ces trois vertus dégénérera, ſe diſſoudra ; ce ne ſera d'abord qu'un combat perpétuel & coupable entre le vice & la vertu ; & ſi le vice triomphe, tous les membres de cette ſociété deviendront néceſſairement ennemis.

Le grand monde, cette ſociété dans laquelle vous vivez, reconnoît pour principe fondamental,

Toutes les vertus morales ;

Elle admet pour ſes principes particuliers & ſecondaires,

Le deſir de l'eſtime publique ;

L'emploi des dons naturels ;

L'acquiſition des talens utiles ou agréables ;

Les devoirs reſpectifs conformes aux uſages reçus ;

Le ſoin & le deſir de plaire.

J'ai rempli mes devoirs de père par l'éducation que vous avez reçue. Vos principes, votre conduite, ce que vous êtes déjà, quoique bien jeunes encore, tout en vous fait le charme & la conſolation de ma vie : ce n'eſt donc plus un père qui

qui vous inſtruit; c'eſt un ami qui diſcute avec vous, & qui vous propoſe quelques explications des principes ſecondaires de la ſociété; c'eſt par ces principes que vous ſaurez me la rendre aimable juſqu'à mes derniers momens.

Le deſir de l'eſtime publique élève l'ame aux actions généreuſes; il inſpire non-ſeulement le courage, l'équité, la clémence, la modeſtie, l'honneur enfin dans toutes ſes acceptions; mais il réuſſit auſſi à détruire en nous juſqu'au germe des défauts qui lui ſont oppoſés: il porte l'activité dans notre ame, la lumière dans notre eſprit; il nous fait ſaiſir tous les moyens de nous rendre utiles; il fait plus, il nous les fait chercher, il nous les indique.

Le vrai deſir de l'eſtime publique ne nous laiſſe ſaiſir que les moyens honnêtes & vertueux de la mériter. Qui pourroit oſer eſſayer de l'uſurper ſans craindre le retour le plus humiliant ſur lui-même? & cette réflexion n'éteindra-t-elle pas toujours l'amour-propre orgueilleux qui croiroit qu'il eſt poſſible de l'arracher?

L'homme animé par le deſir de l'eſtime publique, devient bientôt vertueux ſans effort; c'eſt dans cet état de perfection, qu'il a le plus d'indulgence; il a preſque perdu toute idée du vice; il craint, il n'oſe ſe réſoudre à le voir dans ſon ſemblable; il ne ſçait point punir, il ne ſçait

qu'éclairer ; il s'occupe bien plus à ranimer & ſoutenir la vertu qui chancelle, qu'à combattre le vice toujours loin de ſes yeux.

Le grand Turenne ; l'aimable & ſublime Fénélon furent les plus indulgens, & les plus modeſtes de tous les hommes : deux grands philoſophes ont mérité la même louange de notre ſiècle, M. de Fontenelle & le Préſident de Monteſquieu. Vous avez ſouvent admiré ces mêmes vertus ſociales dans MM. de Buffon & de la Condamine ; imitez-les, mes chers enfans. Un heureux caractère, une ame honnête & ſenſible ont aſſuré vos premiers pas dans la ſociété ; ils vous annoncent les droits que vous devez, que vous pouvez acquérir à ſon eſtime.

Accoutumez-vous à vous conſulter ſouvent vous-mêmes. Que les premiers ſuccès vous encouragent ; que le premier remords vous faſſe frémir, & vous arrête ! Non, le chemin du vice n'eſt ſemé de fleurs que pour l'ame foible qui déjà ne craint plus ſa défaite. Il faut porter ſon juge dans ſon cœur ; ce juge eſt plus ſévère qu'on ne penſe, quand on le conſulte de bonne foi ; mais, c'eſt notre meilleur ami ; il ne faut point chercher à le ſéduire, à compoſer, à temporiſer avec lui ; c'eſt de lui que vous recevrez votre plus douce récompenſe ; le repos de l'ame du ſage eſt le premier de tous les biens : le

vice le reſpecte, il n'oſe plus en troubler la paix.

Ce n'eſt point aſſez pour la ſociété que de porter, dans ſon ſein, des vertus épurées, mais inactives; il faut la ſervir, il faut s'y rendre utile, il faut que l'ame s'élève à meſure que les événemens ſe multiplient, à meſure que les relations qu'on a avec les autres hommes deviennent plus importantes, à meſure qu'on a de plus grands ſuccès. Dans toutes les poſitions de la vie, ſoyons, mes chers enfans, ſoyons tout ce que nous devons être, ſuivant les principes dont nous avons reconnu la lumière & la vérité. L'eſtime publique en ſera l'honorable & douce récompenſe.

La ſociété a donc droit d'exiger de nous *l'emploi des dons naturels* qu'elle nous reconnoît. Plus on lui prouve dans ſes jeunes ans, que l'eſprit eſt vif & perçant, plus elle voit cet eſprit ſaiſir facilement les idées, raiſonner juſte, comprendre tout avec une intelligence lumineuſe & rapide, plus elle exige auſſi que cet eſprit s'enrichiſſe, s'agrandiſſe & s'éclaire; moins auſſi lui permet-elle cette quiétude, cette indolence qui relâche ſes reſſorts & qui finit par le rendre incapable de s'élever au grand, & de groſſir le tréſor commun des richeſſes qu'elle raſſemble.

On peut comparer la ſociété à une banque où celui qui n'a point de fonds à lui porter, doit à la

longue perdre tout crédit : ceux qui préſident à cette banque ne refuſent jamais les premiers ſecours pour acquérir. Mais, s'ils ſont trompés dans leur attente ; ſi vous leur demandez ſans ceſſe, ſans leur rien reporter des fruits qu'ils eſpéroient de leurs premiers dons : cette banque à la fin ſe fermera pour vous, & vous lui deviendrez abſolument étranger.

Les dons naturels, quand ils ſont cultivés, portent un caractère de force & de lumière que ceux qui ne les ont pas reçus, ne peuvent preſque jamais acquérir : tous les dons naturels ſont les enfans du génie, il les avoue ; mais il exige qu'on les perfectionne & qu'on les rende utiles ; c'eſt la ſociété qui les apprécie, c'eſt la ſociété qui les couronne lorſqu'elle a profité de leurs ſuccès.

Lorſqu'on parloit avec éloge à M. le Comte de Caylus d'un homme qu'il ne connoiſſoit pas, il demandoit preſque toujours, ſi cet homme n'avoit pas de quoi vivre : » *A-t-il en lui quelque* » *talent utile ou agréable pour ſe faire un* » *état ?* « Cette queſtion paroiſſoit un peu dure ; cependant elle eſt équitable, & digne d'un philoſophe.

L'alkoran ordonne à ſes Sectateurs d'apprendre un métier ; le Grand-Seigneur n'en eſt point exempt ; & ſouvent l'ouvrage de ſes mains qu'il

envoie aux principaux Bachas de l'Empire, eſt payé par des préſens conſidérables. L'Empereur de la Chine laboure tous les ans quelques ſillons ; toute la Famille Royale & les plus grands Seigneurs d'Angleterre ſont aſſociés à quelque corps de métier : voilà la lettre, voilà ce que preſcrit la loi écrite : il faut en bien ſaiſir l'eſprit.

La ſociété eſt trop intéreſſée à ne laiſſer aucun de ſes membres inutiles, pour ne pas examiner avec ſévérité s'ils ont acquis quelques talens qui lui ſoient utiles ou agréables ; elle examine ſurtout ſi l'on poſsède ceux de ſon état ; & c'eſt principalement d'après celui que notre état exige, qu'elle aſſeoit ſon jugement : elle ne pardonnera point à un militaire d'avoir négligé les grands arts de la tactique (1), de la caſtramétation, de l'artillerie, de l'attaque & la défenſe des places ; mais qu'il ait acquis ſeulement une ſupériorité reconnue dans une de ces parties, elle eſt contente de lui, ſon utilité eſt connue & décidée.

Jugez les hommes d'après cette eſpèce d'examen ; vous ne vous tromperez preſque jamais

(1) La tactique eſt l'art des manœuvres des troupes, & de leurs différentes évolutions. La caſtramétation eſt l'art de bien aſſeoir une armée dans un camp fortifié par l'art ou par la nature du terrein.

dans l'opinion que vous en prendrez. Mais ſur-tout ſongez que vous ſerez jugés de même ; ſongez que la ſociété eſt un commerce d'agrémens & d'utilité, où celui qui peut vous donner, veut recevoir un échange, & qu'il eſt en droit d'exiger que vous puiſſiez l'éclairer, & ſur-tout dans la partie qui tient à votre état. Rien ne vous prouvera mieux cette vérité que ce que vous êtes en état d'éprouver vous-mêmes tous les jours; examinez en philoſophes les réponſes que vous feront des jardiniers, des laboureurs, de ſimples artiſans, lorſque vous les queſtionnerez ſur ce qui tient à leur état, à leurs outils, à leurs travaux? Leur ſtyle groſſier ne vous empêchera pas d'aimer la netteté & la vérité de leurs idées, & ſouvent vous ne les quitterez qu'après avoir acquis quelque connoiſſance de plus.

Il eſt impoſſible d'être éclairé dans toutes les parties qui peuvent ſervir la ſociété ; l'homme ſupérieur eſt celui qui connoît le mieux celles qui ſont le plus utiles, l'homme aimable celles qui ſont le plus agréables; le philoſophe eſt celui qui connoît le mieux les rapports que ces différentes parties ont entr'elles, qui ſçait le mieux les unir ou les contraſter, qui leur fait tirer l'une de l'autre des ſecours mutuels, & qui, ne les poſſédant pas toutes, peut du moins mettre en jeu leurs différens reſſorts, en jouir & les apprécier.

Tous concourent au bonheur de la ſociété, quand ceux qui la compoſent ſont juſtes, vrais, actifs, & bienfaiſans ; le philoſophe a beſoin des talens & de la gaité de l'homme aimable ; celui-ci doit écouter, aimer la voix de la ſageſſe, & les talens & les arts doivent faire le charme de la vie de tous les deux.

Devoirs reſpectifs de la ſociété, conformes aux uſages reçus.

CHAQUE nation a ſes uſages différens ; il ſeroit très-inutile de diſcuter quels ſont ceux qui ſont les meilleurs ; il faut bien que chacun ſoit bon en particulier, reverſiblement aux mœurs de telle ou telle autre nation, puiſqu'elle l'a choiſi : tous les uſages nationaux ſont donc très-ſupportables pour l'homme ſage, dès qu'ils ſont établis ; il faut donc s'y conformer tant qu'ils ne bleſſent aucun principe : braver ces uſages, c'eſt une ſingularité qui tient ſouvent à la petiteſſe de l'eſprit, à l'amour exceſſif de ſoi-même. L'homme ſingulier, l'eſt quelquefois juſqu'à ſe faire haïr ; & comme il n'eſt pas le plus fort, ce qui peut lui arriver de mieux, c'eſt de n'être que ridicule.

Le François eſt de tous les peuples de la terre celui qui ſaiſit le mieux les ridicules, qui les donne avec le plus d'eſprit ; mais il eſt auſſi celui

qui s'en couvre le plus facilement; une paſſion exceſſive pour la nouveauté le rend trop léger dans ſes goûts, trop amateur de la mode, trop imitateur de ſes voiſins; il va juſqu'à ſe parer des travers & des vices qu'il n'a pas, & pour mieux paroître s'être élevé au deſſus des préjugés, il fait croire ſouvent qu'il n'a plus de principes.

On trouve beaucoup de ces gens à travers dans la ſociété; il faut les ſupporter, ils forment un contraſte dans le tableau général; & tant qu'ils ne nous nuiſent point, il ne faut les contrarier, ni les fuir; attendez qu'une autre mode, une autre imitation les ramène au ton naturel qu'ils devroient avoir; on ſe laſſe enfin du ridicule; il eſt vrai que pendant long-tems on ne fait qu'en changer; mais s'il reſte quelque fonds dans l'eſprit, la raiſon prend enfin le deſſus & ſon aſſiète naturelle.

Les gens légers & à la mode cherchent rarement à nuire; ils ne font que tracaſſer & tourmenter: ce ſont de vieux enfans qu'il faut laiſſer jouer en attendant qu'ils ſoient hommes; cette eſpèce futile n'aime que le bruit, elle ſacrifie tout pour en faire: tel petit-maître ou petite-maîtreſſe ſeroit peut-être bien-aiſe en ſecret d'avoir été joué publiquement ſur un théâtre; ils s'en plaindroient avec éclat: mais cet éclat

même leur plairoit; ils auroient fixé quelques momens l'attention publique ; ils auroient fait du bruit.

Ne combattez jamais de front les manies; il vaut bien mieux s'y prêter, & s'en amuſer. Pardonnez ces travers paſſagers de l'Anglomane, qui, ſans caroſſe, ſans aucun domeſtique, ſort d'un bel hôtel, vêtu d'un froc à l'Angloiſe, ſes cheveux relevés ſous ſon chapeau, avec un long bâton, pour courir les rues de Paris, ſans autre deſſein que de s'y faire voir. Ne le condamnez, ni ne l'approuvez, lorſque vous le verrez détruire un beau parc planté par le Nautre, pour y rendre la nature agreſte & telle qu'elle eſt dans ſa première ſimplicité; le goût le plus bizarre eſt bon pour l'individu qui s'y livre, & la variété dans les goûts qui ne nuiſent pas à la ſociété, eſt bonne pour le philoſophe qui voit agrandir par elle le ſpectacle des mœurs, des goûts & des arts. Si cette variété ſe porte juſqu'au ridicule, il eſt bien plus ſage de s'en amuſer que d'en faire une critique ſévère, dangereuſe & toujours inutile.

J'avoue que j'aime preſqu'autant que les comédiens de bois d'Audinot, ces demi-comédiens de la ſociété, qui veulent bien prendre la peine de donner une parade perpétuelle à l'homme ſenſé; les travers, les manières, les tons affectés,

les minauderies, la ſingularité dans les habits, dans l'expreſſion, dans leurs chenilles élégantes, coûtent bien de la peine à ceux qui s'en ſervent, juſqu'à ce qu'ils aient ſaiſi la perfection de leur petit art; il eſt vrai qu'il leur en eût moins coûté pour devenir aimables, décens & raiſonnables.

Il eſt une autre eſpèce de gens bien plus inſupportables, bien plus pernicieux dans la ſociété, & j'avoue qu'ils me tentent toujours de leur rompre en viſière; ce ſont ceux qui prétendent exercer une tyrannie ſur elle; ce ſont ces eſpèces de gens qui affichent une ſévérité ſtoïque, ou le cyniciſme le plus groſſier.

Diogènes couvert de haillons, les jambes nues, les pieds couverts d'une boue infecte, entre chez Platon, & ſouille ſes tapis de pourpre: Je viens, dit-il, fouler aux pieds l'orgueil de Platon. — Courage, Diogènes, lui répondit le ſage; mais ſonge que tu les foules avec plus d'orgueil que je ne mets de prix à ces tapis.

Le cyniciſme, en effet, eſt le plus vilain maſque ſous lequel l'homme à prétentions & ſuperbe puiſſe ſe cacher: le Stoïque n'eſt qu'un pédant, un froid diſſertateur qui vous blâme & qui vous ennuie; ſon caractère même peut être vrai. Celui du Cinique ne l'eſt jamais; ſon ton dur & groſſier, ſon accoutrement abject & ſingulier, cache toujours un homme de mauvaiſe foi, qui veut

vous ſubjuguer ſans ſe contraindre, & ſans vous plaire; une femme fine, plaiſante & jolie, un homme riche, ſpirituel & libéral, démaſqueront facilement ces philoſophes d'apparat.

J'ai vécu long-tems dans la ſociété de Madame de T*****; jamais femme n'a réuni comme elle le don ſupérieur d'éclairer & de plaire; jamais un moyen de ſe rendre utile à ſes amis ne lui eſt échappé: elle imaginoit mieux qu'eux-mêmes les moyens d'y réuſſir; je ne l'ai jamais vu montrer plus d'eſprit que ceux qui cauſoient avec elle, également au ton de MM. de Fontenelle & de Réaumur ſes amis intimes, & de la jeune & jolie femme occupée de ſa parure & de ſon amant; faite pour le donner, elle avoit l'air de le recevoir de ceux qui ſe raſſembloient chez elle.

C'eſt dans ſa ſociété ſur-tout, que j'ai bien connu les deux caractères que je viens de vous peindre. Un des plus ſavans hommes de l'Europe s'étoit rendu le premier tyran de cette ſociété; un ton magiſtral d'ancien profeſſeur; une voix de ſtentor, un eſprit ſans goût, une ame ſans aménité, nous le faiſoient voir toujours une férule à la main; il faiſoit taire M. de Fontenelle; il bruſquoit la maîtreſſe de la maiſon, ſes aimables neveux & ſes pauvres bêtes; il ravageoit nôtre ſociété, comme un ouragan ravage une prairie. Nous avions encore une autre eſpèce de tyran

dans un demi-Cinique ; mais on tiroit meilleur parti de celui-ci ; il arrivoit crotté comme un barbet, marchant ſur la jupe des femmes qui lui déplaiſoient, parlant aux jolies comme un moine libertin, criant, crachant encore avec plus d'éclat que notre pédant ; contrariant tout le monde avec aigreur : décidant de tout avec empire ; cabaleur avec injuſtice ; du reſte mangeant fort, buvant de même, & toujours obſcène quand il vouloit être gaillard. O ! charmes d'une ſociété délicieuſe que je regretterai toute ma vie ! vous nous les avez fait ſupporter tous les deux ! Aimable & eſtimable Saurin, pardonnez-moi ce moment d'humeur contre ceux qui m'ont privé ſi ſouvent de la douceur & du plaiſir de vous entendre !

Un travers que bien des hommes & des femmes partagent, c'eſt cet air affairé, myſtérieux & capable, cet air de gens de cour que bien des gens affichent. Ils entrent dans un ſallon, tantôt avec l'air excédé d'affaires, tantôt d'un air empreſſé ils courent dire bon jour à l'oreille de la maîtreſſe de la maiſon ; ils lui parlent bien myſtérieuſement d'une bagatelle ; ils meneront dans un cabinet l'homme le plus important de la compagnie, pour lui dire quel jour le Roi revient de Saint-Hubert, ou doit partir pour Choiſi ; le reſte de la compagnie n'obtient de

ce grand perſonnage qu'un air de protection, & quelques queſtions dont il n'écoute pas la réponſe.

Il faut l'avouer, mes chers enfans, les trois quarts des gens qui compoſent la ſociété ſont fats, ridicules, ignorans, incommodes, inutiles & quelquefois méchans; mais il faut les voir ſans humeur; prenez ſur vous la ferme réſolution de ne les jamais choquer, & penſez que, dans cette ſociété, il ſe trouve preſque toujours des gens auſſi vertueux qu'aimables, qui doivent vous inſpirer *les ſoins & le deſir de plaire.*

Les Spartiates faiſoient enivrer leurs eſclaves Ilotes devant leurs enfans, pour leur faire horreur de ce vice aviliſſant qui dégrade l'homme; j'avoue que j'ai ſenti du plaiſir à vous voir être par haſard vis-à-vis de ceux ou de celles dont la conduite & les propos également ridicules & indécens devoient bleſſer l'honnêteté de votre ame; ces eſpèces de leçons ont été pour vous bien rares & bien courtes, vous n'en avez jamais eu beſoin, & vous les auriez rejettées: mais je deſirerois que tous les travers ſi multipliés, ſi variés, & qui me ſemblent augmenter de jour en jour, euſſent déjà bleſſé vos yeux.

Conſervez bien cette pierre de touche que vous portez déjà dans l'eſprit comme dans votre ame; mais en voyant les ridicules, en déteſtant

les vices, ſongez (& ſur-tout à votre âge), ſongez que vous n'avez d'autre voix que celle de votre exemple pour les corriger, & que l'avis le plus vrai, le plus juſte, fait ſouvent haïr celui qui le donne ; l'ennemi le plus vil peut vous porter des coups ſenſibles ; la femme la plus décriée peut ſaiſir le plus léger prétexte pour vous calomnier : peu de gens inſpirent les ſoins & le deſir de plaire, mais aucun d'eux ne doit abſolument l'éteindre ; vous connoiſſez trop les moyens nobles & décens d'y réuſſir pour que je vous les rappelle : mais qu'ils ſont délicats & difficiles à bien ſaiſir pour une jeune perſonne qui paroît dans le monde, qui n'y porte que la candeur d'une ame pure, & le calme que donnent l'innocence & la vertu ! O vous qui m'êtes ſi chère, conſervez-y toujours cette modeſtie qui vous pare, cette réſerve fine qui ne ſe fait point ſentir, cette décence qui fait que vous ne vous compromettez jamais ! Si quelquefois vous paroiſſez vous livrer à ces démonſtrations d'amitié, à ces demi-confidences que les femmes ſe prodiguent entr'elles, penſez toujours, que pourra-t-elle dire de moi ſi l'humeur ou le caprice m'en fait un jour une ennemie ? Que le deſir de plaire ne dépaſſe jamais en vous le deſir de vous faire eſtimer ! que l'un & l'autre marchent d'un pas égal ſans ſe nuire ; une pruderie dédaigneuſe, une fé-

vérité dure, impolie, nuiroient au desir de plaire; une coquetterie (je ne dis pas agaçante, mais seulement trop attentive & trop à l'unisson des propos galans qu'on peut vous tenir, nuiroit au desir de vous faire estimer. Ces propos galans ne sont d'abord que des louanges timides, fines & légères; si l'on s'apperçoit que vous preniez du plaisir à les entendre, ces propos deviendront plus expressifs, & vous serez forcée à prendre un air sévère. Rien ne me paroît si difficile à celle qui sait plaire sans art, que de réussir à s'en faire un qui ne la compromette pas; si cet art est découvert, il donne des armes contre elle; l'amour-propre du plus grand nombre des hommes leur donne l'audace de se former les plus frivoles espérances, & la perversité de leur cœur les rend souvent ennemis de celle qui les détruit. Je souhaiterois donc aux jeunes personnes qui entrent dans le monde, à cet âge où l'on ne tient encore rien de l'expérience, mais où l'on peut déjà devoir tout à la modestie & à la vertu; je leur souhaiterois, dis-je, ces vraies graces de la jeunesse, politesse, décence, simplicité, pénétration, adresse à laisser tomber un premier propos, & à se mettre en garde contre un second; voilà les armes que la vertu leur donne, & qui doivent accompagner le desir de plaire; oui, ce sont les meilleures armes dont vous puissiez vous ser-

vir : elles vous feront triompher de celles que la ſéduction oſeroit eſſayer d'employer contre vous.

Je finis, mes chers enfans, & je vous parle à tous ; je finis par une réflexion bien frappante. Vous vivez en trop bonne compagnie pour qu'il ne ſe trouve pas dans toutes vos ſociétés pluſieurs perſonnes dignes de toute votre eſtime ; choiſiſſez-les intérieurement pour juges de votre maintien, de votre conduite & de vos propos ; conduiſez-vous en conſéquence ; à la longue, ce ſont les gens eſtimables qui font une ſolide réputation ; & quelque peu nombreux qu'ils ſoient, il en eſt toujours aſſez pour vous animer aux ſoins de plaire, & pour vous en inſpirer le deſir. Mais obſervez, appréciez bien ceux avec qui vous aurez à vivre. Ne vous laiſſez point ſubjuguer par la réputation uſurpée de certaines gens qui, ſans des vertus & des talens réels, donnent trop ſouvent le ton à des ſociétés peu éclairées ; ſongez que les gens vicieux ſont intéreſſés à décrier les honnêtes gens, & à les tourner en ridicule ; une ſociété eſt déjà bien corrompue lorſqu'elle ſe livre à ces gens fins & adroits qui n'ont que le don de ſéduire ; la fineſſe perpétuelle tient de trop près à la fauſſeté pour ne pas dégénérer en vice. Cependant gardez-vous bien de confondre une réſerve ſage & néceſſaire avec une méfiance offenſante :

faute : on pardonne plus facilement la fineſſe que la méfiance, parce que ſouvent la première réuſſit à plaire, & que l'autre choque, contredit, & déconcerte des projets cachés ; l'homme méfiant ſe fait haïr, l'homme fin n'eſt jamais votre ami ; toute ame noble & ſenſible ceſſera d'eſtimer celui dans lequel elle découvrira l'art coupable & réfléchi de la ſéduction.

CHAPITRE X.

De l'eſprit de la Poéſie.

LES Grecs reprochoient aux Béotiens de n'être pas ſenſibles aux beautés ſublimes, & à l'harmonie des vers d'Homère : avoir l'oreille Béotienne devint un mot qui s'appliquoit à ceux qui méritoient le même reproche.

Bien des gens, très-éclairés d'ailleurs, prouvent ſouvent qu'ils ont l'oreille Béotienne, & preſque tous les charmes de la Poéſie leur ſont inconnus : j'ai peine à croire que ce ſoit abſolument la faute de leurs organes, je l'attribuerois bien plutôt à leur éducation.

Ce n'eſt ni dans un collège, ni dans un couvent, qu'on entendra bien lire ou bien réciter des vers ; rarement une gouvernante, un précepteur

en feront-ils ſentir la meſure, & l'harmonie; plus rarement encore, & dans ces premières années où l'on ne lit des vers que pour ſon amuſement, s'applique-t-on à connoître toutes leurs beautés. On s'amuſe de l'hiſtorique d'une pièce de vers; on s'attache aux penſées heureuſes, aux images agréables; mais on néglige la texture & l'harmonie des vers, & ce retour brillant de la meſure & d'une rime riche & ſonore, n'eſt ſenti que très-imparfaitement.

De tous les temps on a dit que l'on naît poëte, & vous n'en ſerez point ſurpris en ſachant qu'une ſenſibilité exquiſe pour les vers harmonieux eſt quelquefois ſi prématurée, qu'on la prendroit plutôt pour un don ſurnaturel, que pour une acquiſition. M. de Voltaire étoit déjà grand poëte à quinze ans; à dix-neuf il avoit fait le premier & le ſecond chant de la Henriade qu'il finit à vingt.

J'ai vu l'inverſe de ce beau don dans mon meilleur ami; ſon génie étoit élevé, ſon ame ſenſible; il étoit aimable & ſavant, il aimoit paſſionnément les vers; il eût répété de mémoire les plus beaux morceaux de Corneille & de Racine, mais il n'en répétoit jamais quatre vers de meſure. Nous étions amis depuis l'âge de quatorze ans; nous allions enſemble aux ſpectacles, nous parlions de vers à notre retour; & quoi-

qu'il eût ſenti leur harmonie dans la bouche des acteurs, elle étoit déjà perdue pour lui lorſqu'il eſſayoit de ſe la rappeller.

Ces deux exemples ſi diamétralement oppoſés, me feroient ſoupçonner que quelque cauſe phyſique, qui nous eſt, & qui nous ſera toujours inconnue, nous donne, ou nous refuſe l'aptitude à la poéſie.

Depuis Ariſtote juſqu'à Boileau, on a fait de très bonnes poëtiques; mais ces ouvrages ont été faits pour donner les règles des différens genres de poéſies, les auteurs des Arts Poëtiques ont toujours ſuppoſé, dans ceux qui les liroient, plus ou moins de ſenſibilité pour la meſure & l'harmonie des vers; ils n'indiquent point les moyens de l'acquérir; & j'avoue qu'au moment même où j'écris, mes idées ne m'en fourniſſent point de ſuffiſans pour en former une théorie.

Je n'en imagine qu'un ſeul qui puiſſe réuſſir, mais duquel je n'oſerois même répondre: je deſirerois que celui qui voudra s'en ſervir, ſe captivât à lire tout haut des vers en préſence de quelqu'un qui connoiſſe bien l'harmonie; je deſirerois auſſi qu'il commençât par des vers alexandrins, tels que ceux de l'Art Poétique de Boileau & de la Henriade, & qu'il les lût & relût juſqu'à ce que la meſure & leur harmonie lui fuſſent

auſſi ſenſibles que les autres beautés qui rendent ces ouvrages immortels.

De-là, je l'engagerois à paſſer aux vers décaſyllabes, & ſucceſſivement juſqu'aux vers des meſures les plus courtes. Je ferois enſuite repaſſer ſous ſes yeux tous ces mêmes vers qu'il retrouveroit entremêlés enſemble dans les poéſies irrégulières de Madame Deshoulieres, & de l'Abbé de Chaulieu : ce travail dureroit à peine un mois ou ſix ſemaines, à une heure par jour : au bout de ce temps, s'il n'avoit pas encore acquis de la ſenſibilité pour l'harmonie, je le plaindrois d'être privé de ſes charmes, & je lui conſeillerois d'y renoncer : ſi ſon travail étoit plus heureux, il pourroit perfectionner cette nouvelle connoiſſance par la lecture de pluſieurs excellens ouvrages qui traitent de la poéſie françoiſe, & de ſes différens caractères. Tous les articles que M. de Marmontel a donnés dans le Dictionnaire Encyclopédique, ſur les différens genres de poéſie, ſont l'inſtruction la plus lumineuſe, & la plus agréable qu'il pût recevoir. C'eſt donc en conſultant un homme qui ſe connoît en vers, qu'on reconnoîtra ſi l'on a beſoin de retourner en arrière, & de reprendre des principes qu'on avoit trop négligés.

Peut-être ſerez-vous ſurpris de ce début qui

tient un peu des leçons d'un profeſſeur; je n'ai pas beſoin de prendre ce même ton lorſque je traite avec vous de tout ce qui tient à la juſteſſe & aux lumières de l'eſprit; mais la poéſie eſt un grand art, & je deſire qu'il ne vous manque rien de ce qui peut vous faire jouir pleinement des ouvrages que nous devons aux plus beaux génies de l'univers; cependant la ſenſibilité pour les vers n'eſt point aſſez eſſentielle à l'homme qui penſe, pour qu'il s'afflige d'en manquer; ce n'eſt qu'un grand agrément de plus qui nous met en état de jouir de tous ceux que les bons poëtes ont répandus dans leurs ouvrages.

L'eſprit de la poéſie nous donne la force & la facilitè de produire, ou ſeulement la lumière néceſſaire pour bien juger.

L'eſprit producteur doit s'aſſujettir à des règles ſur leſquelles de grands poëtes ont répandu toute la lumière néceſſaire. L'eſprit connoiſſeur doit poſſéder la théorie de ces mêmes règles, pour juger ſi le poëte les a bien ſuivies; voilà ce qui tient à l'art connu; tout ce qui tient au ſentiment, le cœur ſeul l'inſpire, le cœur ſeul peut juger. Mais tous les traits ſublimes, les beautés naturelles, les images, les ornemens, la force, l'élégance, & les graces de l'expreſſion, c'eſt le goût éclairé qui les juge.

On ne peut donc s'élever au ſublime de la

poéſie, ſi l'on n'eſt en état de ſe bien juger ſoi-même comme connoiſſeur, ſi l'on n'a l'ame aſſez ſenſible pour porter la plus vive flamme dans ſes vers, & ſi l'on n'a le goût aſſez épuré pour ſavoir bien choiſir les ornemens qu'on emploie. Il faut donc que le poëte raſſemble tout ce qu'il faut pour produire, & tout ce qu'il faut pour bien juger.

La Poéſie, la Peinture, & la Muſique furent regardées comme ſœurs par les Grecs accoutumés à perſonnifier les grands talens.

Toute pièce de poéſie doit compoſer un tout dont l'ordonnance forme un tableau. Tout épiſode employé par la Poéſie doit être une image, & former un grouppe relatif à ce tableau, & lié dans ſon ordonnance; la Poéſie doit obſerver le coſtume dans ſes deſſeins, & le ton du coloris relatif comme la Peinture.

La poéſie eſt une eſpèce de chant qui s'élève au deſſus du langage ordinaire, autant que la voix s'élève en chantant au-deſſus du ton qu'elle a lorſqu'elle ne fait que parler; ce chant doit avoir un mode qui lui eſt propre & qui le caractériſe; & ce chant ſur-tout doit être harmonieux en proportion de l'image qu'il peint, ou du ſentiment qu'il exprime.

Les Grecs avoient quatre modes en muſique; le lydien, le phrygien, le dorien, & le mixoly-

dien. La poéſie a de même pluſieurs modes très-différens ; & la peinture a les ſiens également diſtincts les uns des autres.

Le poëme épique, l'ode héroïque, & la tragédie ſont embraſſés par le genre héroïque. Le poëme epique & l'ode ſe chantoient au ſon de la lyre, & cette eſpèce de poéſie eſt déſignée par le nom de poéſie lyrique; c'eſt pourquoi les diviſions qui compoſent les poëmes épiques de l'Iliade, de l'Énéide & de la Henriade, portent le nom de chants.

La Tragédie ne ſe chantoit pas dans un ton ſi élevé ; mais les acteurs caractériſoient leurs rôles & les vers qu'ils récitoient par une eſpèce de chant pathétique que les Grecs nommoient mélopée. Les Italiens ont conſervé ce chant pathétique dans le récitatif de leurs opéras ; notre ancienne Comédie françoiſe ne s'en éloignoit pas ; & Mademoiſelle Duclos, que j'ai vu dans ma jeuneſſe, s'en ſervoit encore dans les rôles d'Hermione & d'Inès ; mais on a ſagement reconnu que cette mélopée eſt une eſpèce d'exagération qui s'éloigne trop de la nature, & qui d'ailleurs ne va point au caractère de notre langue : nos acteurs ont abandonné cette déclamation forcée, qui néceſſairement devenoit monotone, pour rendre leurs rôles avec plus de vérité; ce n'eſt plus que rarement, & comme emportés par les

peut devenir plus froid à meſure que le ridicule joué commence à diſparoître. Les Précieuſes ridicules & les Femmes ſavantes auroient encore pour nous leur premiere vivacité, ſi Moliere n'eût corrigé par ces deux pieces ces eſpeces d'originaux, devenus trop rares aujourd'hui pour que le ſpectateur puiſſe leur faire l'application des travers qu'on met en action ſous ſes yeux.

L'eſprit de la tragédie eſt de rendre le vice odieux; celui de la comédie eſt de le rendre mépriſable. L'une & l'autre doivent le peindre, le confondre & le punir.

La comédie peut de plus peindre les travers, & les tourner en ridicule. C'eſt un champ immenſe pour elle; & peut-être un bon auteur comique pourroit-il, après cinq ans, peindre de nouveau dans Paris les mêmes originaux, qui n'auroient fait que changer de jargon, de travers & de parures, mais dont la petiteſſe & la futilité ſeroient toujours les mêmes.

Je deſirerois donc qu'un auteur réſervât les ornemens de la poéſie pour attaquer les vices moraux qu'il faut toujours combattre, parce que ces vices ſont toujours les mêmes, & qu'ils nuiſent ſans ceſſe à la ſociété.

Quant aux ridicules que la comédie pourſuit en riant, je crois que le langage ordinaire les peint d'autant mieux que c'eſt le leur. D'ail-

leurs la recherche néceſſaire à la fabrique des vers, entraîne auſſi bien ſouvent la trop grande recherche dans les penſées; le poëte comique-moral peut tonner contre les vices, inſtruire, & s'élever-même juſqu'aux maximes : l'auteur qui n'attaque que les ridicules, doit être vif, ſimple, léger, & les pourſuivre un miroir dans une main, & la marotte de Momus dans l'autre.

L'églogue, l'élégie, l'idylle, les odes ſaphiques & anacréontiques, doivent porter un caractere moins élevé que le poëme épique, & l'ode héroïque. L'amour, les beautés de la nature, les travaux champêtres & les plaiſirs de la table, doivent reſſembler aux modèles que Sapho, Anacréon, Virgile, Ovide, Horace, Tibule & Catule nous ont laiſſés de cette agréable & vive poéſie : le ton de la piece doit répondre à ce qu'elle exprime ; je ne pourrois que vous répéter ici ce que l'Art poétique de Boileau vous apprendra bien mieux que moi.

Les ouvrages de Pope, de M. de Voltaire, de pluſieurs bons auteurs, & les ſatyres de Boileau vous apprendront que la poéſie peut exprimer ce que la philoſophie a de plus ſublime ; non-ſeulement elle peint alors (car il faut qu'elle peigne toujours) mais elle inſtruit, elle éclaire, elle eſt l'interprete de la raiſon ; ſon ton alors

doit être plus grave, moins varié ; elle doit conſerver un ordre précis & lumineux dans ſes idées & dans ſa marche ; l'enthouſiaſme & le déſordre apparent ne lui ſont plus permis ; la poéſie porte alors le nom de didactique.

Quelquefois la gaieté, l'imagination, les plaiſirs, la malignité-même, s'en emparent & l'entraînent dans les boſquets de Paphos, ſous les treilles de Bachus, & juſques dans les antres de la Satyre ; alors elle badine avec les jeux & la volupté ; ſes pinceaux coulent mollement ſans correction & ſans contrainte ; ſouvent elle ne laiſſe à Vénus qu'une gaze tranſparente ; elle joue avec ſa ceinture, & quelquefois-même elle fait rougir les Graces. Si les Bacchantes & les Ménades s'en ſaiſiſſent & l'enchaînent avec du lierre, elles en obtiennent des chanſons, dont elles chantent le refrein en danſant en rond avec elle ; la Satyre lui ſourit d'un air malin, elle lui préſente, elle fait paſſer tour à tour ſous ſes yeux ces maſques hideux ou ridicules, qui cachent les vices du cœur ou les foibles de l'eſprit ; elle lui vole ſa lyre, ſa flûte & ſes pinceaux chargés de couleurs douces & brillantes ; elle l'agace, elle l'impatiente, elle l'aîgrit ; elle lui préſente alors un nouveau pinceau qui ne paroît d'abord que brillant ; mais ſi la poéſie oſe s'en ſervir, elle reconnoît bientôt, mais toujours trop tard,

que ce cruel pinceau n'eſt que la pointe d'un poignard trempé dans les eaux du Styx, & la cruelle épigramme eſt déjà gravée ſur l'airain.

La poéſie de ſociété reſſemble à une belle étrangère pleine d'eſprit que l'on s'empreſſe d'écouter; on voit briller, dans le peu qu'elle fait entendre, tout le feu, toutes les graces de ſon imagination; mais on en perd un plus grand nombre; on les regrette; on cherche à deviner, à ne rien perdre de ce qu'elle exprime; elle nous tranſporte alors au temps, aux lieux, avec ceux-mêmes qui l'animoient à chanter & à peindre; ſa voix eſt brillante, ſes peintures ſont riantes; elle caractériſe les lettres, les mœurs, les ſociétés, & le goût de ſon ſiecle; elle nous en fait des portraits fideles, & ſes chants variés inſtruiſent en amuſant.

Voilà, mes chers enfans, une partie des caracteres déciſifs des genres de poéſie dont je ne vous donne qu'une légere eſquiſſe. Tous ces genres ſont ſoumis à une loi commune; cette loi ſeule décide de leur être, du degré de perfection où ils ont atteint, & de celui d'eſtime qu'ils méritent. Cette loi juſte & ſévere, c'eſt le goût.

CHAPITRE XI.

Du Goût.

LE goût eſt pour les Muſes, ce que le deſtin étoit pour les dieux mêmes; ſes arrêts ſont irrévocables. Le goût ſeul peut produire les vraies beautés; le goût ſeul peut les bien connoître; lui ſeul peut les apprécier.

Je n'eſſaierai point de vous définir le goût; une ſi grande multiplicité de connoiſſances, de ſentimens, & de différens rapports, ſe combinent ſi néceſſairement enſemble pour former un goût juſte, ſenſible & éclairé, qu'il vaut mieux le mettre en action lui-même que d'eſſayer à définir comme il agit. Son empire s'étend ſur tout ce qui tient à l'art de penſer, d'écrire, & de juger; & c'eſt bien plus par des exemples qu'il peut inſtruire, que par une longue & froide diſſertation ſur ſon exiſtence, ſur ſes actes, & ſur ſes effets.

Je commence donc par l'application de cette lumiere ſi pure qu'on nomme le goût aux différens genres de poéſie dont je viens de parler; enſuite je ferai réfléchir cette même lumiere ſur toutes les différentes parties dont nous venons de traiter enſemble.

L'épopée doit avoir une nobleſſe, une élegance, une élévation ſoutenues ; lorſqu'elle raconte, c'eſt avec la rapidité de l'hiſtoire ; lorſqu'elle peint, c'eſt la nature même dans ſa plus grande énergie qui doit ſe faire reconnoître ſous ſes véritables traits. Ces traits ne doivent point être chargés : trop forts, trop exagerés, ils tiennent à une enflure puérile ; trop communs ou trop bas, ils aviliſſent la majeſté du poëme épique. Le goût proſcrit également ces deux défauts eſſentiels ; il veut que l'épopée mette en action, & jamais en récit tout ce qui tient aux grandes paſſions ; il exige que la gradation d'intérêt augmente de chants en chants, & qu'il ne ſoit point troublé & diviſé par des épiſodes inutiles ; il ne pardonne que ceux qui naiſſent du ſujet, qui ne retardent point la marche égale & générale du poëme épique ; il veut enfin qu'une harmonie ſoutenue & variée paſſe ſans effort du ton modéré d'un récit, au brillant d'une deſcription, à l'énergie & à l'eſſor des grandes paſſions.

Le goût deſire preſque le même genre de beautés dans la tragédie ; il y proſcrit les mêmes défauts, & de plus, les épiſodes & les deſcriptions qui troublent l'action, & qui refroidiſſent l'intérêt ; il veut une marche bien plus rapide dans la tragédie que dans le poëme épique ; il donne à celui-ci pour loi de borner ſon action à une année ;

bien plus ſévere pour la tragédie, il ne lui donne qu'un même lieu, qu'un ſeul jour, qu'une action qu'elle ne peut exécuter avec trop de rapidité.

Le goût permet à la tragédie d'expoſer ſon ſujet par quelques récits ; mais elle ne les lui permet plus que bien rarement dans les dernieres ſcenes. Il permet le merveilleux au poëme épique, & au drame lyrique ; mais il le défend à la tragédie ; il veut qu'elle conſerve le naturel & la vraiſemblance dans les ſituations, dans le dialogue, & dans le dénouement : c'eſt preſque malgré lui qu'il applaudit à l'effet terrible que produiſent l'ombre d'Hamlet & celle de Ninus. Il exige ſur-tout qu'elle rende le vice odieux & qu'elle le puniſſe ; s'il voit entraîner la vertu dans ſa chûte, il veut s'attendrir ſur ſon ſort, mêler ſes larmes avec ſon ſang, & ſe ſentir frappé du même coup avec Zaïre :

Tel eſt de la tragique ſcène
Le charme ou plutôt la fureur !
Dans un moment rempli d'horreur,
On ſent une joie inhumaine,
Quand le poignard de Melpomène
Semble auſſi nous percer le cœur.

La tragédie ne peut traiter que des ſujets héroïques & de grands événemens ; la comédie, inſi

niment plus variée, peint la nature telle qu'elle eſt, telle qu'elle la voit, & peut, comme la peinture-même, la ſaiſir dans tous ſes différens aſpects.

Un degré plus bas que l'héroïſme, la comédie peint la nature dans le genre le plus noble, tel que dans le Miſantrope, dans l'Indiſcret, dans le Préjugé à la mode ; un degré au deſſous, elle prend pour modeles le Tartuffe, le Philoſophe marié, la Métromanie. Il faut donc que dans ces deux genres elle conſerve le ton épuré de la bonne compagnie, & que même dans la bouche des valets, rien de trop trivial ne heurte trop le langage des maîtres; il faut des contraſtes (ſans doute) dans la comédie, mais l'Auteur doit les placer dans les mœurs, dans les intérêts, dans les intrigues, dans les travers, & pour être plaiſant, il ne doit point dégénérer à un certain point du ton noble qui forme celui de ſa piece.

Le goût s'amuſera toujours des peintures vives & naïves choiſies dans des ordres inférieurs, ſi le coſtume eſt bien obſervé dans ces tableaux, ſi la licence, ou la plate bouffonerie ne les défigure pas. L'Eſprit de contradiction, le Mariage fait & rompu, le Médecin malgré lui, & vingt autres comédies charmantes de ce genre, ſeront toujours avouées par le goût; mais il faut convenir auſſi que ce n'eſt qu'en rougiſſant, & preſque

que malgré lui qu'il applaudit à l'excellente comédie de Georges-Dandin, & que malgré toute la reconnoiſſance qu'il doit à Molière, il ne peut s'empêcher de lui reprocher le ſac ridicule de Scapin.

Le but de la comédie eſt de rendre le vice mépriſable; elle doit le punir comme la tragédie; mais l'opprobre eſt le ſeul poignard dont elle puiſſe le frapper; & le Feſtin de Pierre, imité de l'Eſpagnol, eſt (malgré pluſieurs ſcenes très-bien faites) un de ces ouvrages mixtes & monſtrueux que Melpomene & Thalie déſavouent également.

La comédie livre le ridicule à lui-même; c'eſt le genre de punition qu'il mérite; elle met dans tout leur jour les graces naturelles qui lui ſont oppoſées, elle les couronne de fleurs; c'eſt ainſi qu'elle corrige par des exemples, c'eſt ainſi qu'elle récompenſe ceux qui n'ont déjà plus beſoin de ſes leçons.

On plaide depuis long-temps en préſence du dieu du goût ſur un genre de comédie qu'on définit par l'épithete de larmoyante. Le goût décida ce grand procès chez les Latins en faveur de l'Andriene de Térence. Madame de Graffigny, la Chauſſée, Mélanie, le Pere de famille (ſi le pantomime en eſt bien rendu) plaident, ſelon moi, bien éloquemment en faveur de ce

genre. J'avoue qu'il m'en coûteroit pour être obligé de me reprocher le plaiſir & le ſentiment que ces pieces morales ont ſouvent fait naître en mon cœur; mais je n'oſe, mes chers enfans, vous parler ici que comme un témoin qui dépoſe; il n'eſt permis qu'au public de prononcer les arrêts du dieu du goût. Je préſume ſeulement que le caractere du ſpectateur, & l'eſpece de paſſion qui regne alors dans ſon ame, eſt ce qui le porte le plus à donner ou à refuſer ſon ſuffrage à ce genre de comédie.

L'amour de la nouveauté, le foible d'une imitation preſque ſervile entraînera-t-il toujours notre nation au tribunal du dieu du goût? voudra t-elle toujours le forcer à prononcer de nouveaux arrêts contre ceux qu'il rendit avec tant de juſtice & de ſolemnité en faveur de Quinault & de Lully?

Si la vive ou tendre expreſſion de tous les ſentimens du cœur peut toucher le vôtre, ſi l'harmonie qui répond à ces ſentimens vous paroît comme à moi la ſeule qui doive les exprimer, vous jugerez Quinault & Lully comme le grand ſiecle de Louis XIV les a jugés. C'eſt ce ſiecle qui fixa notre langue après l'avoir enrichie, épurée, & après l'avoir rendue auſſi harmonieuſe qu'elle puiſſe l'être.

Le dieu du goût, non celui dont chaque pe-

tite ſociété particuliere ſe fait une idole à ſa guiſe, mais celui qui donne & fait aimer ſes loix dans tous les ſiecles éclairés, l'amour du beau, du naturel & du vrai, ce goût immuable dans tous les âges confirmera toujours ſes anciens arrêts; il reconnoîtra dans le caractere, dans le nombre, & dans la terminaiſon des mots d'une langue, l'eſpèce de muſique propre à s'unir avec elle; il laiſſera la muſique travaillée à cette langue preſque toute compoſée de voyelles, à ces comparaiſons forcées & puériles, à ces drames ſi longs, & ſouvent ſi froids qu'ils ne peuvent ſe ſoutenir que par un concert perpétuel, & où le ſpectateur ne peut être réveillé de temps en temps que par des ariettes brillantes; mais il rendra toujours à la langue de Quinaut, de Racine & de Fénélon, ces ſons pris de la nature qui la rendent dans toute ſon énergie.

Je n'ai rien à vous dire ſur le fond du ſpectacle de l'opéra; vous voyez vous-même que c'eſt un ſpectacle d'illuſion ſur lequel le goût immuable ne peut prononcer, parce que ce ſpectacle n'a rien de ſtable, & qu'il peut varier ſans ceſſe; le fond en eſt bon tant qu'il peut plaire, mais quant à la muſique qui eſt propre à tout opéra écrit en notre langue, la muſique la plus expreſſive & la plus naturelle, eſt la ſeule qui puiſſe lui convenir. Ne vous laiſſez donc point

aller à un torrent paſſager que nulle ſource n'entretient; ſongez que chaque ſociété, je vous le répete, ſe forme à ſa fantaiſie une idole du dieu du goût, comme les hordes des Negres de la côte d'afrique ſe font des fétiches qui deviennent l'objet de leur culte : ſongez que ces diſputes ſur la muſique la plus convenable à nos opéras françois, ne ſont nées chez nous que lorſque les paradoxes s'y ſont introduits; c'eſt le même homme qui avance que les ſciences & les beaux-arts ſont pernicieux pour les mœurs, qui s'eſt mis à la tête de ces eſprits indécis, qui, n'ayant pas acquis de quoi ſe former une opinion, ſemblent ne deſirer & n'attendre qu'une mode, qu'une opinion nouvelle pour s'y aſſujétir ſervilement; ſongez ſur-tout que cet homme, l'un des plus éloquens, l'un des plus harmonieux écrivains dans ſa proſe, & des plus agréables dans ſa muſique & dans ſes vers, s'eſt donné lui-même le démenti le plus formel dans ſon charmant ouvrage. Eſt-il une muſique plus ſimple, plus naturelle, plus délicieuſe dans tout Lully que celle du Devin du Village? On ſoutient bien un paradoxe, une opinion ſinguliere, quand, avec un eſprit auſſi ſupérieur, on trouve encore qu'il eſt ſi facile de ſéduire le plus grand nombre; mais quand on compoſe un ouvrage d'agrément, on revient forcément au vrai de la choſe, & le beſoin de

plaire fait céder aux moyens néceſſaires pour y réuſſir.

La muſique italienne eſt ſans contredit la plus ſavante de toutes; elle m'enchante dans un concert, elle excite la ſurpriſe, l'admiration, & quelquefois le ſentiment: mais cette muſique perd beaucoup elle-même lorſqu'on la force à ſe plier, & à rendre les vers d'une langue qui ſe refuſe à ſes ſons. Qu'un Italien me chante dans un concert,

Un ſolcando, un mar crudele,

il m'enlève, & le charme de cette muſique, qui peint avec les vers, me fait paroître cette ariette bien ſupérieure à toutes nos ariettes françoiſes. Mais ce même morceau qui me charme lorſqu'il eſt iſolé, ne me feroit peut-être plus le même effet ſi je l'entendois dans l'opéra italien, ou peut-être encore je le trouverois déplacé dans la bouche d'Arbace réduit à l'excès du déſeſpoir; une illuſion feroit tort à l'autre. Et de bonne-foi, peut-on ne pas trouver cette même ariette abſurde & choquante dans la bouche de l'acteur françois qui la parodie dans notre langue?

Oui ſans doute, la muſique italienne eſt délicieuſe & mérite nos ſuffrages; mais ne la déplaçons pas, ne la dépayſons pas des opéras italiens, & des beaux drames de Métaſtaſe: conſer-

vons-là cherement pour ces charmantes & ſublimes pièces de claveſſin, de violon & de violoncelle, qui arracheroient les ſuffrages des Eſquimaux & des Patagons; mais ne nous appauvriſſons pas pour l'enrichir; & que le bon air ne nous faſſe pas dédaigner des beautés que la nature avoue, & que le ſiecle le plus éclairé conſacra par ſes applaudiſſemens.

C'eſt grand dommage qu'Epimenides n'ait pas dormi quelques ſiecles de plus. Si l'aimable & ſpirituelle Ninon, & l'abbé de Château-neuf l'euſſent conduit à ſon réveil dans une petite loge à l'opéra, ils auroient eu bien du plaiſir à voir quelle impreſſion il auroit fait ſur ce ſage accoutumé aux grands & magnifiques ſpectacles de la Grece: il auroit fort bien pu leur dire que les Muſes s'étoient ſans doute amuſées à parer une poupée de tous leurs dons différens; il eût peut être reconnu que la poupée n'eſt que de carton; mais une méchanique ingénieuſe, la peinture & la magie de l'optique répandent la plus grande illuſion ſur ſes mouvemens & ſa parure; Melpomene l'anime pour exprimer les grandes paſſions, Clio pour rappeller les grands événemens, Therpſicore paroît danſer elle-méme au milieu des nymphes; Euterpe vient rappeller les amours & les bergeres de la vallée de Tempé, & la Muſe de la muſique paroît préſider & diriger une fête

des jeux Lydiens en l'honneur d'Appollon. J'ose préſumer qu'Epiménides & l'abbé de Châteauneuf ſeroient convenus que les opéras de Roland & d'Alceſte rendent encore mieux le mode dorien; & l'opéra d'Armide, le mode phrygien, que nos opéras comiques ne rendent la nature & le mode mixolydien.

Je n'ai rien à vous dire de plus que ce que je vous ai déjà dit ſur la poésie didactique. Quand elle eſt ſoumiſe aux loix du goût immuable; elle écrit au flambeau de la philoſophie, elle ſonde les replis du cœur, elle arrache le maſque de l'hypocrite & du pervers; elle montre, elle applanit le chemin de toutes les vertus; elle traite de tout ce qui tient essentiellement à l'homme qui médite avec la volonté d'agir. Liſez l'élégante & ſage traduction de l'eſſai ſur l'homme de Pope, par l'abbé du Reſnel; liſez par mon conſeil, & le goût vous preſſera de relire pluſieurs épîtres de Frédéric & de Voltaire.

De tous les genres de poéſie, l'ode eſt celui qui reconnoît le moins de loix; l'ode porte preſque toujours l'empreinte du caractère du poëte; elle dépend beaucoup de l'abondance & de l'élévation de ses idées. Comme elle ouvre une carrière immenſe à l'imagination, le goût ne lui permet ni la marche méthodique de la poéſie

didactique., ni la fausse ivresse qui l'égaroit ſans deſſein & ſans retour.

Le goût peut reprocher aux Muſes de l'inégalité dans leurs faveurs ; il reconnoît leur inſpiration la plus vive dans l'ode à la fortune, dans pluſieurs odes sacrées, & ſur-tout dans la ſublime cantate de Circé ; mais il voit avec pitié ce même poëte trop ſouvent abandonné par elles. Alors les Piérides ſemblent lui prêter leurs sons rauques, & les Euménides ſecouent leurs serpens ſur ſes vers. O Muſes ! pensez ſans ceſſe que c'eſt le goût qui vous juge ; comment peut-il vous pardonner encore votre inégalité dans vos faveurs pour l'auteur du ballet des élemens, & de l'acte de la vue de celui des sens ? tandis qu'avec juſtice vous couronnez ces deux poëtes ſur le parnaſſe ; le goût peut-il les admettre dans ſon temple, ſans violer le plus grand nombre de ſes loix.

Mais arrêtons-nous, mes chers enfans.....! obéiſſons à la voix du goût qui nous appelle du haut des alpes ; écoutons la voix harmonieuſe de Haller qui les chante, & qui les peint à nos yeux. Dieux ! que la nature s'y montre variée dans ſes aſpects ! que j'aime à voir l'agriculteur triompher des obſtacles qu'elle oppoſe à ſes travaux ! quel beau contraſte que celui de ce

moiſſons, de ces vignes, & de ces pâturages entremêlés de torrens, de rochers & de précipices...! Mais déjà notre ame céde à des charmes plus puiſſans.... O divin Haller, que l'ame ſenſible aime à s'unir à tes regrets. Quoi..., tu ſais répandre des charmes juſque dans tes plaintes, & les larmes que tu nous arraches baignent, avec les tiennes, cette urne ſacrée que tu couronnes en l'embraſſant. Non ! tu ne dois rien aux neuf ſœurs, un génie plus puiſſant qu'elles t'éclaire & t'inſpire; l'univers & l'homme phyſique & moral te ſont également connus: non..., le goût n'a plus de regles pour te juger; tu lui en donne de nouvelles; mais il regrettera peut-être de ne les voir ſuivre que par toi; il s'oublie, il s'ignore lorſqu'il t'écoute, il n'eſt plus alors qu'un ſentiment.

D'un ton moins élevé, mais auſſi brillant qu'il eſt juſte & touchant, Geſner célebre la vie champêtre, & l'utile & honnête cultivateur; il joint l'élégance de Virgile à la vérité de Théocrite; mais il fait plus que tous les deux enſemble, il chante les vertus, il les rend aimables. O Geſner ! qu'un pere tendre doit t'aimer..., qu'il te doit de reconnoiſſance...! que tu ſais bien récompenſer dignement un fils qui ſe reconnoît dans tes portraits ! L'amour, quand tu le peins, eſt ſi pur qu'on le reconnoît pour être un bien-

fait de l'être ſuprême ; cet amour embellit toute la nature, il en eſt l'ame & la plus ſublime perfection.

Que pourrois je vous dire de plus, mes chers enfans, ſur tous les autres genres de poéſies, qui n'ait été mieux dit avant moi ? L'art poétique d'Horace, imité mais enrichi par Boileau, vous donnera des idées juſtes, & quelques leçons avouées par le goût ; mais ce n'eſt encore que la ſource d'un fleuve plus majeſtueux & plus profond où vous pouvez puiſer en abondance ; tous les ouvrages de M. de Voltaire vous donneront des préceptes lumineux, & pourroient ſeuls ſuffire pour épurer & fixer votre goût.

Relation entre le goût & le génie.

Le génie & le goût n'ont preſque rien de commun enſemble ; ils ſont indépendans l'un de l'autre ; il eſt très-commun de les voir ſéparés : le goût compare, peſe, médite & apprécie ; le génie ſe trace des routes nouvelles ; il y vole par élans, ſa vue d'aigle s'étend au loin ; il cherche, & s'il trouve, il produit. Le goût alors n'a point encore de priſe ſur lui ; ce n'eſt que lorſque l'art a perfectionné la découverte du génie, en lui donnant une exiſtence permanente, en la liant aux autres connoiſſances, & en l'aſſujétiſ-

fant aux loix d'une théorie, que le goût peut l'examiner & asseoir son jugement. La nature nous donne le génie, un long travail nous fait acquérir le goût.

Application des loix du goût à l'esprit de mémoire, à celui d'acquis, & à l'entendement.

Le goût éclaire l'esprit de mémoire dans le choix de ce qu'il doit acquérir. Rien ne fait mieux connoître la médiocrité de l'esprit que la malheureuse facilité à retenir ce que le goût rejette; l'entendement doit arranger, apprécier ce que la mémoire acquiert; c'est au goût à l'employer à propos & avec justesse; on distinguera tout autant l'homme d'esprit de l'homme médiocre, au choix de ce qu'il aura retenu, qu'à la maniere de le rendre. L'entendement & le goût sont liés étroitement ensemble; le goût élague tout ce qu'il trouve d'inutile, il polit, il enbellit le reste; la clarté dans les idées se répand dans l'expression; l'entendement paroît lumineux en proportion de la facilité & de la justesse avec laquelle il communique ses idées; le goût paroît épuré en proportion de l'ordre & de l'élégance avec laquelle il les rend; la per-

fection de l'art de penſer dépend de l'entendement ; mais c'eſt de la perfection du goût que dépend celle de parler & d'écrire.

Application des loix du goût à l'eſprit des ſciences.

Les ſciences ſont le bonheur d'un eſprit juſte, actif & perçant ; elles le nourriſſent, l'étendent & l'éclairent ; mais il doit en jouir en ſecret & ne jamais déplacer leurs rapports & leur langage.

Les ſciences ont une eſpece de langue qui n'eſt propre que pour elles. Cette langue eſt expreſſive, laconique ; elle eſt même agréable & commode pour ceux qui l'entendent ; mais elle eſt obſcure, rebutante, & tient d'une affectation orgueilleuſe & puérile vis-à-vis de ceux qui ne l'entendent pas ; le goût la proſcrit dans la ſociété, ainſi que le deſir de parler, même de ce qu'on ſait le mieux, à moins qu'on ne ſoit preſque ſûr ou de pouvoir éclairer, ou plaire ; il réprouve l'oſtentation qu'on met au ſavoir ; il ne peut ſupporter ces eſpèces de tyrans qui veulent aſſujettir les autres à les écouter, en leur faiſant parcourir des pays qui leur ſont inconnus.

Le goût preſcrit aux ſciences d'être modeſtes,

de ſe laiſſer interroger pour parler, d'être claires, diſertes, intelligibles dans leur réponſes, de ne point afficher une ſupériorité offenſante, de faire comme Socrate, qui trouvoit l'art de faire naître ſes propres idées dans l'entendement de ſes diſciples; le goût preſcrit encore de ſavoir s'arrêter à propos; il ne permet point aux ſciences la parure de l'éloquence & de la poéſie; toujours aſſez fortes, aſſez utiles quand elles ſont lumineuſes, une élégante préciſion eſt le ton que le goût veut qu'elles obſervent toujours.

Application des loix du goût aux beaux arts.

C'EST le goût qui donne l'exiſtence aux beaux-arts; ſans le goût ils ne ſeroient preſque qu'un vil métier. Le goût anime, éclaire, embellit les arts; mais il eſt auſſi pour eux le juge le plus redoutable; c'eſt lui qui leur preſcrit ce coſtume dont ils ne peuvent s'écarter ſans choquer & déplaire; c'eſt lui qui leur choiſit les ornemens qui leur ſont propres; il élague ceux qui leur ſont ſuperflus, ou qui les rendroient plus maniérés ou plus peſans; il ne ſouffre ni le giganteſque, ni l'abject; il ne leur permet quelque licence que lorſqu'elle naît, & ſemble s'échapper d'un ordre de beautés correctes, & ſagement ordonnées.

Les beaux-arts ne ſont qu'une imitation plus ou moins parfaite de la nature. Tout homme bien organiſé doit donc être plus ou moins ſenſible à leur effet; mais la connoiſſance exacte des arts exige, pour l'acquérir, une attention bien longue & bien ſuivie; elle exige une obſervation raiſonnée de la nature, & la comparaiſon de la nature à l'imitation qu'en ont fait les arts: c'eſt alors le goût plus ou moins juſte qui met le prix à leur ouvrage; c'eſt lui qui voit dans cet ouvrage, ce qu'il eſt, ce qu'il n'eſt pas, & ce qu'il devroit être.

Tous les arts ſont guidés par une théorie plus ou moins étendue. Le goût pris en général doit les connoître toutes, & couronner d'une double guirlande celle dont M. Watelet enrichit les lettres & la peinture. Le goût pris en particulier doit poſſéder celle de l'art auquel il s'attache. Il ne faut pas que l'amour-propre nous abuſe en donnant un double ſens au même mot: on peut avoir du goût pour un art, ſans avoir acquis tout ce qu'il faut pour le bien juger; acquérir ce goût éclairé par les principes de l'art même, c'eſt un long travail très-digne d'eſtime, c'eſt celui qui conſtate le vrai amateur dont le nom ne doit pas être prophané. N'avoir que le premier, c'eſt n'avoir que l'uſage agréable d'une ſenſation.

Lorſque je vous ai dit qu'on pouvoit comparer l'opéra à la poupée de carton parée par toutes les Muſes; c'eſt parce que l'examen de ce ſpectacle vous montre que le fond eſt une illuſion qui ſort de la nature, & que les acceſſoires de cette illuſion ne ſont que des imitations exagérées de ce que la nature offre à nos yeux. Cela n'empêche pas que ce ne ſoit un ſpectacle enchanteur, qui frappe à la fois les deux ſens les plus actifs, & qui exercent le plus l'intelligence: l'ouïe & la vue ſont ſi agréablement, ſi vivement affectés, que le ſentiment & la volupté entrent par ces deux ſens en notre ame; ils animent la paſſion actuelle qui l'agite, ils lui font éprouver quelques étincelles de celle qu'elle n'a pas, ils la diſpoſent à les recevoir toutes. Le goût ſévere pourra donc condamner le carton de la poupée; mais le goût naturel & le plus général approuvera l'enſemble délicieux des ornemens qui la parent.

C'eſt aux arts à perfectionner eux-mêmes le goût qui les juge; c'eſt par la comparaiſon qu'il fait de leurs chefs-d'œuvres, que l'amour du vrai beau forme en lui une idée compoſée de ce qu'il a vu, de ce qu'il voit, & des ſenſations qu'il éprouve. Qu'un amateur de la peinture obſerve l'entente d'un payſage du Titien, il verra que le Titien ſaiſit toujours la nature en grand;

qu'il lui donne, par une touche forte & brillante, un relief, un air de vie, de la richeſſe & de la variété; qu'il obſerve enſuite le même ſite à peu-près, rendu par Paul Brill, il trouvera ce tableau pauvre dans ſon abondance, il trouvera les grouppes trop multipliés, bien finis, mais ſans expreſſion; il en trouvera le coloris monotone; il ne pourra peut-être blâmer aucune partie priſe ſéparément; mais l'enſemble lui fera juger que ce payſage de Paul Brill eſt celui d'un peintre qui n'a que ce que le travail aſſidu & l'attelier peuvent donner; & dans celui du Titien, il admirera le génie de ce grand peintre. C'eſt donc par la comparaiſon de ce qu'il connoît de la nature, de la grande manière du Titien, & de la petite manière trop finie de Paul Brill, qu'il ſe mettra en état de bien jouir de la belle imitation de la nature dans les payſages de Claude Lorain. Cet exemple peut s'appliquer de même à la ſculpture, & en général à toutes les productions des arts.

Le proverbe ſi trivial qui veut rendre l'idée du goût problématique, en diſant, *il ne faut point diſputer des goûts*; ce proverbe n'eſt fait que pour le peuple qui confond toujours les ſens phyſiques avec l'intelligence née de leurs rapports. Oui, je vous le répete, mes chers enfans, il exiſte un goût immuable, & ſeul digne d'être généraliſé;

généraliſé; l'amour & la connoiſſance de la nature naïve ou embellie dans l'imitation par laquelle les arts ſemblent la reproduire.

Application des loix du goût à la Littérature.

Je ne peux, mes chers enfans, vous rien dire de plus juſte & de plus frappant ſur le goût qu'on doit porter dans la littérature, que ce que celle qui m'écoute, & dont je ſuis encore forcé de taire le nom, m'écrivoit il y a quelque temps: » *Je n'eſſaierai jamais* (diſoit-elle) *à faire con-* » *noître les beautés ſublimes d'un ouvrage à ceux* » *qui me font ſentir qu'ils ne peuvent l'appré-* » *cier, faute d'idées & de ſentiment* ».

La belle littérature ne peut en effet être connue, elle ne peut faire aimer & ſentir ſes charmes à ces eſprits froids, ſtériles, dénués d'idées antérieurement reçues, à ces ames glacées que le beau laiſſe tranquilles & inertes.

Sainte Théreſe définiſſoit le diable par la privation qu'elle ſentoit être la plus cruelle de toutes; elle diſoit, *c'eſt ce malheureux qui ne peut aimer.* Ne pourroit-on pas dire auſſi, ces malheureux qui ne peuvent rien connoître, qui ne peuvent rien ſentir?

C'eſt dans la lecture des ouvrages des anciens où le goût commencera ſes premieres recherches, & prendra des notions ſûres pour juger les ouvrages dignes d'eſtime.

Quand il aura connu les grandes beautés & quelques légers défauts de l'Iliade, il pourra comparer ce poëme épique à celui de Virgile, & l'Iliade & l'Énéïde lui ſerviront enſemble à juger & à admirer la Henriade.

Il comparera de même les oraiſons & les philippiques de Démoſthenes, avec les oraiſons & les catilinaires de Cicéron. C'eſt d'après la lecture de ces deux grands orateurs, qu'il ſe mettra en état de connoître les mêmes beautés éparſes dans Boſſuet, Fléchier, Bourdaloue & Maſſillon.

Ce qui nous reſte de la tendre & malheureuſe Sapho, de Pyndare & d'Anacréon, formera ſon goût pour écouter la lyre d'Horace & de Tibule; alors il jouira mieux de ces ſons enchanteurs répétés par Chaulieu, B..... Nivernois, Saint-Lambert, & Bernard; il verra que les Muſes Greques formerent les Muſes Latines; que toutes enſemble formerent Voltaire, & que quelques unes d'elles ſeulement inſpirerent les poëtes provençaux, & le grand nombre des poëtes françois dont les ouvrages ſont avoués par elles, & feront toujours les délices du vrai goût.

Je pourrois vous répéter ſur la littérature une partie de ce que je vous ai déjà dit ſur les ſciences. Le goût défend au littérateur de citer trop ſouvent, & de répéter les anciens auteurs dans ces langues mortes qui ne ſont point entendues de la partie la plus brillante de la ſociété, de celle dont l'eſprit aimable & dont l'ame ſenſible rendent ſi ſouvent & ſi bien ſes arrêts.

Cette eſpèce d'érudition de paſſages étoit autrefois fort à la mode. Léloquence, preſque concentrée au commencement du dernier ſiecle dans la chaire & dans le barreau, nourriſſoit les ſermons & les plaidoyers, de paſſages des Peres, de ceux de Cicéron, & des loix romaines. L'homme d'eſprit qui avoit lu, porta de même dans la ſociété, des paſſages des meilleurs & des plus agréables poëtes latins. Les odes d'Horace & de Tibule, les vers harmonieux de Virgile & de Lucrece, les vers de l'Art d'aimer d'Ovide, furent long-temps dans la bouche de la bonne compagnie; ils y étoient encore du temps de la régence. Ce défaut léger ne ſubſiſte plus aujourd'hui; mais ne ſe ſeroit-il pas corrigé par un autre bien plus fatal pour l'eſprit? Il eſt très-poſſible de s'abſtenir de citer ce que l'on ſait; mais il eſt impoſſible auſſi de citer ce qu'on ne ſait pas; & rien n'eſt ſi rare aujourd'hui, même

dans la bonne compagnie, que d'y trouver des eſprits nourris de bonnes lettres. Cependant le goût, celui que je ſoutiens être immuable & le même pour tous les âges, exige que l'on connoiſſe la littérature qui exiſtoit plus de deux mille ans avant que la littérature françoiſe fût digne d'en porter le nom.

Je trouve, je vous l'avoue, que beaucoup de gens à qui l'on donne aujourd'hui la réputation de gens ſpirituels, reſſemblent fort à ces ouvrages de Martin dont le vernis & les couleurs brillantes reçoivent le plus beau poli, mais ne couvrent qu'un bois léger. Les dialogues de M. de Fontenelle ſont déjà ſurannés pour eux, & ceux de Lucien qui ſont encore ſupérieurs, leur ſont inconnus. Je ſuis très-éloigné de penſer comme un homme d'eſprit un peu cynique, qui diſoit durement que le grand défaut des gens d'eſprit de ce temps étoit de n'en avoir dans aucun ſens; je trouve au contraire qu'il y a tout autant d'eſprit aujourd'hui dans la ſociété, qu'il y en avoit il y a cinquante ans. Il y eſt peut-être même encore plus général; mais je regrette ſouvent de le trouver trop peu cultivé; je regrette que le ton regnant ne donne preſque qu'un goût de mode qui n'a point de principes certains. Je regrette encore plus qu'on s'occupe ſi peu des moyens d'acquérir ce goût immuable,

qui n'eſt que légerement ému par des beautés de convention & paſſageres; ce goût enfin qui ne s'attache qu'au beau réel, dont les traits auſſi réguliers qu'agréables doivent jouir d'une jeuneſſe éternelle.

Application des loix du goût à l'eſprit de ſociété.

Le goût eſt à la ſociété ce que la roſée du matin eſt aux fleurs; elle les fait croître, elle les anime, elle les embellit.

Le goût porte dans la ſociété un accord, un à propos, un ton gai ſans être trop bruyant, un deſir mutuel de ſe plaire, & de s'éclairer tour-à-tour; il donne un ton noble & poli avec les hommes, galant & reſpectueux avec les femmes, attentif avec les gens éclairés; il diſcute avec douceur, il décide avec modeſtie, il ne montre point de prétentions, il a l'air de recevoir le ton des autres, & lorſqu'il le donne, il n'a jamais l'air de s'en appercevoir, & d'en tirer quelqu'avantage.

O Fontenelle! ô vous aimable évêque de Luçon, ce ſont vos traits que je viens de me rappeller & de peindre; ô vous qui protégeâtes mon enfance, qui daignâtes m'admettre depuis

plus grande dignité au milieu des plaiſirs. La volupté ſe paroit d'un air de décence, & cette ſociété reſpiroit le goût le plus éclairé.

Jamais on n'a raſſemblé plus d'eſprit, de connoiſſances, de goût, de nobleſſe & de gaieté que Mgr. le Régent. Auſſi ferme dans le cabinet qu'intrépide à la guerre, ce prince traitoit les plus grandes affaires & les contradictions qu'on oſoit lui faire eſſuyer, comme une légere tracaſſerie de ſociété; il eût dédaigné de ſe mettre en colere; il ſe faiſoit obéir en badinant; il employa ſouvent même l'art de jetter un ridicule ſur les punitions qu'on le forçoit à prononcer; il rempliſſoit en un mot tout ce qu'exige ce grand caractere que M. de Voltaire a ſi bien peint dans un ſeul vers:

Gouvernant l'univers du ſein des voluptés.

Ce goût exquis & reconnu pour les arts, il le portoit dans le choix de ſa ſociété particuliere; il avoit été long-temps malheureux; & l'adverſité qui dans tous les états éclaire les hommes, éclaire encore bien plus les grands princes. Il faut l'avouer, mes enfans, en général il eſtimoit peu les hommes, & peut-être même trop peu pour le Régent d'un grand royaume; il a ſouvent trop avili aux yeux de la nation, par des plaiſanteries fortes & aſſez bien

méritées, ceux-mêmes auxquels il confioit quelque ſubdiviſion de ſon autorité; mais il eſtimoit, il employoit, il récompenſoit ceux qu'il avoit éprouvés; il faiſoit plus, il les aimoit; & l'amitié de ce prince, auſſi grand, auſſi éclairé qu'il étoit aimable, étoit encore une récompenſe bien ſupérieure à ſes dons. Je m'écarte peut-être un peu de mon ſujet, mais je n'ai pu m'empêcher de vous peindre mon premier bienfaiteur.

Souvenez vous, mes enfans, & apprenez-le aux vôtres, que depuis plus de cent ans notre race fut au ſervice, & comblée des bienfaits des princes de l'auguſte ſang d'Orléans, & qu'elle doit leur être à jamais fidélement attachée.

Ce fut pendant la régence que la nation éprouva un de ces événemens qui forment les grandes époques, & qui influent ſur les mœurs & ſur le goût de toute une nation, comme ils influent ſur la fortune & ſur l'état des particuliers.

Le ſyſtême de Law, excellent pour les gouvernemens républicains ou mixtes, ne pouvoit réuſſir en France; il tomba, il s'anéantit de lui même. Une infinité d'anciennes familles qui jouiſſoient d'une fortune qu'elles croyoient ſolide, fut ruinée preſque ſans reſſource. Un eſſaim nombreux de familles nouvelles, enrichies par l'agiotage,

sortit de l'obscurité, & trouvant malheureusement la vénalité des Charges introduite dans l'Etat, ces nouvelles familles se lierent sans peine à tous les ordres qui le composent.

Il n'y avoit encore eu jusqu'au temps de la régence qu'un nombre assez médiocre d'alliances de l'ancienne noblesse & de la haute robe avec les gens riches; la noblesse restée dans ses châteaux continuoit à s'allier comme ses peres; la noblesse attachée à la Cour, ou vivant à Paris, avoit été déjà quelquefois obligée de recourir à des alliances inégales; mais ces sortes d'alliances étoient rares.

Le désordre presque général dans la fortune des particuliers, multiplia non-seulement les alliances entre les anciennes familles de l'état, & celles des gens riches de l'ancienne finance, mais avec celles de ces gens nouveaux devenus riches en un moment.

Un luxe énorme établi par les richesses factices du Mississipi, le prix des denrées, celui des étoffes, des voitures, les gages des domestiques portés au double de l'ancien prix, rendirent ces alliances nécessaires; la haute noblesse & la haute magistrature eurent bientôt pour beaux-peres, pour oncles, pour beaux-freres & pour cousins, ceux qui jusqu'alors leur avoient été presque étrangers. La société changea de composition; les

mœurs changerent avec elle, & le goût national dépérit en même proportion.

Il en ſera toujours pour le ton & pour le goût général d'une nation, & de ſes différentes ſociétés, comme des différens degrés de chaleur entre les liquides.

Qu'on verſe dans un vaſe dix pintes d'eau qui n'auront que dix degrés de chaleur, cette eau conſerve ces dix degrés. Qu'on verſe dans cette eau à dix dégrés, dix autres pintes d'eau qui auront quarante dégrés de chaleur; alors les dix premières pintes acquierent quinze dégrés de chaleur qu'elles font perdre aux dix dernieres; & la maſſe totale des vingt pintes ſe trouve n'avoir plus qu'une chaleur égale de vingt-cinq dégrés.

Il en eſt de même du goût de la ſociété: les gens riches s'éleverent autant qu'ils le purent au ton noble & au goût éclairé; ceux qui l'avoient toujours eu ſe rapprochèrent peu-à-peu de ceux avec leſquels ils étoient forcés de vivre; ils perdirent beaucoup: les nouveaux admis dans leur ſociété gagnerent une partie de ce que les autres avoient perdu, & les uns & les autres devinrent pour le goût, & pour le ton preſque abſolument égaux.

Voilà la cataſtrophe par laquelle le goût du beau ſiecle de Louis le-Grand ſe dégrada & dégénéra preſque ſubitement; & comme malheureuſe-

ment l'ancienne ſociété diſtinguée a peut-être encore plus perdu que la nouvelle admiſe n'a gagné, la dégénération du goût national a été preſque toujours en augmentant; & ce n'eſt plus que par des efforts, ce n'eſt plus que par des reſſources trouvées dans l'élévation & le courage de ſon propre eſprit, ce n'eſt plus même qu'en luttant ſans ceſſe contre le goût national de ce temps, qu'on pourra ſe rapprocher de ce goût immuable dans tous les âges, qui a caractériſé & preſque diviniſé le grand ſiecle paſſé.

Vous m'avez ſouvent prouvé que vous avez l'eſprit juſte; peſez ce que je viens de vous dire. Ne croyez point que ce ſoit la fauſſe démonſtration d'un homme qui ne trouve rien de bon & de beau que ce qu'il a vu dans ſes jeunes années; c'eſt la démonſtration d'un pere qui doit en connoître la force; c'eſt l'exhortation de l'ami le plus tendre. Examinez les ſociétés dans leſquelles vous vivez à la lumiere que mon expérience vous offre; faites réfléchir cette lumière ſur ceux que vous voudrez ſoumettre à votre examen; profitez de vos remarques, & vous ne vous écarterez jamais des loix de ce goût immuable, ſeul digne d'un eſprit profond & lumineux.

Tous les détails qui tiennent aujourd'hui du goût national & momentané, vous prouveront preſque tous ſa dégénération: l'architecture, la

ſculpture, le deſſin & la peinture s'en préſervent plus que les autres arts ; eh pourquoi ? C'eſt que l'architecture a des principes géométriques ; c'eſt qu'elle a de grands modeles dont elle ne peut plus s'écarter ſans erreur ; c'eſt que la ſculpture, la peinture & le deſſin ſont forcés d'imiter la nature, & que la nature ne varie jamais. Cependant, malgré ces loix ſi ſages & ſi ſéveres, qui doivent diriger les arts, quelles tentatives le faux goût n'a-t-il pas fait pour s'en écarter & les corrompre ? Sans quelques diſciples zélés du goût immuable, ſans MM. de Caylus, de Voyer & de Watelet, un nouveau compoſite peſant & maniéré ne déshonoreroit-il pas notre architecture, & les figures précieuſes, ternes & grimaçantes de Lencret & de Vateau ne prévaudroient-elles pas peut-être aujourd'hui ſur le Titien, le Correge, & le Gerard Dow ?

Les arts influent plus qu'on ne croit ſur le ton & le goût dans la ſociété qui s'en occupe, & qui diſcute ſur leurs principes, leurs travaux & leur effet. Lorſque vous entendrez agiter de pareilles diſcuſſions, ne contrariez point de front les opinions qui pourront vous choquer ; la diſcuſſion tourneroit bientôt en diſpute, & jamais une diſpute n'a fini par éclairer. Contentez-vous de rappeller des exemples du vrai beau, & vous montrerez que ſes principes ſont oppoſés à ceux

qu'on propoſe, & que ces principes ſont conſacrés par l'aveu, par les hommages des beaux ſiecles d'Alcibiade, d'Auguſte & de Louis-le-Grand.

Que de perſonnages nouveaux ſe ſont introduits aujourd'hui dans la ſociété; & qu'un digne éleve de Molière trouveroit de ſujets vifs & ſaillans à ſaiſir encore ! Il auroit toujours ces marquis ſi ſouvent joués par ſon maître; ces ſortes de papillons renaiſſent avec le printemps ſur la terraſſe des Capucins, dans le jardin du Palais-royal, & conſervent beaucoup de leur premier état de chenilles; il y verroit toujours l'homme d'eſprit, malin, perſiffler, faire des épigrammes, & le ſot piqué méditer quelques noirceurs; il n'y trouveroit plus de Vadius & de Triſſottins, ces perſonnages en ſont bannis depuis les Cotins & les Dacier. La légere ſuperficie ſavante des ſociétés de ce temps, s'eſt retirée du côté de l'érudition, pour s'étendre du côté des ſciences. On a vu quelquefois de grands géometres être fort ſurpris de ſe voir à la mode, & d'être arrachés de leurs cabinets, pour figurer dans un monde brillant. Mais comme ce genre de ſcience rend l'eſprit juſte, & qu'on ne peut s'élever au ſublime de cette ſcience immenſe ſans en avoir un ſupérieur, pluſieurs de ces géometres traitent la ſociété brillante qui les appelle, comme une expérience

qu'ils obſervent; & quand ils n'en peuvent tirer un réſultat utile, quand ils ont calculé que tout ce qu'ils entendent dans cette ſociété n'eſt que comme zéro à toute idée poſitive & complette, une bonne & utile diſtraction les ramene à leurs calculs, juſqu'à ce que la politeſſe leur permette de ſe ſauver dans leurs cabinets.

Les ridicules & les travers ne naiſſent que de la foibleſſe de l'ame & de la pareſſe de l'eſprit; toujours inconſtans & toujours foibles, ils ne font que changer de nuances. Tel petit maître aujourd'hui quitte la poudre de Chypre, & la friſure à la grèque, pour porter des cheveux plats & un bonnet à l'angloiſe: dès qu'il peut épeler la gazette de Londres, il ſe croit la tête de Lock ou celle d'Adiſſon; ſous ce bonnet il commence à devenir ſuffiſant, & bientôt même il eſt dédaigneux. Laiſſez-lui paſſer cette manie, elle ne ſera pas durable; mais fuyez-le ſi l'air de dédain ſurvit à ſon anglomanie; fuyez-le, il vous revolteroit; laiſſez à la ſociété, toute légere qu'elle eſt, le ſoin de le punir. Un homme dédaigneux, qui cherche trop à primer, doit tôt ou tard s'y perdre, & s'y faire haïr. Dès lors il ne peut plus faire de fautes legeres, on les voit, on les fait voir au microſcope. Le perſiffleur ne jouit que d'un foible avantage en livrant au ridicule l'imbécile qui ne peut ſe défendre; il court

les plus grands riſques avec l'homme d'eſprit, qui feint quelqu'embarras pendant un moment, pour trouver celui de l'écraſer. L'inégalité fait perdre ſes amis, la coquetterie fait perdre l'eſtime publique; on mépriſe le tracaſſier, on punit le méchant, l'homme frivole reſte iſolé; l'homme ſans acquis traîne une vieilleſſe imbécile: de tous les perſonnages que vous voyez donner le ton aujourd'hui dans bien des ſociétés qui paroiſſent brillantes, vous en verrez dans vingt ans les trois quarts flétris, abſurdes & rebutés.

Soyez ſûrs, mes chers enfans, que le goût immuable exiſte, & qu'il eſt encore un grand nombre d'eſprits juſtes & éclairés qui le conſervent comme un dépôt ſacré. J'ai vu briller toute ſa lumiere chez les Brancas. O vous dont l'eſprit ſage, agréable & profond fait le bonheur du petit nombre d'amis qui vous écoute, quels oncles, quels freres n'avez-vous pas à regretter avec ceux qu'ils aimoient! Et vous dont trois générations ſe montrent égales, Noailles! dignes dépoſitaires du goût immuable, quel pere, quelle ſœur ne pleurez-vous pas avec moi! Tous les d'Argenſons, tous les Beauveau ne font-ils pas briller cette lumière pure quand ils ne craignent pas de la profaner? Leurs anciens amis s'en écartent-ils dans leur charmante ſociété? De dignes rivales des Muſes, un Thiars digne du nom d'homme dans

ſes acceptions les plus honorables, ſemblent garder ce feu ſacré dans l'ancien palais du cardinal de Richelieu. Voyez, mes enfans, voyez le temple inébranlable que ce grand Miniſtre éleva de ſa main; le goût immuable l'habite, il y reçoit un culte digne de lui. Continuez-donc à vous défendre des faux goûts que la partie la plus légere & la moins inſtruite de la ſociété générale ne fait au plus qu'eſſayer & qui ne peuvent ſe ſoutenir. Sachez (quoique le cercle des connoiſſances de cette ſociété paroiſſe ſouvent bien rétreci) que ce cercle eſt élaſtique, & qu'il s'agrandit avec facilité dès que le fond d'eſprit naturel de la nation s'exerce & rentre dans les routes que de grands hommes ont tracées, & que leurs égaux tracent encore. Ayez le courage d'avoir une opinion à vous, ſans vous rendre à celle qui ſera la plus générale lorſque vous verrez celle-ci s'écarter des loix du goût immuable. Vous connoiſſez le ſecond temple que Voltaire éleva pour le dieu du goût; écoutez la voix du miniſtre de ce temple; elle y appelle les enfans de ſon ancien ami, & ſa main leur montre déjà les guirlandes dont il deſire pouvoir les couronner.

RÉSUMÉ.

RÉSUMÉ.

CES Réflexions ſommaires ſur l'eſprit, mes chers enfans, ne ſont que l'eſquiſſe d'un très-long Ouvrage. Chaque Chapitre, ſans doute, exigeroit plus de profondeur, plus de détails; c'eſt à vous à les ſuppléer de vous-même. Telles que ſoient ces réflexions, je les crois ſuffiſantes pour vous donner une notion claire des objets que j'ai fait paſſer tour à-tour ſous vos yeux; c'eſt à vous à vous approprier ces idées, à les étendre, à les appliquer à tout ce que je viens de traiter avec vous. Si la voix d'un pere vous touche, ſi la route que je viens de vous tracer commence à vous plaire, vous ſaurez la parcourir & franchir les obſtacles qui retardent plus ou moins l'eſprit dans l'acquiſition des connoiſſances & dans la recherche de la vérité.

La vérité!... ô mes enfans : quel grand ſens! quelle immenſité! quelle lumière univerſelle n'entraîne-t-il pas avec lui, ce mot auguſte & ſublime!.. La vérité! ſongez qu'elle eſt le flambeau de toutes les ſciences, l'ame de toutes les vertus, l'exiſtence réelle des êtres, & que ſans elle tout n'eſt qu'illuſion.

Il eſt des vérités de différens ordres, il faut ſavoir les diſtinguer.

Il en eſt qui ne ſont que relatives; telles ſont celles qu'une longue ſuite de ſiecles a raſſemblées, & que les nouvelles découvertes & les nouvelles expériences peuvent ſans ceſſe augmenter. Il en eſt d'immuables qui dérivent d'un ordre éternel; ce ſont celles qui régiſſent les mœurs. Il en eſt d'autres qui ne peuvent jamais être poſitives, & qui reſteront toujours incomplettes & voilées: ce ſont celles ſur leſquelles la Métaphyſique ſpécule, & ſpéculera toujours vainement.

Je ne me ſuis attaché dans ces Réflexions ſommaires qu'aux vérités relatives à la marche éclairée de l'eſprit humain. C'eſt à la Religion, c'eſt à votre propre cœur à vous inſtruire ſur tout ce qui tient aux vérités morales.

La juſteſſe & la lumière de l'eſprit influent néceſſairement ſur les mœurs, puiſque c'eſt de ces deux perfections que naît l'ordre & l'appréciation des idées. Lorſqu'on eſſaiera de ſe former l'idée la plus complette de ce qu'on nomme eſprit (ſaiſi dans l'acception la plus digne de cette flamme céleſte) cette idée raſſemblera néceſſairement la lumière qui éclaire, la juſteſſe qui dirige, & la raiſon qui compare, juge & choiſit.

Les idées incomplettes de la Métaphyſique ſe ſont trop généralement répandues, elles ont occu-

pé, de tous les temps, un trop grand nombre de beaux génies, pour que vous ne vous eſſayez pas à ſaiſir ce qu'elles ont de moins abſtrait; mais défiez-vous de vos ſuccès-même; défiez-vous ſur-tout de ceux qui oſent traiter de cet art ſubtil avec trop d'empire; liſez peu leurs Ouvrages; penſez & méditez beaucoup, & vous courrez moins de riſques de vous égarer.

L'un des plus beaux genies de l'Europe, à force d'analyſer la matière, le ſubtil docteur Barklay en eſt venu juſqu'à conclure que la matière n'éxiſte pas; que rien en elle n'eſt permanent, & que tous les corps apparens ne ſont qu'une illuſion.

Si vous eſſayez à comprendre ce que c'eſt que l'eſpace, l'aſtronomie & d'excellens téleſcopes vous feront appercevoir une multitude innombrable d'étoiles fixes enfoncées dans cet eſpace, & ſachant que ſe ſont autant de ſoleils (1) qui étendent leurs atmoſpheres de toutes parts, vous pouvez bien en conclure que le globe que nous

(1) Il paroît démontré que tous ces ſoleils gravitent les uns ſur les autres, & que pour l'enſemble & l'harmonie générale de l'univers il faut qu'ils gravitent tous ſur un centre commun. Où pouvons-nous aſſigner ce centre !... Quelle peut être l'étendue des rayons de ſa ſphere d'activité & de ſon atmoſphere général ! où finit-il !...

habitons n'eſt pas à la totalité de ceux que les inſtrumens nous font appercevoir dans les plages céleſtes, ce qu'un grain de ſable eſt à ce même globe, & vous prendrez alors une bien haute idée de l'immenſité; mais vous devez ſentir que cette idée ſera toujours très-incomplette, puiſqu'il vous eſt impoſſible de ſaiſir par cette idée partielle, l'idée générale d'un tout, dont vous ne pouvez imaginer quel peut être le terme & la circonſcription.

Si vous eſſayez de même à comprendre la durée, la raiſon doit vous dire que vous ne pouvez faire que de vains efforts, & qu'un inſtant de vie qui vous eſt accordé, eſt la ſeule notion poſitive que vous ayez à comparer à cette durée tout auſſi immenſe que l'eſpace, tout auſſi incompréhenſible que lui.

Si vous vivez d'auſſi longs jours que moi, appréciez de temps en temps la valeur du temps que vous aurez vécu; vous trouverez alors que l'idée que vous en aurez, vers la fin d'une longue carriere, ne ſera preſque que la même que vous en aviez dès l'âge de 25 ans.

Ceci pourra vous paroître un paradoxe, car on ne peut ſe former aucune idée de ce qu'on ne connoît pas; mais croyez-en l'expérience d'un pere dont le plus vif intérêt eſt de vous faire connoître la vérité.

On fait à 70 ans des réflexions qui n'avoient jamais éclairé notre esprit dans le printemps & la force de l'âge. On ne peut encore alors se faire qu'une très-imparfaite idée de la durée; ce n'est cependant qu'en se représentant fortement la valeur de cette durée, qu'on peut l'apprécier & saisir l'idée des événemens qui l'ont remplie.

Cette appréciation de la durée (1) peut être d'un grand secours pour la Philosophie, lorsqu'elle en saura faire usage.

Un homme de 70 ans qui conserve toutes les facultés d'un esprit qu'il a fait travailler de bonne heure, & qu'il a sans cesse enrichi, ne considere le cours de sa vie que comme une durée très-courte dont les époques se sont succédées rapidement, & sur-tout lorsque sa mémoire lui présente avec netteté les événemens qui se sont passés sous ses yeux.

C'est alors qu'il peut réfléchir que la durée qui sépare son siecle de celui de Philippe premier ne contient que dix fois celle qui lui a paru si courte; cependant ce regne qui commença l'an 1060, & qui fut assez long, ce onzieme

(1) On voit presque toujours un laps de temps immense entre son siecle, & des siecles peu reculés que de grands événemens ont rendus célebres.

ſiecle eſt celui de la premiere croiſade, ſur laquelle il ſe préſente déja la même illuſion que les Grecs avoient répandue ſur l'hiſtoire de leurs premiers Héros; & les exploits de Godefroi de Bouillon, ſi dignement chantés par le Taſſe, portent preſque la même empreinte de merveilleux que ceux des Argonautes & de Théſée.

Ce ſiecle, & les grands événemens qui l'illuſtrerent, commenceroient à ſe confondre pour nous avec la fable, s'il n'eût vu naître des ordres de Chevalerie qui ſubſiſtent encore avec éclat, tels que ceux de Saint-Jean, de Saint-Lazare, des Chevaliers Teutoniques, & ſans la fondation des célebres Abbayes de Moleſme & de Cîteaux.

Cinq fois la durée de la même vie nous porte au regne tumultueux du malheureux Charles VI, & nous fait voir avec horreur dans cette même nation, preſque toujours diſtinguée par ſa douceur de mœurs & ſa généroſité, l'atrocité de barbarie la plus affreuſe qu'aucun peuple ait jamais exercé ſur lui-même.

Trois fois ſeulement la même durée s'eſt écoulée depuis la Saint-Barthelemi!.. O nature humaine, connois-toi!... O nations Européennes, qu'étiez-vous il n'y a qu'un moment?... Percez dans la profondeur des ſiecles paſſés; voyez quels étoient, quels ſont encore les diſciples de

Con Fut-Zée, & quels furent long-temps avant eux les disciples de Brama !... (1)

Rien n'est plus propre à démontrer la foiblesse & l'impuissance de l'esprit humain, que quelques méditations profondes sur l'espace & sur la durée ; l'un & l'autre forment un grand cercle dont l'être par excellence est le centre & la circonscription.

Renfermons-nous donc dans les bornes qui nous sont prescrites ? Chaque être raisonnable & sensible peut être comparé à une sphere d'activité qui s'étend à mesure que le feu qui l'anime a plus ou moins d'aliment.

Deux défauts presque également dangereux peuvent la dissiper ou l'éteindre ! L'imagination

(1) L'excellent Mémoire que M. Bailly a lu à la rentrée de l'Académie des Sciences, paroit démontrer, par l'union frappante des faits astronomiques, des plus anciennes traditions de l'Asie, & même des fables allégoriques de la plus haute antiquité, que le berceau des Sciences fut dans le nord ; que vers le 49me degré de latitude boréale, il exista une nation savante qui sut les porter à une très-grande perfection, & que la propagation & la tradition affoiblie de ces sciences s'est portée en Chaldée par l'Arabie, & sur les bords du Gange par la Perse & l'Indostan. Les sciences que les Brames possedent & exercent encore, ne paroissent à l'œil philosophe de M. Bailly que les débris d'une théorie bien plus ancienne & bien plus lumineuse.

exaltée par un enthouſiaſme, un amour du merveilleux qui nous porte à tout croire; la pareſſe de penſer, d'obſerver, cette inertie de l'ame qui nous appeſantit, qui nous enveloppe de voiles & qui nous porte au pirroniſme; ces deux vices de l'eſprit le rendent également propre à recevoir l'erreur & à rejetter la vérité.

Il faut cependant bien prendre garde de confondre les vertiges de l'eſprit, & les intérêts vicieux qui caractériſent un faux (1) enthouſiaſme qui ne produit que des erreurs & des crimes, avec ce beau feu qui nous éleve, avec cet amour brûlant qui nous anime pour l'honneur, pour la patrie & les actions vertueuſes.

Madame la Marquiſe de Lambert reprochoit à Moliere d'avoir éloigné les femmes d'acquérir des connoiſſances, par ſa comédie des Femmes ſavantes; elle le compare à Michel Cer-

(1) On confond preſque toujours l'enthouſiaſme avec le fanatiſme, & c'eſt confondre l'effet avec la cauſe. L'enthouſiaſme dans une ame dure & vicieuſe, la porte au crime & à la férocité; il portera toujours une ame vertueuſe & ſenſible à la perfection. L'enthouſiaſme fanatique anima Cromwel. Celui dont les ſentimens ſont avoués par la ſageſſe, forme les grands citoyens & les héros. Henri eut l'enthouſiaſme de rendre la France heureuſe & triomphante; Sully montra celui de bien ſervir un Maître qu'il adoroit.

vantes auquel on reprocha de même d'avoir peut-être trop énervé par ſon Dom Quichotte, l'ancien héroïſme des compatriotes du Cid.

Le Philoſophe qui voudra tout ſoumettre au calcul; le Philoſophe cynique qui voudra jetter un ridicule amer ſur des ſentimens qu'il ne connoît pas; l'un & l'autre ne manqueront pas de fronder l'héroïſme & l'élévation d'ame qu'on reconnut dans notre ancienne Chevalerie; mais ſi le premier eût calculé tout ce qui entretient les vices & les vertus des hommes, ſi le ſecond eût eu de l'amour pour ſes ſemblables; ſi ſon éducation l'eût fait vivre parmi les plus éclairés d'entre eux; ſi ſa naiſſance l'eût appellé à l'honneur de commander un jour à ſes égaux; l'un & l'autre auroient connu qu'il exiſte des préjugés nationaux, dont le principe vertueux eſt tiré du caractère propre d'une nation, & qu'il eſt utile de l'entretenir & de le reſpecter; en examinant la cauſe des biens & des maux, en compenſant ce qui pouvoit diriger la ſociété, par ce qu'elle auroit pu être, & par ce qu'elle eſt en effet, ils auroient vu qu'il eſt très-utile à la ſociété générale, qu'un homme né dans un ordre ſupérieur prenne une haute opinion de lui-même, & qu'il s'éleve à l'héroïſme qui peut le porter aux grandes vertus, aux grandes actions, aux connoiſſances ſublimes; ils n'auroient cher-

ché jamais à condamner, avilir par leurs ſophiſmes cette noble effervescence de l'ame qu'ils oſent nommer un enthouſiaſme aveugle & inconſéquent.

L'eſclave d'Épaphrodite eut beſoin de rendre ſon ame impaſſible à l'eſclavage & à la douleur; Marc-Aurele eut beſoin de montrer une ame digne des Antonins, d'un Empereur & d'un ſage; les leçons de ces deux philoſophes ſtoïques s'accordent dans tout ce qui tient aux mœurs; mais les leçons d'Épictete ne ſont bonnes que pour l'homme malheureux & iſolé, & celles de Marc-Aurele ſont lumineuſes & néceſſaires pour l'homme qui a des relations & de grands intérêts à diſcuter avec ſes ſemblables. L'inégalité des conditions, (ſi tant eſt que ce ſoit un vice radical dans la ſociété) l'inégalité des conditions naquit du courage, des vertus, des ſervices rendus à la patrie, mis en oppoſition avec la puſillanimité & les vices qui la dégradoient, & qui pouvoient lui nuire. Le ſauvage du Nord de l'Amérique, celui des terres auſtrales, ou le miſanthrope outré qui ne ſait pas jouir du bénéfice des loix, peuvent ſeuls réclamer contre une autorité que les temps & les vices à réprimer ont rendue légitime; le ſage ſut s'y plier de tout les temps; & c'eſt agir directement contre la ſociété des plus grandes nations policées, que

de chercher à avilir l'autorité par les déclamations de l'impuiſſance & de l'envie. Si les cauſes de cette inégalité ſe ſont corrompues depuis quelques ſiecles, on n'en peut trouver de raiſon que dans la dépravation des mœurs, dans la mauvaiſe adminiſtration du ſouverain pouvoir; mais l'origine & la cauſe des anciennes loix qui l'établirent, n'en ſeront pas moins pures & moins légitimes.

Ce n'eſt donc point cet enthouſiaſme pour l'héroïſme que le vrai ſage doit traiter d'aveugle & d'inconſéquent; ſi l'eſprit de l'ancienne Chevalerie ſe fût mieux ſoutenu, peut-être les petits-fils des compagnons d'Albuquerque & de Fernand-Cortez n'euſſent pas laiſſé prendre les Moluques, Rio-Janéiro & la Havane; peut être ceux des compagnons de la Paliſſe & de Bayard, n'euſſent pas franchi pluſieurs fois inutilement le Vezer.

Je conviens que ſi quelque Auteur oſoit haſarder aujourd'hui d'écrire un roman dans le goût de ceux de Mademoiſelle de Scudéry & de la Calprenede, peu de gens le liroient, & on le couvriroit de ridicule. Cependant le fond des mœurs de ceux qui admiroient Cirus & Caſſandre étoit peut-être égal à celui de ceux qui s'en moqueroient aujourd'hui; mais alors la décence étoit plus reſpectée, & quoique la pudeur

& la modeſtie puiſſent n'être que les apparences de la vertu, il eſt ſûr du moins qu'elles parent les graces, qu'elles répriment la licence, & qu'elles inſpirent aux hommes ce reſpect qu'il eſt ſi néceſſaire à la beauté de ſe conſerver.

Quelle eſt donc la cauſe de ce changement preſque abſolu dans le goût de la nation, & ne pourroit-on pas l'attribuer aux mœurs préſentes? Il eſt facile de louer les anciens romans que je viens de citer, non ſeulement par la nobleſſe du ſtyle, mais encore par l'attention de leurs auteurs à rendre pluſieurs faits hiſtoriques avec vérité, à obſerver fidélement le coſtume des nations, la géographie-même; & à donner dans leurs héros & leurs héroïnes des modeles vertueux à ſuivre.

Que trouve t-on dans la plupart des romans d'aujourd'hui, ſi ce n'eſt l'art de ſéduire, & preſque toujours l'art coupable de tromper? Quel eſt le pere, quel eſt même l'amant délicat & ſenſible qui ne ſeroient affligés que leurs filles ou leurs maîtreſſes reſſemblaſſent en tous points aux héroïnes des meilleurs romans de ce ſiecle? Je n'en peux même excepter celle du charmant roman de Tom-Jones, & encore moins l'imprudente Clariſſe & la foible Julie.

Cependant ces anciens romans ne pouvoient faire aucun autre tort aux jeunes perſonnes que de les rendre fieres, & peut-être dédaigneuſes,

en leur donnant une trop haute idée de la perfection ; mais ceux d'aujourd'hui leur apprennent à tout braver, à ſe dérober à tout ce qui les contrarie ; ils les déterminent à prendre des réſolutions fortes, à ſuivre des partis violens ; & pour peu qu'une paſſion naiſſante joigne ſes illuſions à celles qui les ont flattées dans leurs lectures, elles rompent tous les nœuds qui les attachoient.

Elles excuſent facilement Miſſ Sophie Veſtern lorſqu'elle oublie les devoirs de ſon ſexe, pour courir la nuit après ſon amant. Elles l'approuvent d'avoir fui la maiſon & les regards d'un pere ſouvent trop prompt, quelquefois injuſte, mais toujours bien tendre & bien occupé d'elle.

Rien n'eſt plus dangereux, mes chers enfans, que de ſe faire une fauſſe idée de la liberté. Eſt-ce donc en jouir que d'agir contre ſes anciens principes, de donner tout au moment préſent, que de former les projets les plus frivoles & ſouvent les plus dangereux ? Ah ! ſi la raiſon pouvoit alors être écoutée, ne crieroit-elle pas au fond de nos cœurs:... être foible & téméraire, peux-tu donc te croire libre quand tu marches couvert de chaînes, & courbé ſous le joug de la paſſion qui te maîtriſe ? Tu ſacrifies des ſentimens honnêtes qui t'étoient chers, au goût préſent qui t'agite, qui rit à ton imagination ; déjà

tu n'en prévois plus les dangers. Réfléchis, vois le vuide qu'il laiſſe dans ton ame; eſpere-tu le remplir à force de légereté, & ne crains-tu pas les remords qui t'attendent?

La haute idée que la plupart des femmes ont de leurs charmes, donne preſque toujours aux agaceries qu'on leur fait, aux deſirs qu'on oſe leur faire entrevoir, tout le caractère d'une grande paſſion.

Dans les premiers tems, la haute idée qu'elles ont encore de leur vertu, leur fait croire qu'il leur ſera toujours facile de réſiſter. Beaucoup d'elles réſiſtent en effet; mais il eſt poſſible que quelques-unes ſuccombent; & la plus fiere alors ſe trouve bien aſſujétie.

La première froideur, la première légèreté qu'elle eſſuie; le premier reproche qu'elle eſt obligée de faire, le premier ſoupçon fondé que ſes parens ou ſes amis lui font entrevoir; tout porte un coup bien cruel à ſon ame, & lui annonce que ces eſpeces de coups vont bientôt ſe multiplier. Elle ſe reproche alors bien douloureuſement l'abus qu'elle a fait d'une eſpèce de liberté qui ne l'a conduite qu'aux dégoûts & à l'eſclavage.

Quelquefois le dépit peut la ramener à ſes anciens principes, mais plus ſouvent elle croit ſon amour propre intéreſſé à faire une nouvelle

conquête : c'eſt alors qu'elle vole rapidement d'erreur en erreur. La Bruyere dit qu'il eſt moins rare de trouver une femme qui n'ait jamais aimé, que d'en trouver une qui n'ait jamais aimé qu'une fois. Une femme galante ne peut ſe diſſimuler qu'elle eſt au moins ſoupçonnée. Si elle n'a plus alors la force de détruire ces ſoupçons, ou elle s'aveugle ſur les travers qui la menacent, ou, ſe laiſſant entraîner à ſon penchant, elle renonce aux récompenſes attachées à la vertu : elle répondroit peut-être alors à ſa meilleure amie ce qu'une femme de la Cour répondit à Madame Cornuel, qui venoit de lui démontrer la publicité & le déſordre de ſa conduite : Eh ! Madame, laiſſez-moi donc jouir de ma mauvaiſe réputation !

Je ne peux, je l'avoue, pardonner au peintre ſublime de Grandiſſon & de Paméla, d'avoir donné le traité le plus complet de l'art de ſéduire, & d'avoir preſque rendu le criminel aimable & intéreſſant dans ſon Lovelace. Quelles affreuſes leçons un jeune homme, dont le cœur flotte encore entre le vice & la vertu, ne peut-il pas ſaiſir dans ces ruſes coupables que le vice adroit & réfléchi emploie contre l'imprudente & inconſéquente Clariſſe !

Quel eſt l'homme d'honneur qui ne frémiſſe d'indignation contre ce Lovelace ! Et, s'il reſtoit

dans les Nations Angloiſe & Françoiſe un peu plus de cet ancien eſprit du tems du célebre Prince Noir & de du Gueſclin, le roman de Clariſſe (quoiqu'il ſoit un chef-d'œuvre) ſeroit il auſſi lu; ſeroit-il ſi généralement applaudi, & peut-être auſſi ſouvent mis en action?

Je ne peux ni ne dois vous cacher, mes chers enfans, que les mœurs de nos jours ont aſſez dégénéré de l'ancienne candeur de cette Chevalerie, pour que la fauſſeté, la perfidie même, déguiſées ſous le nom de fineſſe, ne ſoient preſque plus regardées que comme l'art de ſe conduire. Ah Dieu! ſe peut-il que l'homme civiliſé ſe mépriſe aſſez lui-même, & mépriſe aſſez ſon ſemblable, pour ſe forger un art de le tromper!

Ce n'eſt ſans doute que par degrés que nos mœurs ſe ſont avilies. Ce ſont ſans doute les premiers Chevaliers qui ont été impunément déloyaux pour la Dame dont la plus légere faveur eût auparavant été le prix de leur courage; ce ſont ceux qui ſe ſont fait un jeu cruel & coupable de trahir celles qu'ils feignoient d'aimer, qui ſe ſont portés de proche en proche juſqu'à l'audace, l'infamie & le danger de tromper leurs ſemblables, & d'introduire la perfidie dans la ſociété.

Je conviens qu'il peut exiſter un certain nombre de femmes qui mériteroient aſſez d'être trompées. Mais penſez ſans ceſſe que c'eſt leur reſſembler,

reſſembler, que c'eſt dégrader ſon être, que de s'attacher à des femmes de cette eſpèce, & de montrer leurs mêmes vices de cœur & de caractère. Songez que vous êtes nés pour conſerver une intégrité d'ame qui s'avilit bientôt, dès qu'elle ſe pardonne la plus légere fauſſeté.

Le ſublime Platon propoſe peut être un trop haut degré de perfection dans ſa république idéale; mais, quand même il ne ſeroit pas donné à l'homme d'y pouvoir atteindre, cette perfection n'eſt-elle pas toujours un but digne d'un être penſant & ſenſible; & ne doit il pas faire des efforts conſtans pour s'y élever ?

La philoſophie, mes chers enfans, cet amour pur de la ſageſſe, eſt inſéparable de celui de la verité. En vous parlant, dans un chapitre précédent, des moyens de former votre entendement, je vous ai indiqué néceſſairement ceux de former votre cœur. Le vrai philoſophe, éclairé par les vérités qu'il connoît, eſt ſans ceſſe enflammé par le deſir d'en connoître de nouvelles; s'il réfléchit ſur ce qu'il ſait, s'il obſerve bien, s'il apprécie ce qui l'entoure, c'eſt d'après la combinaiſon de ce qu'il ſait & de ce qu'il voit, qu'il s'éleve à de nouvelles découvertes, ou dans les profondeurs de la nature, ou dans les replis du cœur humain.

Voilà, mes enfans, quel eſt le flambeau qui doit

vous conduire. Portez-le ſur tout ce qui vous affecte. Si vous trouvez les hommes corrompus, injuſtes, ignorans, ne les bleſſez point; mais fuyez les, rompez avec eux. Si vous les trouvez frivoles, médiſans & ridicules, ſupportez-les, mais ſans vous y attacher; & ne vous attirez pas leur haine en les humiliant, en leur faiſant ſentir trop de ſupériorité: trop de facilité dans les mœurs que vous porteriez dans la ſociété, finiroit peut-être par les corrompre: trop de miſantropie finiroit ſurement, par vous nuire. Etre frivole, trop complaiſant & flatteur; être dur, cynique, & tout fronder: ce ſont les deux extrêmes que l'homme ſage doit également éviter.

Vous êtes appellés à des places que j'eſpere que vous mériterez, & qui pourront vous donner quelque autorité ſur d'autres hommes: ſouvenez-vous plus que jamais alors, que vous avez obéi; ſouvenez-vous de ce grand précepte émané de la Divinité même: *fais à autrui ce que tu voudrois qu'il te fût fait.* Ne faites point haïr en vous & votre rang & votre pouvoir. Plus il vous ſera facile de punir celui qui oſeroit vous manquer; moins vous devez uſer de cette facilité. Eclairez, ramenez par la raiſon les eſprits obſcurs ou violens, ramenez-les doucement à leurs devoirs & ne les pouſſez jamais à bout. Un des caractères diſtinctifs de la beauté & de la bonté de l'ame

d'un homme revêtu d'une autorité (qui ne peut être qu'une ſubdiviſion d'une autorité ſupérieure), c'eſt d'exercer cette autorité ſans dureté, ſans orgueil, & ſur-tout ſans perſonnalité. Ne montrez jamais l'homme abſolu qui commande; ne montrez jamais que la loi qui vous commande à vous-même.

Ce n'étoit point Catinat, ce n'étoit point Fénélon qui puniſſoient le militaire ou l'eccléſiaſtique qui avoient manqué, c'étoit les loix écrites; & Catinat & Fénélon n'aggraverent jamais la peine que ces loix pouvoient impoſer, par des propos durs qui révoltent, & qui ſont une punition inutile & ſouvent plus cruelle encore que celles que la loi fait ſubir.

Je finis, mes chers enfans; & prêt à deſcendre au tombeau de mes peres, mon expérience, ma tendreſſe & mon inquiétude prévoyante, m'ont dicté pour vous des préceptes que ſouvent je n'ai pas aſſez ſuivis; mais j'en ai toujours connu la vérité, mais je les ai toujours reſpectés. Ces préceptes ſont tous relatifs les uns aux autres, pour ce qui tient aux mœurs, comme pour ce qui tient au goût & aux connoiſſances: mais ſi vous n'en ſaiſiſſez que la ſuperficie, ils ne ſerviront peut-être qu'à vous donner plus de confiance dans les fauſſes démarches ou dans les faux raiſonnemens que vous pourriez faire; parce qu'ils n'au-

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture de la ſociété-royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy en 1752.

MESSIEURS,

QU'IL m'eſt honorable d'acquérir aujourd'hui parmi vous le titre de Citoyen ! Qu'un titre ſi cher à mon cœur m'inſpire d'émulation ! Quels efforts ne dois-je pas faire pour me rendre digne du choix dont notre auguſte Fondateur m'a honoré ?

L'indulgence de quatre célèbres Académies qui m'ont adopté, ne m'aveugle point, MESSIEURS, & la reconnoiſſance que je leur dois, m'oblige à déclarer moi-même le peu de droit que j'avois à leur élection. J'ai paru deſirer avec ardeur de profiter de la profondeur de leurs connoiſſances ; la lecture de leurs Ouvrages a embelli tous les momens que me laiſſent les fonctions de mon état ; j'ai oſé ſoumettre quelques foibles Mémoires à leur Tribunal ; elles ont voulu me mettre

à portée de recevoir leurs instructions; c'est ainsi, MESSIEURS, que les Compagnies les plus utiles aux Etats florissans & paisibles, ont honoré la profession la plus nécessaire pour la défense & pour la gloire des Empires.

Le Temple, que Sa Majesté (1) éleve aux Muses, vient d'être consacré par nos acclamations.

Puisse cet établissement contribuer a rendre sa gloire immortelle! Hâtons-nous, MESSIEURS, de suivre l'esprit & les vues de notre auguste Fondateur. Et permettez moi de commencer à remplir les fonctions du titre dont SA MAJESTÉ m'a décoré, en exposant une partie des moyens de profiter de ses bienfaits.

La morale a des principes certains dans les loix que la Religion nous impose; ces loix ne sont point arbitraires.

Nous avons reçu des Grecs & des Romains, celles qui doivent regner dans les belles lettres; & ces loix ont été suivies & constatées dans tous les Ouvrages dignes d'estime.

Qu'il seroit heureux pour les sciences, qu'elles eussent des principes aussi universellement reconnus! Mais lorsque nous étudions les ouvrages qui nous restent des Anciens, malgré les beautés

(1) Le Roy de Pologne étoit présent.

qu'ils renferment, ils nous inſpirent une juſte défiance; ſouvent nous y trouvons plus d'imagination & d'hypothèſes que de fondemens ſolides, plus de ſubtilité & de ſophiſmes que d'évidence; toujours aſſez forts pour détruire les ſyſtêmes qui les ont précédés, ils ne prouvent que leur foibleſſe dans ceux qu'ils eſſaient d'établir.

Un jour plus pur commença à luire dans les premières années du XVIe ſiécle. Un Polonois (1) ..., il eſt ſans doute deſtiné, MESSIEURS, à cette nation courageuſe & ſpirituelle

(1) Un Polonois ..., Copernic naquit à Thorn, il fut Chanoine dans l'égliſe principale de cette ville. Rebuté du ſyſtême de Ptolomée, qu'il trouvoit ſans ordre, ſans proportion, il chercha dans les ouvrages des anciens Philoſophes quelque idée plus vraiſemblable ſur le mouvement des corps céleſtes. Il ſaiſit la premiere dans Cicéron, qui rapporte dans ſes queſtions académiques, que Nicétas de Siracuſe avoit enſeigné que la terre tournoit autour de ſon axe. Il tira la ſeconde de Plutarque, qui rapporte que Philolaus le Pythagoricien avoit enſeigné que la terre tournoit annuellement autour du ſoleil. Le livre de Copernic fut imprimé en 1543; on lui apporta les premières épreuves peu d'heures avant ſa mort. Ce ſyſtême peut remonter à une antiquité très reculée. On voit que c'eſt le même que celui de Pythagore, & on ſait que ce philoſophe ſublime avoit acquis des connoiſſances nouvelles & très-étendues dans les longs voyages qu'il

de produire des héros & des grands-hommes dans tous les genres; un Polonois osa imaginer de nouvelles loix pour les corps célestes; le système de Copernic fut appuyé par les travaux & les calculs de Képler (1), & par les observations télescopiques que fit le grand Galilée (2) des phases de Vénus & des satellites de Jupiter.

Les deux plus grands philosophes que la France & l'Angleterre aient élevés dans leur sein, suivirent le même système; mais les explications qu'ils en donnerent furent absolument différentes. Des-

---

avoit faits, & dans le commerce qu'il avoit lié avec des philosophes Chaldéens & Hyperboréens. Ce système, le plus raisonnable de tous, & le seul qui puisse être prouvé, avoit été attaqué avec fureur toutes les fois que quelque esprit méthodique & observateur en avoit osé exposer les principes. L'Evêque Vigilius en fut la victime; depuis Copernic il a été traité long-temps dans les écoles, de système téméraire; à la fin, son évidence l'a emporté, & ces mêmes écoles le suivent aujourd'hui.

(1) Képler. Il trouva par ses calculs, que toutes les planetes décrivoient des aires proportionnelles aux temps, & que leurs distances moyennes entr'elles, étoient comme les racines cubiques des quarrés des temps de leurs révolutions.

(2) Galilée. Il fut le premier qui se servit des télescopes nouvellement inventés pour les observations astronomiques; ce fut sur la tour de Saint-Marc à Ve-

Cartes, doué d'une imagination forte & audacieuſe, & déjà vainqueur des obſcurités du Péripatéticiſme (1), oſa tout haſarder, & s'écarta trop ſouvent des loix géométriqnes qu'il avoit établies lui-même. Le Chevalier Newton, plus ferme dans ſes principes, n'oſa faire un pas ſans être appuyé par des démonſtrations, & ſans être éclairé par l'expérience. C'eſt ainſi qu'il mérite d'être ſuivi; & il n'eſt plus d'Académie en Europe, qui ne reconnoiſſe la ſageſſe & la vérité de ſes propoſitions.

Cependant, MESSIEURS, quoique les travaux du Chevalier Newton nous aient éclairés ſur le ſyſtême du Ciel, nous ne le ſommes point en-

---

niſe, qu'il obſerva & démontra en préſence du Doge, que Vénus avoit des phaſes comme la Lune, & qu'il obſerva les ſatellites de Jupiter; ce qui confirma la ſolidité du ſyſtême de Copernic, & les ſuppoſitions de cet aſtronome qui avoit annoncé les phaſes de Vénus comme exiſtans, & comme poſſibles à obſerver, ſi les inſtrumens étoient perfectionnés comme ils l'ont été depuis, ſur tout par Grégory.

(1) Deſcartes attaqua les obſcures définitions d'Ariſtote, & prouva qu'elles étoient vuides d'un ſens réel, & ne faiſoient qu'embarraſſer la raiſon ſans l'éclairer; il ſubſtitua les calculs & les expériences aux hypotheſes & aux ſuppoſitions. Heureux, ſi ſon eſprit inventeur ne l'eût pas entraîné à ſortir des principes qu'il avoit établis lui-même;

core assez sur les différens phénomenes de la nature, pour oser les rapporter tous à un même principe. Nous imaginons ce principe comme unique, comme universel, parce que l'unité dans les causes nous paroît la plus digne de la toute-puissance du Créateur; mais ce n'est que du temps & des travaux multipliés des Académies, que nous pouvons espérer de rassembler une suite de faits assez nombreuse pour en former une chaîne indissoluble.

Vous êtes aujourd'hui, MESSIEURS, appellés à ce grand travail.

Quoique l'esprit des Académies soit de n'admettre aucun système, elles ne désapprouvent point ceux qui lient un grand nombre d'expériences & d'observations dans un ordre philosophique, & tendant à établir des généralités; pourvu que leurs conjectures, même les plus probables, ne soient pas exposées comme des assertions.

C'est dans cet esprit que les Académies se prêtent des secours, & se rendent compte de leurs travaux, sur lesquels elles ont des droits mutuels. Ce lien est si respecté des nations & si cher aux Souverains, qu'il a entretenu la correspondance la plus intime entre l'Académie des Sciences de Paris, & la Société Royale de Londres, même pendant la durée d'une guerre

vive & ſanglante, qui n'a pu d'ailleurs qu'augmenter l'eſtime réciproque des deux nations.

Suivons donc, MESSIEURS, la carrière que notre Fondateur vient de nous ouvrir. Répondons à la haute idée qu'il s'eſt faite des talens & de l'amour des ſciences, dont les Lorrains donnent ſi ſouvent des preuves. Nos premiers pas ſont marqués par ſes bienfaits; qu'ils le ſoient par un travail digne de lui plaire.

Les ſciences ne ſont plus voilées aujourd'hui par ces nuages qui flattoient l'orgueil des anciens philoſophes; leurs tréſors ſont ouverts, & n'ont de prix qu'autant qu'ils ſont utiles.

La raiſon, l'expérience & l'amour que l'on doit à la ſociété, ont banni de l'étude de la nature ces puiſſances occultes, toutes ces ſciences ſecretes, ou plutôt ces preſtiges odieux qui déshonoroient les chefs de ſectes, & qui aveugloient leurs diſciples.

L'eſprit de toutes les Académies eſt de ſe rapprocher de ceux qui aiment à partager leurs travaux. Loin d'abattre le courage de ceux qui font quelques efforts, loin de ſe ſervir de toute leur ſupériorité, elles plaiſent à l'eſprit, l'inſtruiſent, l'éclairent, & le menent par des routes auſſi ſures qu'agréables à la connaiſſance de la vérité.

Il eſt bien rare, MESSIEURS, que le même homme poſſede tous les talens. La nature eſt avare de ces

hommes supérieurs, qui, tels que le général (1) qui commande sur nos frontières, joignent toutes les lumières que donnent les grands détails, l'expérience qui naît des grands événemens, & la ressource & tous les dons du plus beau génie.

Ce n'est que par l'examen le plus sévere de soi-même qu'on peut déterminer quel est le genre qui nous est propre. Il faut essayer ses forces, il faut sur-tout écouter le génie; il ne nous trompe presque jamais, lorsque nous profitons de ses premiers efforts, & que nous suivons les routes qu'il nous indique.

Les Muses, quoique sœurs, quoique égales entre elles, ont des caractères particuliers qui les distinguent. Toujours prêtes à se prêter de la force, des graces & des secours mutuels, leurs dons, leur langage, leurs travaux sont différens: il faut éviter de les confondre.

L'éloquence & la poésie doivent leurs plus grandes beautés à la justesse de la pensée, à la force & à l'énergie de l'expression; mais des détails trop longs, trop exacts, altéreroient la vivacité d'un feu qui s'éteint, s'il n'est toujours soutenu.

Quoique le sentiment doive être toujours d'ac-

(1) Le Maréchal de Belleisle.

cord avec la raiſon, ce n'eſt point dans le moment où nous jouiſſons du trouble agréable qu'il excite, que l'on doit s'aſſujettir ſcrupuleuſement à l'ordre méthodique de l'analyſe & du raiſonnement. Evitons ſur-tout, dans ces ſortes d'ouvrages, des expreſſions trop recherchées, des diſtinctions frivoles, & des réflexions qui n'annoncent ſouvent que le deſir de briller. Elles détruiſent le vrai ſublime, qui n'eſt touchant qu'autant qu'il eſt naïf, qui n'eſt grand que par lui-même, qui ne doit être enfin que l'expreſſion du premier eſſor de l'ame.

Il faut éviter avec le même ſoin de confondre l'exactitude, toujours néceſſaire dans la conſtruction, avec une tournure trop recherchée. Le deſir d'exprimer une penſée, & de peindre les nuances d'un ſentiment d'une façon nouvelle, nous expoſe ſouvent à tomber dans l'obſcurité, ou dans une affectation qu'un des plus beaux eſprits de l'antiquité, que Séneque lui-même eut à ſe reprocher. La juſteſſe de l'eſprit doit écarter ce que les diſſertations ont d'inutile; & les définitions les plus vraies ſont ordinairement les plus courtes & les moins compliquées.

Ne nous ſervons même, qu'avec une extrême réſerve, de ces figures trop brillantes, que la réthorique définit ſans les conſeiller; ſouvent elles altèrent la juſteſſe de la penſée, quelquefois

elles énervent la force du ſentiment, & elles retardent toujours la vivacité des traits qui doivent frapper le cœur & la raiſon.

Mais, MESSIEURS, je ne connois point aſſez l'art ſublime du poëte & de l'orateur, pour oſer m'étendre davantage ſur ſes regles : c'eſt de mes Confreres que vous pouvez en eſpérer des préceptes, que je me ferai toujours honneur de partager avec vous.

Les Muſes qui préſident à la ſcience des faits & à l'étude de la nature, ne doivent point ſe parer des fleurs de leurs compagnes ; animées par le deſir de faire ſans ceſſe de nouveaux préſens à la ſociété, ce n'eſt point à ces Muſes à les célébrer.

Simples dans leurs expoſitions, fidelles dans leurs rapports, patientes & ſcrupuleuſes dans leurs expériences, occupées à ſimplifier leurs calculs, exactes & méthodiques dans la chaîne de leurs propoſitions, timides dans leurs conjectures, ces Muſes exigent de ceux qu'elles inſtruiſent, plus de méthode & de ſageſſe que d'imagination, plus de candeur que de deſir de briller. C'eſt ainſi que la recherche & l'amour de la vérité ſoutiennent & animent leurs travaux ; c'eſt ainſi que l'utilité publique devient leur récompenſe.

Tels ſont leurs ouvrages, leurs loix & leurs motifs. Qui pouvoit mieux les connoître qu'un

Souverain qui les éclaire & qui les enrichit ſans ceſſe? C'eſt des mains victorieuſes du compagnon de l'Alcide du Nord que nous recevons l'équerre & le compas, qu'il a ſi ſouvent annoblis par ſes travaux.

L'Édit que ſa bonté paternelle & prévoyante a dicté, vous annonce, MESSIEURS, quel doit être l'eſprit de vos Mémoires & de vos recherches; nul ouvage ne pourra concourir aux prix, & vous acquérir le droit de préſider à la diſtribution des couronnes, s'il n'annonce, par une utilité reconnue, le caractère reſpectable d'un citoyen occupé du bonheur de ſa patrie.

C'eſt dans le tréſor immenſe, que la magnificence du Roi raſſemble dans ſon palais, que vous allez puiſer dans des ſources fécondes, & recevoir en même-temps le précepte & l'exemple.

C'eſt dans ce dépôt ſacré, que vos neveux verront augmenter ſans ceſſe, que vous pourrez raſſembler les obſervations des Savans, les comparer enſemble, & vous former une idée préciſe & éclairée de l'eſprit qui doit régner dans les ſciences.

Vous y trouverez, ſur-tout, MESSIEURS, quelle doit être l'exactitude dans les rapports; combien il eſt téméraire d'en tirer trop promptement des conſéquences; quelles conditions ſont néceſſaires pour que les détails en ſoient ſuffiſans; & com-

bien une négligence, qui quelquefois paroît légere, peut en altérer la deſcription.

Nous ne ſommes plus dans le temps où l'imagination ſuffiſoit pour ſuppléer à ces négligences, & où la crédulité recevoit des rapports dictés par l'amour du merveilleux. Preſque tous les faits qui parurent des phénomenes aux anciens, ont perdu ce nom myſtérieux. Preſque tous ceux qui n'eurent que des explications forcées, ſont rentrés dans l'ordre des effets naturels. Nous le devons à la ſagacité & au travail conſtant des Obſervateurs de nos jours.

Rien ne ſeroit ſans doute plus digne, MESSIEURS, d'occuper une partie du temps de notre première Séance, que l'hommage public que j'eſſaierois de rendre à des hommes illuſtres, qui ſont tant d'honneur à leurs patries; les louanges qui leur ſont dues nous raméneroient néceſſairement à celles d'un Bienfaiteur qui partage leurs travaux; & l'idée que leurs ouvrages nous donneroient de la perfection dans le travail ne pourroit déſeſpérer qu'une ame commune. Mais je réſerve à une autre occaſion à vous montrer qu'aucun ſiecle ne fut jamais plus fécond que le nôtre en découvertes utiles, & en obſervations conſtatées par l'aveu de l'univers!

Nos tréſors littéraires ſont communs à toutes les nations, à tout homme qui penſe, à tout gé-

nie

nie laborieux & élevé; c'eſt la ſeule image réélle qui nous reſte de ce ſiecle de Rhée, de ce ſiecle trop fabuleux, où l'amour de la propriété n'avoit point encore rendu les paſſions nuiſibles.

C'eſt un lien qui réunit les nations les plus éloignées, & qui établit les droits de la fraternité entre les habitans de deux zones différentes. C'eſt ce lien, MESSIEURS, qui, par tous les avantages dont il nous fait jouir, doit nous rendre toujours empreſſés à recevoir la vérité, même des mains les plus foibles. Il doit ſur-tout détruire un vain amour propre, le plus cruel ennemi des graces, de la raiſon & du progrès des ſciences.

Quoique l'établiſſement que SA MAJESTÉ fait aujourd'hui, MESSIEURS, ne porte point le nom d'Académie, nous allons jouir des mêmes avantages; il n'en eſt aucune qui ait une origine plus illuſtre. Fondés par un grand Roy, éclairé par ſes regards, enrichis par ſes dons, quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire, ſi nous ne nous élevions juſqu'à ſurpaſſer ſes eſpérances, & juſqu'à la réputation des Sociétés les plus célebres!

Soyez ſûrs, MESSIEURS, que toutes ces ſociétés, frappées de la majeſté de votre Fondateur, vont également aimer & reſpecter ſon ouvrage; elles ſe rappelleront avec ce plaiſir, qui n'eſt ſenſible qu'aux ames élevées, ceux de votre nation

qui les ont déjà égalés, ſans avoir d'autre ſecours que la force du génie & la conſtance au travail.

Quels efforts ne devons-nous pas faire, puiſque rien ne manque aujourd'hui à la Lorraine pour ſon bonheur & pour ſa gloire? Tout eſt prévu, tout eſt aſſuré. Les ſecours divins pour les ames, l'éducation de la jeuneſſe, la paix dans les familles, les aſyles pour la pauvreté & l'innocence, des Ecoles militaires pour la fleur de cette Nobleſſe Lorraine, auſſi illuſtrée dans l'Europe par ſes grandes actions, que par ſa haute antiquité; Ecoles honorées ſans ceſſe des regards du Maître, & où des Chefs éprouvés l'exercent aux armes & à la pratique de la vertu.

Tels ſont, MESSIEURS, les objets qui occupent notre auguſte Fondateur; tels ſont les monumens ſacrés de ſon amour.

Le grand Monarque, deſtiné à vous réunir un jour dans le ſein d'une même famille, a prouvé ſans ceſſe qu'il eſt pénétré des mêmes principes.

Les dépenſes exceſſives d'une guerre, qui n'a pas moins ſignalé ſa puiſſance & ſa modération, que les reſſources inépuiſables de ſes états; ces dépenſes n'ont point diminué ſes bienfaits, ni rallenti ſa bonté prévoyante pour toutes les fondations utiles.

Cette place, cette ſtatue demandée avec tant

d'acclamations par un peuple qui desire voir fixer sous ses yeux l'image de son Roi victorieux ; ces monumens ne subsistent point encore, & déjà les magasins publics, les routes, les édifices qui entretiennent le commerce entre les provinces, s'élévent de toutes parts.

Ce prince, digne petit-fils de Philippe-Auguste, fait revivre les anciens privileges d'une nation guerriere ; & les enfans de ceux qui combattirent à Fontenoy, vont jouir des mêmes honneurs que les enfans de ceux qui s'illustrerent à Bouvines.

Ces mêmes enfans, élevés sous les yeux de leur Souverain, sont comblés presque en naissant de ses bienfaits. Ils nous rappellent l'éducation que recevoit la jeunesse de Lacédémone. Ces disciples de Licurgue, ces enfans de la patrie, exercés sans cesse aux armes & à la discipline militaire & civile, oublient toute autre affection particulière ; le même esprit qui les inspiroit ne formoit qu'une seule famille de tous ceux qui devoient servir la République.

Heureux le ministre (1) qui reçoit les ordres de son maître pour publier de pareils décrets, & qui voit renaître pour les anciens militaires qu'il pro-

(1) M. le Comte d'Argenson.

tege, la ſource pure de la haute nobleſſe qu'il a reçue de ſes ancêtres ! Telles ſont les récompenſes dont un grand Roi ſait honorer le miniſtere & les ſervices d'un homme d'état qui connoît le génie de la nation, & qui n'eſt occupé qu'à en élever les ſentimens & à les rendre utiles à la gloire de ſon Maître.

Les bienfaits, les privileges accordés aux nations, inſpirent la reconnoiſſance ; mais ſouvent les graces qui ſont perſonnelles animent encore plus vivement l'émulation ; le François cherche ſans ceſſe les regards ſon Maître ; un mot de la bouche d'un ſouverain adoré, eſt pour lui la plus chere, la plus honorable de toutes les récompenſes. Quel eſt le François digne d'eſtime qui n'a pas éprouvé ce pouvoir enchanteur, lorſque ſes actions ou ſes ouvrages l'ont rendu digne de paroître aux yeux de ſon Souverain?

Combien de fois l'Académie des Sciences n'a-t-elle pas été honorée par les louanges de ſon protecteur? Qu'il eſt facile de diſcerner alors qu'il queſtionne chaque Académicien dans le genre qui lui eſt propre, & qu'il ne le queſtionne que pour lui procurer l'honneur d'une réponſe juſte & préciſe, mais toujours prévue par les connoiſſances & les lumières de ce même protecteur ! Queſtions toujours honorables & flatteuſes de la

part d'un Souverain, puiſqu'elles ſont la preuve de ſa confiance dans les lumières de celui qui doit lui répondre.

Avec quelle bonté, quel plaiſir toujours nouveau ne voit-il pas ces hommes chéris & reſpectables à la nation, & ſur-tout cet illuſtre Académicien que trois âges voient préſider à l'empire de la république des Lettres, & les fils du compatriote & du digne ſucceſſeur du grand Galilée. (1)

Soyez ſûrs, MESSIEURS, que dès ce jour les yeux de ce Monarque ſeront attachés ſur vous; les liens du ſang & ceux qui uniſſent toujours les grandes ames, l'intéreſſent également aux ſuccès des deſſeins & des ouvrages de notre Bienfaiteur.

Ce même jour, le plus beau de notre vie, nous donne des droits ſacrés à la protection d'une auguſte Reine. Avec quelle bonté, quel plaiſir même ne verra-t-elle pas les ſujets d'un Roi & d'un pere, qui lui eſt ſi reſpectable & ſi cher, lorſqu'ils iront porter à ſes pieds, & leurs reſpects, & le tribut de leurs ouvrages?

Que ces ouvrages reſpirent donc toujours l'amour du bien public & de la vertu. Rien ne peut échapper à ſon ame ſenſible & éclairée; rien n'eſt digne de lui plaire que ce qui porte le ſceau de

(1) M. de Fontenelle & MM. Caſſiny.

la candeur & de la religion ! Quelle gloire ! quel bonheur pour nous, MESSIEURS, d'oſer la contempler ſans crainte dans toute la majeſté qui environne le plus beau trône de l'univers !

Près d'elle, & fidele imitateur de toutes ſes vertus, nous admirons ce prince, digne des héros que la Seine & la Viſtule ont vu naître ; ce prince qui combattit à côté du roi ſon pere, dans ce grand jour où nos ennemis mêmes frémirent du péril où s'expoſoient des têtes ſi chères ; & frémirent une ſeconde fois en voyant les Bourbons ſe couronner des mêmes lauriers que les champs de Poitiers avoient vu perdre aux Valois.

Puiſſent nos ouvrages lui paroître dignes de ſon eſtime ! Il aime à l'accorder & à en donner des marques honorables & publiques. Mais que's efforts ne devons-nous pas faire pour les mériter de ſa juſtice ? Ce Prince, amateur de toutes les ſciences, de tous les arts, les connoît, les cultive avec un génie ſupérieur, & les protege en maître. Doué d'une intelligence rapide, forte & brillante, les traits les plus ſublimes, les jugemens les plus précis caractériſent tout ce qu'une modeſtie & une ſimplicité avouées par les graces, s'efforcent en vain de cacher.

Tel eſt le ſang auguſte, MESSIEURS, qui regne aujourd'hui ſur vous ; tel eſt celui qui doit y

regner un jour. Quelle nation fut plus heureuſe en maîtres que la Lorraine? quelle nation mérita mieux auſſi par ſon attachement & par ſes vertus de les poſſéder?

Puiſſe l'Eternel, qui conduit & protege les deſſeins de celui dont nous célébrons les bienfaits, le laiſſer jouir long-temps de leur réuſſite. De tous les biens dont il nous comble, aucun n'eſt auſſi doux, auſſi cher, auſſi utile pour nous, que de le voir, de l'entendre & de lui obéir! Que ce ne ſoit qu'après avoir vu les jours de Neſtor, qu'il remette l'héritage qu'il a ſans ceſſe cultivé & enrichi! Que ces vœux, ſi purs & ſi agréables à la Divinité, qu'une auguſte Reine offre ſans ceſſe aux pieds des autels, ne ſoient de long-tems troublés par les larmes! Que ſon ame, & ſi belle, & ſi ſoumiſe aux décrets de la Providence, en reçoive conſtamment des faveurs!

Mais, MESSIEURS, banniſſons l'idée funeſte & éloignée du plus grand des malheurs. Jouiſſons avec nos tranſports ordinaires, de la préſence de notre Bienfaiteur. Hâtons-nous de remplir l'objet de ſon inſtitution, & que ce jour qui va devenir célebre dans les faſtes de la république des Lettres, ſoit le premier d'un travail qui peut lui plaire & nous illuſtrer.

DISCOURS

Prononcé dans la Séance publique de la Société royale de Nancy, le 13 Janvier 1752, jour de la distribution des prix fondés par Sa Majesté STANISLAS I, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, &c. &c.

MESSIEURS,

LA Lorraine n'a jamais distingué l'amour de la Patrie de l'amour du Souverain. Ces deux sentimens furent toujours réunis par le bonheur d'obéir à des maîtres, sages dispensateurs des bienfaits les plus utiles, & occupés sans cesse du bonheur de tous les ordres différens de la nation.

Pénétrés de reconnoissance pour l'auguste Fondateur de cette Société, vous venez voir répandre ses dons à jamais renaissans; vous secondez ses desseins, MESSIEURS, en vous assemblant

dans ce Lycée. La réputation de ceux qui y ſont couronnés, reçoit un nouvel éclat de votre préſence, & du vif intérêt que vous prenez à leur victoire.

C'eſt ainſi que la Grece, toujours ſage, toujours ingénieuſe dans les moyens de faire fleurir la République, ſe fit une loi de s'aſſembler aux jeux olympiques. La gloire & la défenſe d'un pays fertile, mais expoſé aux incurſions des barbares, exigeoit des Grecs que tous les citoyens, endurcis aux travaux, fuſſent autant de combattans. Les ſages qui veilloient ſur les intérêts puplics préſidoient à ces jeux où la jeuneſſe s'exerçoit à la courſe, à la lutte & au pugilat; & l'athlette, ſorti vainqueur de l'arene, voloit au premier ſignal pour vaincre à Salamine, ou pour mourir avec gloire au pas des Termopyles.

Des intérêts différens occupent aujourd'hui les puiſſans Monarques qui nous gouvernent. L'Europe heureuſe & tranquille voit tous ſes enfans réunis. Les ſources du commerce ne ſont plus retenues, elles ſe répandent d'un état à l'autre ſans obſtacle; la fertilité de l'un s'échange avec ce qu'un autre ne doit qu'à l'induſtrie.

Nos frontières reculées, fortifiées & reſpectables à nos voiſins, le fonds inaltérable de juſtice & de généroſité qui caractériſe nos maîtres, la

discipline militaire maintenue en vigueur, les droits de la nature & des gens conservés dans leur intégrité; tout assure notre bonheur; tout appelle des sujets nombreux à reprendre les instrumens du commerce & des arts, à cultiver les fleurs & les fruits qui doivent couvrir les autels du temple de la paix. Tout les anime aux travaux qui concourent au bien général de la société.

Les sciences, les arts, tous les genres de littérature étoient déjà cultivés depuis long-temps & avec succès dans ces heureuses contrées; & c'est pour y augmenter l'émulation, & pour y encourager les talens, que le Roi a fondé cette Académie, & que son Edit de fondation appelle aux honneurs des prix, tous ceux de ses sujets dont les ouvrages seront marqués au coin du génie, ou caractérisés par l'invention & par l'utilité.

Je vais, MESSIEURS, vous rendre compte de ceux qui ont concouru cette année, les premiers gages que nous recevons de l'amour des Lorrains pour les Lettres, augmentent nos espérances.

C'est à vous, MESSIEURS, à les remplir, & à faire envier à vos Juges la couronne qu'ils vous auront décernée.

Un discours dans lequel on traite des progrès

qu'ont fait les ſciences & les arts depuis la fondation des Académies, a remporté le premier prix.

L'auteur en parlant de chaque Académie, définit le genre de ſes travaux; il entre dans un détail ſuivi des occupations & des découvertes de ces différentes Compagnies, il ſe ſert avec art de tout ce qu'il raſſemble, il en forme des tableaux agréables pour les Savans, inſtructifs pour la multitude; il enrichit ces tableaux de quelques remarques judicieuſes, & l'ouvrage en entier annonce un amateur zélé, un auteur inſtruit, & un homme éclairé par le même eſprit qui guide les Académies qu'il célebre.

Le ſecond Prix, MESSIEURS, ne ſera donné qu'à la première ſéance publique, qui ſe tiendra le 7 du mois de Mai prochain, jour de la fête de notre Fondateur.

Deux machines ingénieuſes & qui peuvent devenir utiles, nous tiennent en ſuſpens. Nous n'avons pas balancé à admetttre les auteurs à prouver par l'expérience ce qu'ils ont avancé dans leur théorie. Les modeles qu'ils nous ont préſentés ne nous ont pas paru ſuffiſans, & la magnificence du Roi ſupplée aux dépenſes que les auteurs ſeroient obligés de faire pour exécuter leurs machines en grand. Je dois ajouter ici que ce n'eſt preſque jamais qu'en grand qu'un auteur peut

donner & saisir lui-même une idée juste & précise de la machine construite sur les meilleurs principes; les frottemens augmentent en raison des poids des pièces qui la composent. Cette vérité a été démontrée par le Docteur Desaguilliers, & prouvée par une machine inventée par M. Graham. Le mouvement se rallentit en raison de la longueur des leviers, & l'on perd en temps ce que l'on gagne en force.

Malgré toute l'exactitude d'un auteur à ne point s'écarter des principes géométriques des méchaniques, il lui échappe presque toujours quelques irrégularités, qui ne sont sensibles que lorsque l'ouvrage est exécuté en grand. Les frottemens en augmentant causent nécessairement alors, dans les pièces qui jouent ensemble, une augmentation de volume, dont on ne peut s'appercevoir dans les mêmes pièces, réduites dans des proportions beaucoup plus petites.

Nous espérons, MESSIEURS, avoir suivi l'esprit de l'Edit de notre fondation, & avoir donné une preuve de notre zele pour l'utilité publique, en remettant au mois de Mai un prix, dont deux citoyens peuvent se trouver également dignes. Nous prions ceux qui nous présenteront à l'avenir des machines semblables, de prendre d'avance les mesures nécessaires pour faire les expériences que nous exigerons toujours d'eux, lorsque leurs

Mémoires nous détermineront à les admettre à prouver leur théorie.

Je n'ai garde, MESSIEURS, de retarder un rapport auſſi intéreſſant pour vous, & je dois vous donner une idée des deux machines qui concourent enſemble, & dont nous deſirons le ſuccès.

Un auteur annonce dans un Mémoire, auſſi ſimple que précis, une nouvelle vis mouvante, une hélice de ſon invention.

Cette hélice conſtruite ſur les principes du barometre, eſt formée par un tube, dans lequel on verſe une quantité de mercure qui s'y tient élevé à vingt-ſept ou vingt-huit pouces de hauteur, comme dans le tube d'un barometre.

Lorſque par une des extrémités du tube qui forme l'hélice, on a verſé le mercure en quantité proportionnée, on ferme hermétiquement cette extrêmité, on fait rouler l'hélice ſuſpendue ſur ſon axe, & le mercure chaſſé vers l'autre extrêmité du tube, forme dans la partie qu'il abandonne le même vuide qui doit être dans la partie ſupérieure d'un barometre.

L'air qui peut entrer librement par l'autre extrêmité agit alors ſur le mercure, ſe met en équilibre avec lui, & l'éleve à la hauteur de vingt-ſept à vingt-huit pouces.

Le poids de cette colonne fait couler l'hélice

d'elle-même, juſqu'à ce que le mercure ſoit arrivé juſqu'à l'extrêmité fermée; le mouvement s'arrête, & l'hélice a beſoin d'être remontée.

Le temps de la rotation libre de l'hélice eſt calculé en raiſon du nombre des ſpires & de leur diametre. La force mouvante que cette hélice peut imprimer, ſelon les différens uſages auxquels on veut l'employer, eſt calculée de même, en raiſon compoſée de l'élévation du mercure dans le tube qui forme l'hélice, du diametre de ce tube, & du poids de la colonne de mercure qu'il contient.

L'auteur ſe propoſe d'appliquer la force mouvante de cette hélice à pluſieurs métiers & à pluſieurs uſages, dans leſquels il compte diminuer beaucoup la main-d'œuvre.

L'objet de la ſeconde machine eſt de ſe ſervir d'une chûte d'eau ſeulement de huit pieds, pour faire mouvoir deux leviers qui régiſſent des pompes qui élévent l'eau juſqu'à la hauteur de ſoixante-dix pieds. L'auteur rend compte des moyens dont il ſe ſert pour ménager l'eau qui ſert à faire jouer tour à tour les deux leviers; & c'eſt, à ce qu'il prétend, un huitieme de cette même eau qu'il éléve à la hauteur de ſoixante-dix pieds. Si cette machine réuſſit en grand comme le modele en petit peut le faire eſpérer, elle ſera extrêmement avantageuſe pour être pla-

tée dans les poſitions où l'on ne pouvoit établir des roues & des machines d'une plus grande élévation.

Un Citoyen deſtiné ſans doute à être le dépoſitaire ou l'interprete des loix, s'eſt occupé de tout ce qui peut contribuer à perfectionner leur étude; il a fait des recherches profondes ſur l'eſprit des loix du pays, ſur leur relation avec les loix anciennes.

Il paroît craindre que la multiplicité de ces anciennes loix dont pluſieurs nous ſont étrangères, ne porte quelquefois une confuſion dangereuſe dans l'eſprit de ceux qui ſe conſacrent à cette étude. Il voudroit en extraire ſeulement celles qui ont un rapport intime avec les loix du pays; & c'eſt en conſéquence qu'il propoſe le projet d'un nouveau cours de droit civil.

Cet ouvrage écrit d'un ſtyle pur, & avec autant d'ordre que de ſageſſe, annonce un homme qui connoît dans un dégré éminent le grand art d'étudier & d'enſeigner les loix. Pénétrés d'eſtime pour l'auteur, nous l'exhortons à remplir la carrière qu'il ſemble ſe propoſer lui-même. Nous voyons avec autant de plaiſir que d'eſpérance, qu'en adoptant le projet de perfectionner les études du Barreau, il expoſe le ſien avec un degré d'évidence, qu'il eſt très-capable d'aug-

menter & de porter juſqu'à la facilité de l'exécution.

Je vous avoue, MESSIEURS, que ce n'eſt pas ſans quelqu'embarras que je vais vous rendre compte d'un diſcours bien digne d'obtenir vos ſuffrages.

Ce diſcours plaît à l'eſprit, il touche le cœur, détaille avec élégance, & ſur-tout avec ce feu qui ſied ſi bien à la jeuneſſe, tout ce que nous devons à ce Monarque qui fait votre bonheur.

Vous nous reprocherez peut être de n'avoir pas couronné un ouvrage qui exprime avec tant d'énergie les tranſports de votre reconnoiſſance. Nous-mêmes, MESSIEURS, entraînés par le ſentiment que l'Orateur trouvoit & animoit dans nos cœurs, nous étions portés à lui décerner les honneurs du prix; mais des engagemens ſacrés, & pris en préſence de nôtre auguſte Fondateur, nous ont impoſé des loix qui peut-être vous paroîtront trop ſéveres; c'eſt de ne jamais couronner un auteur dont l'ouvrage aura été revu & corrigé par un de nos Confreres.

Ce diſcours, en détaillant ce qu'un Souverain peut faire de plus utile pour ſes ſujets, n'eſt que le récit fidele de ce que le Roi a déjà fait pour nous. L'Orateur n'eſt qu'un grand peintre, & par des vérités, & ſous des figures qui auroient

roient embelli le panégyrique de Trajan, il peint & célébre ſans ceſſe le Bienfaiteur qui nous eſt ſi cher.

On ne pouvoit reprocher à ce diſcours le manque d'utilité, puiſqu'il propoſe à tous les Princes de la terre le plus parfait modele à ſuivre; mais l'invention, ce caractere ſi poſitivement néceſſaire dans les ouvrages qui doivent concourir, manque abſolument à celui-ci; ce défaut eſt cependant bien excuſable, il naît de la trop grande beauté du ſujet; l'Orateur n'a pu rien imaginer au-delà de ce qu'il voyoit.

Il n'a pour prix que nos éloges; c'eſt à vous, MESSIEURS, à lui en accorder de plus flatteurs, en l'avouant pour le digne interprete de vos ſentimens.

Nulles connoiſſances, nuls moyens de s'inſtruire ne doivent être étrangers dans un pays fertile en grands hommes, & dont la Nobleſſe illuſtre donne des Généraux & des Miniſtres à preſque toutes les Puiſſances de l'Europe.

Nous avons admis au concours, & nous avons examiné avec une grande attention un Mémoire qui nous a été envoyé, ſur la meilleure manière de faire l'eſtimation de la route & du ſillage d'un vaiſſeau, indépendamment des obſervations aſtronomiques; nous ne l'avons point regardé

comme inutile, quoique ces provinces fertiles ſoient éloignées de la mer.

L'auteur de ce Mémoire rend un compte très-étendu des différentes méthodes dont on a donné la théorie; il les combat, & donne la préférence au Lock auquel il fait de nouvelles corrections.

Quoique ces corrections ne nous aient pas paru ſuffiſantes, & que le Lock, tel que l'auteur le conſeille, nous paroiſſe une machine trop compoſée, nous ne pouvons que rendre juſtice à l'eſprit géométrique qui regne dans cet ouvrage. Nous avons reconnu ce ton d'un grand Maître, qui annonce la juſteſſe des idées & le fonds des connoiſſances; ce ton, qu'il eſt facile de diſtinguer de celui que donnent les études ſuperficielles, & ſur-tout celles qui ne naiſſent que d'une lecture à laquelle on ſe livre plutôt pour paroître inſtruit que pour ſe rendre utile. Je ne dois pas vous le diſſimuler ici, MESSIEURS, nous aurions d'une voix unanime adjugé le prix à cet ouvrage, ſi nos Statuts nous permettoient de couronner tout autre qu'un de vos compatriotes.

Je viens, MESSIEURS, de vous rendre compte des ſix Ouvrages qui ont concouru; mais nous n'avons garde de vous laiſſer un doute qui vous affligeroit. Ceux qui n'ont point été admis au

concours, contiennent preſque tous des beautés; c'eſt à la plume élégante & fidele du Secrétaire perpétuel de cette Société, à vous reſtituer ces richeſſes éparſes dans pluſieurs autres Ouvrages; elles ne ſeront perdues, ni pour les Auteurs, ni pour nous; jaloux des préſens que la Nation nous prodigue, nous les confions à un Confrere capable d'en faire un beau choix, & qui les rapportera en extraits dans le Recueil des Actes de cette Société.

Ces Ouvrages, MESSIEURS, nous donnent la plus haute eſpérance pour l'avenir. La liberté que notre Fondateur a voulu accorder dans le choix des ſujets, ne nous alarme plus; l'eſprit ſage n'en abuſera jamais. Une réflexion bien naturelle à faire, arrêtera ceux qui ſe flattoient que l'eſprit ſeul peut ſuffire pour compoſer des Ouvrages dignes d'eſtime, ſans qu'il ſoit enrichi par des connoiſſances ſûres, qu'il ait été exercé & rectifié par la méditation.

Ils penſeront qu'ayant eu toute liberté dans leur choix, celui qu'ils auront fait, & les lumières qu'ils porteront dans la manière de le traiter, nous donneront le droit & la facilité de juger quel eſt le caractere, quelle eſt l'étendue de leurs connoiſſances, & quelles eſpérances on peut ſe former de leurs travaux.

Vous devez regretter, MESSIEURS, que l'il-

luſtre Prélat, dont j'occupe aujourd'hui la place, ne préſide pas à cette ſéance qui vient de conſacrer les bienfaits du Roi & les premiers ouvrages de vos concitoyens.

Son éloquence noble & perſuaſive, la haute idée que des études profondes lui ont donnée des travaux utiles à la ſociété, & au ſoutien des loix divines & humaines, tout concourroit à vous annoncer ici par ſa voix le genre le plus utile des recherches qui doivent vous occuper.

Que de grands ſujets, MESSIEURS, n'avez-vous pas à traiter? Les anciennes loix du royaume d'Auſtraſie, dont la plupart de celles qui ſont en vigueur ſont émanées, l'érection des différens Tribunaux & des Juſtices particulières, les fondations des Abbayes, & ſur-tout les fondations de ces Chapitres illuſtres, où la Nobleſſe, auſſi pure que les vertus qui y ſont pratiquées, trouve un ſûr aſyle dans le ſein de la Religion; l'Hiſtoire militaire des Héros qui vous ont rendu heureux ſous leurs loix, les faſtes de toute une nation guerrière & fidele, les faits preſque perdus dans l'obſcurité des temps, ces actions héroïques des Croiſades où vos aïeux ont acquis tant de gloire; voilà, MESSIEURS, les grands objets que M. le Primat vous propoſeroit, & qu'il ſauroit peindre & rendre auſſi intéreſſans

pour le reſte de l'Europe, qu'ils doivent l'être pour vous.

Pour moi, MESSIEURS, je dois me borner à vous animer à tout ce qui peut contribuer au progrès des ſciences & des arts; je dois ſur-tout, comme homme de guerre, vous repréſenter avec force combien la géométrie peut être utile à ceux qui veulent ſe rendre dignes de commander & de parvenir aux honneurs militaires.

Que ne devons-nous pas faire pour cultiver, pour enrichir & pour honorer une ſcience qu'on peut regarder comme l'ame & le ſoutien de preſque toutes les opérations de la guerre?

Elle n'eſt pas ſeulement d'une néceſſité abſolue pour la conſtruction, l'attaque, la défenſe des places, & pour toutes les manœuvres de l'artillerie, elle l'eſt également pour la guerre de campagne, pour les évolutions des troupes, pour le choix, l'aſſiette & les retranchemens des champs.

Quelle juſteſſe, d'ailleurs, la géométrie ne porte-t-elle pas dans l'eſprit pour toute eſpèce de détails, & pour ces grandes combinaiſons ſi néceſſaires au général, qui ſent qu'il doit être l'ame de ſon armée, & qu'il ne doit rien devoir au haſard?

Il eſt certain qu'une longue expérience, jointe à des talens ſupérieurs, doit inſtruire plus par-

faitement encore que la plus profonde théorie ; mais ſouvent les fruits qu'on en retire ſont trop tardifs, ſouvent on ne parvient qu'après bien des fautes, qu'après un grand nombre de campagnes, à apprendre ce qu'on auroit ſu dès les premières, ſi l'eſprit éclairé par la géométrie avoit fait l'application de ſes leçons aux événemens & aux différentes poſitions que chaque campagne peut mettre ſous nos yeux. Ne négligeons donc point, MESSIEURS, une ſcience ſi déciſive pour notre réputation, & qui doit nous être ſi chère, puiſqu'elle peut nous rendre plus utiles au ſervice de nos Souverains & de notre patrie; jouiſſons de l'immenſité de cette ſcience, & profitons-en pour nous approprier quelque découverte qui ſoit utile dans les opérations militaires, ou qui ſoit un nouveau préſent pour la ſociété.

Comme Académicien, MESSIEURS, je dois auſſi vous animer à une étude ſuivie de l'hiſtoire naturelle, & à raſſembler tout ce qui peut contribuer à en donner une des Etats du Roi.

Si l'on avoit toujours le courage de dénoncer à la ſociété les erreurs reconnues, on jouiroit peu à peu de la ſatisfaction de les voir détruire; & la jeuneſſe, ſéduite par de fauſſes autorités, ne ſe formeroit pas des préjugés qui répandent des nuages ſur ſes yeux dans ſes études.

Les cartes de la Lorraine ne ſont point exactes; les diſtances, les poſitions mêmes, ainſi que le cours des rivières & des ruiſſeaux le ſont ſi peu, qu'il ſeroit très-dangereux de s'y fier pour quelqu'opération importante. Les points géographiques ſont mal déterminés. L'uſage que tout militaire doit conſerver, même pendant la paix, d'avoir toujours avec lui les cartes des pays où il voyage, m'a mis à portée de reconnoître ces erreurs dans mes tournées qui s'étendent depuis le Verdunois juſqu'aux extrémités des Vôges.

Tous ces pays ſi riches en foſſiles & en minéraux, ſont un champ vaſte, fécond pour les amateurs de la phyſique expérimentale; mais il n'a point encore été cultivé. Peu d'Auteurs en ont traité; ces Auteurs n'étoient pas Lorrains; leurs obſervations, leurs rapports ſont pleins d'inexactitudes, & aviſis par cet amour du merveilleux, qui ne voit que des prodiges dans les effets les plus naturels.

Jouiſſez en philoſophes, MESSIEURS, jouiſſez doublement des tréſors que la nature vous a prodigués; voyez-les, examinez les par vous-mêmes; abandonnez ces livres des anciens naturaliſtes, qui ne peuvent qu'obſcurcir les faits & vous égarer. Le grand livre de la nature eſt ſeul digne de vous! Suivez cette étude avec la même application & ce même génie qui ſe ſont portés

ſur toutes les autres connoiſſances, & qui vous font compter tant de Savans illuſtres parmi vous.

Vos mines, vos ſalines, vos eaux thermales, vos montagnes couvertes de plantes ſalutaires, tout doit vous inſpirer l'envie d'en connoître les propriétés, & d'en étudier la formation & les combinaiſons différentes, juſques dans le ſein & dans le ſecret de la nature.

Venez nous apporter le fruit de vos travaux; venez jouir du plaiſir d'inſtruire vos propres Juges; vous le devez au Souverain qui vous en donne ſi ſouvent l'exemple; vous vous le devez à vous-mêmes, MESSIEURS; vous le devez aux nations étrangeres qui ſont en droit de vous demander compte des richeſſes que vous avez à cultiver.

DISCOURS

Prononcé à la Séance publique de la Société royale de Nancy, le 8 Mai 1752, &c. &c.

MESSIEURS,

Dès la naiſſance de cette Académie, une bibliotheque publique, des prix fondés & propoſés aux ſeuls Lorrains remplirent toutes leurs eſpérances.

Cette fondation pouvoit en effet ſuffire pour les animer à des travaux utiles, & leur procurer les ſecours les plus propres à la culture de leurs talens. Pénétrés de reconnoiſſance pour notre auguſte Fondateur, occupés à ſeconder ſes deſſeins, nous n'oſions eſpérer que les premiers jours de cette Société qui nous paroiſſoient ſi brillans, ne ſeroient encore que l'aurore de la ſplendeur que le nom de STANISLAS devoit répandre ſur nous.

Mais à peine cette Compagnie qui ſembloit

fixée à un petit nombre de Juges, eut-elle commencé ſes fonctions; à peine l'eſprit de l'Edit de ſa Fondation fut-il dévoilé, que le monde ſavant jugea de la gloire qu'elle pourroit acquérir ſi ſon auguſte Fondateur daignoit l'éclairer de ſes lumières.

On vit alors accourir à ſes pieds ceux qui s'étoient le plus diſtingués dans les Sciences & les Belles-Lettres; STANISLAS reçut un hommage auſſi pur que libre, & vraiment digne de lui, lorſque les Monteſquieu, les Hainault, le Neſtor favori de toutes les Muſes, & pluſieurs hommes célebres vinrent lui demander de les admettre dans cette Société.

Ces génies ſublimes jugerent de ce monument par ſon Fondateur; ils voulurent contribuer à en affermir la baſe, & en décorer le faîte; quoique déjà ſûrs de l'immortalité, ils deſirerent que leur nom paſsât à la poſtérité parmi ceux que STANISLAS avoit daigné choiſir.

Cet exemple excita le zele, & ranima la noble ambition de pluſieurs de vos Compatriotes. Dès ce moment, Monſieur (*), nos deſirs ſe rencontrerent avec les vôtres; depuis long-

(*) M. de Moulon.

temps vous aviez des droits acquis ſur nos ſuffrages.

Se dévouer à la défenſe de ſes concitoyens, bannir les preſtiges du ſophiſme, n'employer que cette éloquence pleine de force qui peint avec des traits frappans, & qui, par un enchaînement ſolide, prouve ſans ceſſe la juſtice des droits qu'elle défend; porter dans les conſultations la connoiſſance profonde des loix écrites, du droit de la nature & des gens; ramener l'eſprit d'un citoyen irrité ou avide à la raiſon & à l'équité; faire paſſer dans ſon client une candeur qui le prépare à ſe rendre juſtice à lui-même; convaincre, perſuader & plaire: voilà les traits, Monſieur, qui vous rendent ſi recommandable à votre patrie, & qui vous rendront d'autant plus cher à cette Compagnie, que ſans rien prendre ſur vos importantes occupations, vous ſaurez par votre aſſiduité à nos exercices, concilier nos intérêts avec ceux du public.

Le goût des Belles-Lettres vous occupa, Monſieur (*), dès vos premières années: bientôt vous vous appliquâtes avec ſuccès à l'étude de la Théologie, vous cherchâtes dans cette ſcience ſublime

(*) *M. Montignot.*

cette ſimplicité lumineuſe qui forme ſon caractere, & qui nous affermit dans la Foi ; vous crûtes que la Phyſique expérimentale méritoit les ſoins d'un homme de votre état, dès que vous reconnûtes qu'elle étoit d'un ſecours néceſſaire à l'humanité ; pour lire les Auteurs ſacrés dans les ſources, vous ſûtes franchir les difficultés attachées à l'étude des langues ſavantes : voilà, Monſieur, ce qui nous fait eſpérer que vous nous ſerez ſouvent utile, & que vous juſtifierez notre choix.

La Chymie fut de tous les temps une occupation favorite des plus grands hommes. L'Ecriture ne parle jamais de la ſageſſe que Salomon reçut de l'Eternel, ſans parler de ſes connoiſſances profondes dans la Chymie & dans l'Hiſtoire naturelle. Si le deſir coupable d'en impoſer aux autres hommes, a ſouvent répandu le preſtige & les ténébres ſur ce grand art, ſi l'amour du merveilleux & des eſpérances chimériques enfantées par la cupidité, ont ſouvent fait un myſtere d'une ſcience réelle & ont déshonoré des Sectes entières de Chymiſtes. Si le vulgaire, ſouvent trompé, a pris une fauſſe idée & a craint ſouvent de l'être encore : rien ne peut cependant décréditer une ſcience auſſi utile à l'humanité. Tout doit inſpirer l'eſtime & la confiance pour le citoyen qui la cultive en vrai phi-

ſophe, & qui pénétré d'amour pour la vérité ne s'appuie dans ſes procédés, ni ſur des autorités trompeuſes, ni ſur des ſyſtêmes ſéducteurs.

C'eſt par votre fidélité à des principes ſi ſages, Monſieur (*), que vous avez pénétré les véritables ſecrets de la Chymie, & que vous avez réuſſi à les ſimplifier; la juſteſſe de votre eſprit vous a fait démêler le vrai d'avec le faux, le poſſible d'avec l'impoſſible, & cette même juſteſſe, cette même candeur vous ont fourni les principes d'éducation néceſſaires pour former deux fils (1), déjà ſi connus par leurs emplois, & ſi eſtimés par leur ſavoir.

Ce jour, MESSIEURS, eſt encore illuſtré par l'aſſociation de M. de Senac. Sa réputation, le poſte éminent qu'il occupe, ſon aſſociation aux plus célebres Académies de l'Europe, ſes ouvrages, où l'ordre & la clarté ſont réunis à la profondeur de la ſcience & à la fineſſe des détails; cette lumière ſi vive qui brille dans tout ce qu'il écrit, & qui paſſe avec l'inſtruction dans l'eſprit de tout lecteur intelligent; l'intérêt, l'agrément même que ſon ſtyle animé, précis

(*) *M. Laugier.*

(1) Un des fils de M. Laugier eſt Médecin de l'Impératrice; l'autre de la Reine de Danemarck.

& élégant, répand dans les ſciences qui en paroiſſent les moins ſuſceptibles: tout doit nous faire ſentir combien l'acquiſition d'un Confrere de cet ordre nous eſt précieuſe & honorable. Que ne m'eſt-il permis, MESSIEURS, d'exprimer ici des ſentimens perſonnels, & de peindre le cœur d'un Confrère auquel je ſuis depuis longtemps uni par une tendre amitié, d'un confrère que je regarderai toujours comme mon maître, qui daigna l'être quelquefois, & pour lequel je ſuis pénétré de reconnoiſſance!

Ces réceptions que nous faiſons aujourd'hui, MESSIEURS, doivent inſpirer une nouvelle confiance pour la ſuite des travaux de cette Société; nous acquérons de nouvelles forces en admettant de nouveaux Confrères; nous ſentons auſſi qu'on eſt en droit d'exiger de nous de répondre à l'eſprit de l'Edit du Roi, & à l'honneur dont nous jouiſſons. Des expériences, des recherches utiles dans tous les genres vont nous occuper; c'eſt un tribut qu'une Compagnie choiſie par STANISLAS LE BIENFAISANT, doit payer ſans ceſſe à la ſociété générale des hommes; tout nous en facilite les moyens, nous n'avons qu'à marcher dans la route qui nous eſt ouverte, & que nous ont tracée toutes les autres Académies. Sur les pas de tant de grands hommes qui nous ont applani les chemins, il

nous ſera aiſé de fournir une glorieuſe carrière. Je vous l'avois dit, MESSIEURS, dans un autre Diſcours, & je m'étois réſervé de le prouver dans celui-ci, que jamais ſiecle ne fut plus fécond que le nôtre en découvertes utiles, & en obſervations conſtatées par l'aveu de l'univers.

(1) Les inſectes ſont ſuivis dans les détails les plus intimes de leur méchaniſme, de leur économie, & dans l'acte ſi peu connu & ſi myſtérieux de leur génération : le fer & l'acier ſont amolis, & aſſujettis aux formes que les beſoins peuvent multiplier : l'induſtrie des Egyptiens; la pourpre de Tyr; ces inſtrumens propres à meſurer l'état préſent de l'air, la hauteur des montagnes, & ceux qui font appercevoir les

---

(1) Hiſtoire des inſectes, par M. de Réaumur. Mémoire ſur la fonte du fer & de l'acier, & la manière de les jetter en moule, par le même; l'Art de faire éclorre & d'élever les poulets comme les habitans de Bermé en Egypte. Mémoire ſur le coquillage, dont les anciens ſe ſervoient pour la teinture de pourpre. M. de Réaumur a retrouvé de ces coquillages ſur les côtes du Poitou & de la Bretagne, & a découvert que la liqueur propre à la teinture réſide dans deux veines blanches qu'on découvre dans le poiſſon, après avoir caſſé ſon coquillage avec précaution : le même a perfectionné les thermometres & les barometres, & les a rendu bien plus portatifs.

plus légers changemens entre le froid & la chaleur; ces inſtrumens ſont plus ſenſibles & plus exactement gradués. Ce n'eſt, MESSIEURS, qu'une partie de ce que nous devons à cet illuſtre Académicien, que tout amateur de l'Hiſtoire naturelle choiſiroit pour modele, & que tout homme vertueux deſire pour ami.

(1) Les phénomenes de la glace & des aurores boréales ne nous ſont plus inconnus; le même qui nous a expliqué les loix du mouvement, le même qui raſſemble tous les talens, toutes les connoiſſances qui peuvent briller ou inſtruire dans les Belles-Lettres & dans les Sciences, nous a dévoilé ces grands ſecrets.

(2) Nous jouiſſons aujourd'hui des obſervations pénibles & périlleuſes, faites au cercle po-

---

(1) M. d'Ortus de Mairan, auteur de ces ouvrages, eſt un des quarante de l'Académie Françoiſe, & a été Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, avant M. de Fouchy.

(2) Ces obſervations ont été faites au cercle polaire, par MM. de Maupertuis, Claiaut, le Monier & Camus, ſecondés par M. l'abbé Outhier, & M. Celſius de l'Académie d'Upſal. L'amplitude des degrés de l'équateur a été meſurée par MM. de la Condamine, Bouguer, Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, & par M. de Juſſieu qui en eſt aujourd'hui. Les réſultats des deux obſervations, ſont, que le diametre

laire

laire & ſous l'équateur. La figure & les deux diametres de la terre ſont déterminés par un travail, non-ſeulement indiſpenſable pour la navigation, mais utile également à toute la Société, puiſqu'il fixe nos doutes, puiſqu'il éteint de longues diſputes qui déroboient un temps précieux aux Savans; travail, qui confirmant les propoſitions du Chevalier Newton, & les prouvant par l'expérience, fait partager à la nation Françoise l'honneur que l'Angleterre reçut de ſes ouvrages.

(1) C'eſt à la Société royale de Londres; c'eſt à un de ces grands hommes qu'elle poſſede, que nous devons une nouvelle théorie, qui doit être regardée comme une de ces heureuſes découvertes qui préviennent les grandes erreurs. Quel trouble l'aberration des étoiles fixes n'eût-elle

---

de la terre entre deux points ſous l'équateur, eſt à l'axe polaire comme 179 à 178, c'eſt à-dire: le diametre de l'équateur eſt 6562026 toiſes, & l'axe polaire de 6525377, & par conſéquent la terre eſt plus élevée ſous l'équateur qu'aux poles de 18324 toiſes.

(1) M. Bradley eſt le premier qui ait obſervé l'aberration des étoiles fixes. Ce grand Aſtronome a auſſi perfectionné la regle de Roëmer, ſur le temps que la lumière du ſoleil & des étoiles fixes, eſt à venir juſqu'au globe de la terre; celle du ſoleil a été déterminée environ à ſept minutes & demie.

pas porté dans tout le ſyſtême du ciel, ſi celui qui l'obſerva le premier ne l'eût pas expliquée, & n'en eût pas trouvé la raiſon dans le mouvement compoſé de celui de la lumière avec celui de la terre? Ce qui pouvoit ébranler ſur le ſyſtème reçu de Copernic, devint, dans des mains ſi habiles, une nouvelle preuve de ſon exactitude.

Il eſt preſque également honorable de découvrir de nouvelles vérités, & d'applanir les routes qui conduiſent à celles qui ſont déjà reconnues. Le grand Newton, après avoir trouvé la ſolution des problêmes les plus difficiles, s'expliqua peu ſur la méthode dont il s'étoit ſervi; il connoiſſoit trop de quelle importance il étoit de faire travailler l'eſprit de ſes diſciples: c'eſt ainſi qu'il les diſpoſoit à recevoir de plus fortes impreſſions des vérités qu'ils étoient obligés de trouver & qu'il ne faiſoit preſque que leur indiquer. Ses ſectateurs ne doutoient point de la certitude de ſes propoſitions, mais il étoit important de découvrir la route qu'il avoit ſuivie, & la chaîne qui lioit ſes démonſtrations à ſes principes.

(1) C'eſt à ce travail utile que nous devons la

(1) MM. de Maupertuis, Fontaine; Clairaut, d'Alembert ont trouvé ces principes.

découverte de pluſieurs principes généraux, qui ſervent de clef pour la ſolution d'un grand nombre de problêmes, tels que les loix de la réfraction de la lumière, & le principe de la moindre quantité d'action, dont les loix du mouvement & du repos dans le choc des corps ſont déduites.

(1) C'eſt au même deſir de rendre les ſciences moins difficiles, que nous devons la Géométrie ſimplifiée dans ſes élémens, par un des géometres qui en connoît le mieux toute l'immenſité; & ces regles de la Dynamique, qui donnent, par les plus petits nombres, les véritables loix de l'équilibre.

(2) Nous commençons, MESSIEURS, à appro-

---

(1) Elément de Géométrie de M. Clairaut. Traité de Dynamique par M. d'Alembert.

(2) Mémoires & obſervations de M. le Monier le cadet. Il partit en 1748 pour aller obſerver en Ecoſſe une éclipſe de ſoleil qui y devoit être annulaire. Milord Morton fit les obſervations avec lui. Le téleſcope qu'ils avoient réduit à ne groſſir que ſix cens fois l'objet, peut les groſſir juſqu'à mille; mais alors les objets paroiſſent moins nets, & leur circonſcription eſt moins régulière. Ce téleſcope eſt un ouvrage de M. Short; le même a fini il y a deux ans celui de Londres, qui groſſit douze cens fois l'objet. Les téleſcopes de cette eſpèce ſont de l'invention de M. Grégory.

cher avec plus de préciſion que jamais, des points fixes qui peuvent déterminer les longitudes. Pluſieurs Mémoires ſur la théorie de la lune, augmentent tous les jours nos eſpérances. Leur Auteur rapporte dans un Mémoire particulier, les ſavantes obſervations de l'éclipſe de 1748. Il les fit à Aberdour en Ecoſſe. Un pareil voyage ne pouvoit étonner un des obſervateurs qui avoit paſſé un hiver ſous le cercle polaire. Le Préſident de la Société d'Edimbourg, Seigneur auſſi diſtingué par ſon ſavoir que par l'illuſtre nom de Douglas, obſervoit avec lui. Ils ſe ſervirent d'un téleſcope qui groſſiſſoit ſix cens fois l'objet, & qui leur faiſant voir par parties le corps entier de la lune, ſur le diſque lumineux du ſoleil, leur donna la méthode pour rectifier à l'avenir les éclipſes qui ne ſeront point annulaires. Ce même téleſcope leur fit obſerver auſſi que la circonſcription du diſque de la lune eſt hériſſée de montagnes & de pics, auſſi faciles à reconnoître qu'une chaîne de montagnes qu'on apperçoit à l'horizon.

Si les obſervations Aſtronomiques & les tables ſe perfectionnent tous les jours, nous le devons en partie à la préciſion des inſtrumens du plus habile Artiſte (1) que la Grande-Bretagne ait pro-

(1) *M. Graham.*

duit, préciſion qui s'augmente encore par les eſtimations délicates & difficiles qu'il fait faire des changemens que ces inſtrumens peuvent recevoir du grand froid ou de la chaleur.

(1) Quelles recherches ſavantes & utiles n'a-t-on pas fait ſur la nature, la corderie & la manœuvre des vaiſſeaux, & ſur les différentes parties de l'Hydrographie Aſtronautique ? Que de corrections importantes dans nos Cartes Marines, & dans la méthode pour faire l'eſtimation de la route d'un vaiſſeau ?

(2) Les voyageurs ne ſeront plus en droit de répandre un ton fabuleux ſur le cours de la rivière des Amazones. Ce cours parcouru par un des obſervateurs des degrés de l'équateur, nous eſt aujourd'hui parfaitement connu, & les périls de toute eſpèce qu'il a franchis avec tant de courage, nous ont procuré la deſcription la plus inſtructive & la plus fidèle des pays qui bordent

(1) On ne peut que renvoyer aux Mémoires de l'Académie, pour l'explication de ces ouvrages, auxquels pluſieurs célèbres Académiciens ont eu part.

(2) M. de la Condamine a parcouru tout le cours de la rivière des Amazones en déterminant tous les points géographiques ; Il a paſſé le Pungo, eſpèce de cataracte de cette rivière qui deſcend des Cordélières ; M. de la Condamine a donné une relation particulière de ce voyage, auſſi inſtructive qu'agréable.

ce fleuve immenſe, de ſes productions & de ſes habitans. J'oſe même ajouter que le ſéjour des obſervateurs François dans l'Amérique, les voyages de pluſieurs navigateurs Eſpagnols & Portugais, & ſur-tout ceux du célèbre Halley, & de Mylord Georges Anſon, nous ont donné une connoiſſance ſi étendue de cette partie du monde, qu'après l'Europe, c'eſt celle que nous connoiſſons le mieux, & de laquelle tous les points géographiques ſont les mieux déterminés.

De quoi l'eſprit inventeur n'eſt-il pas capable, lorſqu'il eſt éclairé par une théorie ſavante, & ſoutenu par une patience & un courage inébranlables?

(1) Pluſieurs ſavans, illuſtres déjà par des découvertes heureuſes dans la Catoptrique, osèrent nier la poſſibilité du miroir d'Archimède; cependant ce même miroir vient de nous être reſtitué, & peut-être même d'une façon ſupérieure.

---

(1) M. de Buffon, par le moyen de pluſieurs miroirs plats, dont il raſſemble les rayons réfléchis dans un foyer commun, allume des corps combuſtibles à 250 pieds, & fond les métaux à 120 pieds de diſtance. En augmentant le nombre des miroirs, on peut rendre le foyer encore plus vif & le porter plus loin.

(1) Nous pouvons admirer aujourd'hui ces machines, dont l'art & le méchaniſme égalent ces ſtatues de Vulcain chantées par Homère, & qui juſqu'à nos jours, ne paſſoient que pour un de ces traits hardis de l'imagination, dont le poëme épique même n'oſe que rarement ſe parer. Nous voyons leur auteur diminuer auſſi la main-d'œuvre dans l'attelier des ouvriers, juſqu'au point de n'oſer ſe ſervir de ces métiers trop ingénieux, & qui ſimplifient trop un travail néceſſaire à l'occupation & à la ſubſiſtance d'un peuple laborieux.

(2) L'aiman, cet écueil des anciens phyſiciens,

---

(1) M. de Vaucanſon a fait pluſieurs automates, & entr'autres le ſatyre jouant de la flûte. La ville de Lyon s'eſt oppoſée à l'établiſſement des métiers qu'il avoit inventés. Un enfant de quinze ans un peu intelligent, pouvoit faire travailler pluſieurs métiers à la fois; & au moyen des différentes charges qu'il leur donnoit, il pouvoit augmenter ou diminuer le poids de la ſoye employée dans une aune d'étoffe, de trois onces au-deſſus ou au-deſſous du poids ordinaire que lui donnent les ouvriers.

(2) M. Knight, docteur en Médecine & Membre de la Société de Londres, eſt l'inventeur des barres magnétiques & des aimans artificiels. Il m'a envoyé de Londres ſes grandes barres, ſes aimans artificiels, & un aparatus pour répéter les expériences. On trouvera un détail de cette découverte dans un Mémoire inſéré

cette puiſſance toujours éprouvée, toujours définie, cependant ſi peu connue, même par le reſtaurateur de la ſaine philoſophie ; cet aiman eſt aujourd'hui non-ſeulement imité, mais ſurpaſſé en force magnétique, par un célèbre Membre de la Société de Londres. Les poles d'un aiman naturel, que Rohaut aſſuroit être immuables, ſont renverſés dans un inſtant par le contact des pôles de deux barres d'un acier parfaitement dur. La facilité de la touche de ces barres, la force (double de celle d'un aiman naturel) qu'elles communiquent à des aiguilles de compas marins, forgées du plus dur acier, conſtatent l'utilité d'une auſſi belle découverte.

(1) Ni les ruines de Memphis, ni celles de

---

dans le Mercure de Février de 1750. Ce Mémoire, quoique plein de fautes d'impreſſion, donnera une idée plus préciſe de cette découverte. On a eu ſoin d'y traduire l'extrait des Tranſactions philoſophiques, où les expériences faites en préſence de la Société royale ſont rapportées.

(1) M. du Hamel eſt l'auteur de cet excellent Mémoire. On le trouve dans le dernier tome des Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1745. J'ai reçu l'an paſſé une lettre de M. du Hamel, qui me marque qu'il a perfectionné ce travail, dont il rendra compte dans un Mémoire particulier. J'oſe dire, qu'il n'a peut-être jamais paru un Mémoire plus utile,

Perſépolis, qui font voir encore quelques reſtes des magaſins publics, ni les plus anciens greniers qui ſubſiſtent, ne nous donnent d'autre idée de la conſervation des grains, que celle d'en raſſembler une quantité médiocre dans de grands eſpaces. Un Académicien de Paris, toujours prêt à employer & ſon bien & ſes travaux à des découvertes utiles, vient de démontrer la facilité de conſerver une quantité conſidérable de grains, à l'abri de l'humidité, des inſectes & des animaux nuiſibles. La forme cubique des coffres qu'il a inventés, donne l'idée géométrique du peu d'eſpace néceſſaire pour contenir des maſſes de grains bien ſupérieures à celles que renferment les greniers les plus vaſtes.

Cet Académicien partage l'honneur de cette découverte avec un des plus illuſtres de l'Angleterre. La quantité de Nègres qui périſſoient dans les vaiſſeaux envoyés en commiſſion pour la traite, fit imaginer à M. Hales des ventilateurs qui renouvellent l'air entre les ponts & à

& qui ſoit mieux prouvé. Pour juger du peu d'eſpace néceſſaire pour contenir le bled ; qu'on imagine un coffre de douze pieds cubes ; ce coffre contiendra 1728 pieds cubes de bled ; & les plus vaſtes greniers ne les contiendroient pas ; on ne peut donner que dix-huit pouces de hauteur au tas de bled des greniers.

fond de cale, & depuis cette découverte pluſieurs caffriers ont porté les Nègres juſqu'à la Jamaïque, ſans perdre un homme dans le trajet (1). Depuis cette invention utile, les hôpitaux, les lieux publics & les entonnoirs des mines, reçoivent facilement un air ſalubre & renouvellé, & ſont purgés d'un air uſé ou corrompu, & des méphitis mortels pour les ouvriers. L'Anglois a réuſſi à conſerver la vie des hommes; le François à prévenir leurs beſoins.

(2) Quels ouvrages immortels ne devons-nous

---

(1) Les ventilateurs de M. Hales ſont aujourd'hui fort en uſage en Angleterre; les Hollandois commencent à s'en ſervir, & M. Filey, Brigadier des armées du Roi & Ingénieur en chef, m'a dit en avoir trouvé de pareils dans les galeries majeures des mines de la ville de Berg-op-zoom; un tuyau de tôle perçoit juſqu'à la ſuperficie de la terre, & répondoit à l'ame du ſoufflet.

(2) L'on peut voir dans les éloges des Savans de M. de Fontenelle, tout ce que les Sciences doivent au fameux Daniel Bernoully, & à ſon frère, Profeſſeur à Groningue. M. Bernoully, aujourd'hui aſſocié étranger de l'Académie des Sciences de Paris, ſoutient dignement la réputation de ces grands hommes. Cette famille n'eſt pas moins eſtimable par la douceur de ſes mœurs, & par ſes vertus, que par ſon ſavoir; pluſieurs François qui ont été travailler ſous leurs yeux, ont reçu chez eux le même traitement qu'ils pouvoient eſpérer dans le ſein de leur propre famille.

pas à cette famille ſi chère à la République de Baſle, à cette famille nombreuſe qui n'a jamais produit d'hommes médiocres, & dont le nom pare la liſte de l'Académie des Sciences de Paris, depuis qu'elle reçut ſes ſtatuts, & les bienfaits d'un grand Roi; à cette famille, enfin, qui ſemblable à la fameuſe Spirale logaritmique, dont Daniel Bernoully trouva les propriétés, mérite la même deviſe? *eadem mutatâ, reſurgo.*

(1) Ce que le Chevalier Newton lui-même avoit regardé comme preſque impoſſible, M. Maklaurin, MESSIEURS, le trouva parmi vous. Son Traité de la Géométrie organique, ou les moyens de décrire toutes ſortes de courbes par mouvement continué, eſt daté de Nancy en 1722. Quelle perte pour les Sciences que ce ſavant digne d'être l'émule du grand Newton, s'il n'eût été le plus zélé de ſes ſectateurs!

(2) Ce nom, MESSIEURS, m'invite à vous rap-

---

(1) M. Maklaurin a demeuré pluſieurs années à Nancy, & c'eſt dans cette ville qu'il a compoſé ſon Traité, intitulé *Geometria organica, ſive curvarum linearum deſcriptio univerſalis.*

(2) On ne peut mieux comparer la famille de MM. Grégory qu'à celle de MM. Bernoully; les Sciences leur doivent autant de reconnoiſſance; M. Picairne étoit un fameux Docteur en Médecine, Préſident de la Société royale de Médecine. Milord Cromarty, & le

peller tout ce que nous devons à la Société d'Edimbourg. Cette Société, une des plus illuſtres de l'Europe, & à laquelle nous devons les ouvrages de Gregory, des Picairne, & des Mackenſie, eſt en droit de ſe parer de l'ancien amour de ſes compatriotes pour les Sciences & pour les Lettres. Ce furent deux Ecoſſois que Charlemagne choiſit & appella pour les mettre à la tête de l'Univerſité de Paris, dont il fut le Fondateur.

Eh ! dans quel temps, MESSIEURS, la Géométrie & les Mathématiques nous ont elles mieux prouvé leur utilité ? Leur objet étant de travailler ſans ceſſe pour la Société; de quel prix ne ſont-elles pas pour nous, lorſqu'elles ſont utiles à la conſervation des hommes & à la gloire des armes d'un grand Roi, qui a pour vous les mêmes ſentimens que votre Souverain ?

Les plus fortes places ont à peine réſiſté aux efforts réunis du grand art du Génie & de l'Artillerie; la longueur des ſiéges n'a point émouſſé la tête de nos armées; & ces efforts communs

---

Chevalier Mackhenſie de la même maiſon, ſe ſont diſtingués par leurs découvertes dans l'hiſtoire naturelle; le Chevalier Mackhenſie ne s'eſt pas moins illuſtré comme grand Juriſconſulte.

ont préparé en peu de jours à nos troupes d'élite les moyens de ſignaler leur valeur.

(1) Quel beau jour le Chef reſpectable de l'artillerie françoiſe n'a-t-il pas porté dans la théorie ſi profonde, & ſi périlleuſe à acquérir, des exploſions de la poudre, & des excavations paraboloïques des mines? Ce Traité qui nous les définit, montre la poſſibilité de faire ſauter juſqu'à neuf fois le même point d'un glacis ou d'une contreſcarpe, & prouve également la profondeur du géometre, & l'expérience de l'homme de guerre. Ce Traité trop concis par le plaiſir qu'on goûte à le lire, mais plein, inſtructif, & preſſant pour la raiſon, eſt un modèle de préciſion dans les détails, & de juſteſſe dans les conſéquences.

(2) Mais, MESSIEURS, quel ſpectacle intéreſ-

---

(1) MM. d'Aumale & de Gordon, Lieutenans généraux & Directeurs des fortifications, ont conduit les ſieges de la dernière guerre; MM. de Valière, père & fils, Lieutenans généraux des armées du Roi & de l'Artillerie, ont commandé celle de tous ces ſieges; ce dernier a été fait Lieutenant-général à 27 ans. Le Traité de M. de Valière le père, ſur les excavations paraboloïques des mines, ſe trouve à la fin du troiſieme tome des Commentaires ſur Polybe; on le trouve auſſi dans les Mémoires de M. de S. Remy.

(1) Machine ou bateau compoſé de l'invention de

ſant attache ici nos regards ? Quel honneur pour ceux qui ſont l'application de la Géométrie aux méchaniques & aux travaux publics ? Les bords de la Meurthe voient paſſer le gouvernail de Typhis dans des mains accoutumées à tenir celui des Empires ; la force d'inertie des poids immenſes que renferment ces vaſtes bâtimens qui portent l'abondance dans les villes, la force vive des courans les plus rapides, tous ces obſtacles combinés vont être ſurmontés par une machine auſſi ſimple qu'ingénieuſe ; les frais de tranſport ſeront diminués, les difficultés & la perte du temps inévitables dans le paſſage des ponts, ne ſubſiſteront plus.

Un autre ſpectacle attache nos regards dans ces jardins auſſi ſuperbes que variés, où tout ce qui caractériſe le bon goût des Européens & des Orientaux ſe trouve raſſemblé.

(1) Les habitans d'un village des montagnes des Vôges, y paroiſſent occupés par les travaux

---

Sa Majeſté Polonoiſe ; toute la ville de Nancy a vu ce bateau remorquer contre le courant, par le travail de cinq hommes, trois bateaux de tranſport chargés de pierre de taille du poids d'environ 200000 liv.

(1) Figures mouvantes par la chûte des eaux, & la multiplication & l'accord des roues, placées dans les Jardins de Lunéville, de l'invention de Sa Majeſté.

de la campagne & par les ſoins du ménage; toutes les expreſſions ſont vives, les attitudes ſont juſtes, les mouvemens imitent ceux de la nature avec fidélité: chaque ſpectateur eſt ému en les voyant, & forme des réflexions différentes. Le villageois eſt enchanté de ſe voir placé dans l'enceinte des Palais du Père du peuple; le courtiſan jouit d'un ſpectacle agréable, & réfléchit (peut-être en ſoupirant) à l'innocence & à la ſimplicité de mœurs que ce village lui rappelle. Le ſavant admire, & l'eſprit attaché dans une méditation profonde, il cherche à pénétrer quel eſt le nœud qui forme les accords des forces mouvantes, & de celles de la chûte des eaux pour faire agir tant de reſſorts cachés.

La ſuite de ce Diſcours, MESSIEURS, m'oblige à quitter ces images agréables; je dois vous rappeller une partie des ouvrages qui traitent du grand art de guérir, & que notre ſiècle a vu naître.

La France, la Grande-Bretagne & l'Italie, trouvent de dignes ſucceſſeurs des du Verney, des Harvée, & des Malpighi, dans MM. Winſlow, Monro & Motgagny.

L'Anatomie, cette ſcience ſi inépuiſable, forma de tous les temps de grands émules dans Paris; depuis la perte de M. Hunault, nous deſirons

que M. Ferrein en puiſſe trouver de dignes d'être les ſiens.

(1) C'eſt à l'Auteur profond de l'Hiſtoire du Cœur, que nous devons les ſavans Commentaires des ouvrages d'Heiſter & de Sthal; & ces Commentaires nous prouvent qu'il n'eſt point de matière où l'éloquence ſoit étrangère, lorſqu'elle ne paroît que pour rendre les images plus frappantes, & entraîner les eſprits à la conviction.

Avec quelle confiance, ſur-tout, ne devons-nous pas lire ces écrits, qu'on doit regarder comme un nouveau bienfait de la Divinité, ces écrits du grand Boërrave, ſource toujours pure, toujours féconde, qui deviennent pour nous le Code de la ſcience qu'il a enrichie & perfectionnée?

On n'eſſaya d'abord les injections que comme une nouvelle preuve de la circulation : mais quels prodiges ne ſont pas ſortis des mains ſavantes des Ruiſchs & des Hunault? Les traits défigurés par la pâleur de la mort, & par l'affaiſſement des muſcles & des vaiſſeaux, ont repris leurs contours, leurs couleurs & même leur beauté; toutes les parties intérieures du corps

(1) M. de Senaac, aujourd'hui premier Médecin du Roi.

injectées

injectées par le même art, ſont devenues des eſpèces de cartes de l'Angiologie, auſſi durables que fidèles.

Que de nouvelles découvertes pour la cure de pluſieurs bleſſures qu'on regardoit comme mortelles? Quelle multiplicité d'inſtrumens inventés par MM. Morand, Cheſelden, le Cat & le Dran, pour faciliter & aſſurer le ſuccès des opérations? Quelle reſſources n'ont-ils pas trouvées pour guérir ces maux invétérés, ces gangrenes ſeches qu'on regardoit comme incurables?

L'Académie de Chirurgie commiſe à la direction de cet homme ſi cher aux armées Françoiſes & Angloiſes (1), annonce par ſes écrits & par ſes ſuccès combien il eſt eſſentiel de joindre la profonde théorie à une ſuite de vérités, qu'on ne peut reconnoître que pas à pas par l'expérience.

C'eſt dans la préface du premier Recueil de ſes obſervations, que ſon Secrétaire perpétuel attaqua l'ignorance avec toute la force, & les mêmes lumières qui lui dicterent ſon Traité de

(1) M. de la Martinière, premier Chirurgien du Roi. La preface du premier Recueil des Obſervations de l'Académie de Chirurgie, eſt de M. Queſnay, aujourd'hui Médecin conſultant de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

l'Economie animale ; c'eſt-là qu'il fait ſentir toute la néceſſité des principes, & qu'il démaſque les honteux preſtiges que la pareſſe & le peu d'élévation de l'ame oſent faire valoir. Il y prouve, par une démonſtration rigoureuſe, que le ſeul moyen d'acquérir une expérience raiſonnée, c'eſt de préparer ſes yeux à recevoir la lumière, en commençant par remplir & éclairer ſon eſprit.

(1) Tout Phyſicien qui connoîtra combien les

---

(1) Traité de la Chymie hydraulique du Comte de la Garaie. Pour extraire les ſels réunis aux ſoufres d'une plante, on hache un peu la plante, on la met dans un vaſe de terre fort long ; une roue fait tourner quatre moulinets qui ſont inſérés dans quatre vaſes différens ; ces moulinets battent l'eau qui eſt dans ces vaſes avec beaucoup de force, & cette opération s'appelle triturier. On triture plus ou moins de temps les corps renfermés dans les vaſes, ſelon leur dureté & leur tenacité. On les réduit enfin dans une eſpèce de bouillie flottante dans l'eau, qui paroît teinte alors de la couleur du corps trituré ; on paſſe juſqu'à deux ou trois fois cette eau imprégnée ; on la fait évaporer enſuite à un feu extrêmement doux, juſqu'à ſiccité ; alors on recueille une eſpèce de ſel onctueux, qui retient ſi bien les principes du corps trituré, qu'on peut faire de l'eau de framboiſe & de la limonade avec ces ſels, qui n'ont rien perdu, ni de la ſaveur, ni du parfum de pareils fruits qui ont été triturés.

principes des corps peuvent être changés, ou du moins altérés par l'action du feu, conviendra de l'utilité de l'invention de la Chymie hydraulique. Il eſt certain que les ſels mixtes & réunis aux ſoufres naturels des corps qui ont été triturés, conſervent ſous le plus petit volume poſſible tout ce que ces corps contenoient de plus eſſentiel & de plus actif. Malheureuſement, les grands bâtimens néceſſaires pour contenir les fourneaux d'évaporation, la multiplicité de ceux qui y doivent travailler, & la longueur des procédés, rendent cette nouvelle pratique difficile à ſuivre.

Je vais, MESSIEURS, entrer dans quelques détails d'une des parties de la Phyſique, qui doit être aujourd'hui la plus intéreſſante pour vous. Vous habitez un des pays de l'Univers le plus fécond en mines, en pétrifications, en minéraux & en foſſiles de toutes eſpèces. Une multiplicité de corps marins ſi prodigieuſe, que l'examen ſeul peut la rendre croyable, couvre les ſommets des montagnes qui couronnent les bords de la Meuſe, de la Seille, de la Meurthe, de la Moſelle & du Madon. Ces mêmes corps marins ſe trouvent mêlés dans la ſubſtance des dix & douze premières couches des terreins de la Lorraine. Leur diſſolution paroît ſervir à la com-

position de pluſieurs maſſes différentes. C'eſt à vous, MESSIEURS, à examiner ces différens tréſors de l'Hiſtoire naturelle, qui peuvent en devenir de réels pour vous. Songez, MESSIEURS, que bientôt les Académies de l'Europe ſeront en droit de vous demander compte de vos obſervations. Ce travail leur eſt d'autant plus néceſſaire, que juſqu'ici ces tréſors ont été négligés. A peine connoît-on un petit nombre de mines dans les Vôges; & cependant elles n'ont preſque point de montagnes qui n'en préſentent les apparences: à peine même les eaux thermales de vos frontières ſont-elles ſuffiſamment éprouvées & connues; cependant, je rends juſtice aux ſavans Traités qui ont paru depuis peu d'années ſur les eaux de Plombieres & ſur celles de Buſſang (1). Permettez-moi de vous dire encore que la Botanique juſqu'ici ſemble avoir été négligée dans ces Pays, où elle offre tant de variétés & de richeſſes, & nous attendons avec impatience le fruit des travaux de M. Marquet, & des recherches du ſavant Médecin qui doit nous être ſi cher, puiſqu'il veille à la conſerva-

(1) Traité de Dom Calmet, Abbé de Senonces, & de M. le Maire, Médecin de Remiremont, & de la Société des Savans d'Allemagne.

tion d'une vie qui nous eſt auſſi précieuſe qu'elle eſt belle (1).

Oui, MESSIEURS, j'oſe eſpérer que les Académies des Sciences de l'Europe vous devront bientôt des ouvrages auſſi eſtimables que ceux dont votre Nation a ſi ſouvent enrichi les Belles-Lettres. L'eſprit, le goût, les talens, ſi communs parmi vous, doivent tout embraſſer.

Eh ! comment pourrois-je douter de vos ſuccès, lorſque je connois par moi-même combien l'amour des Sciences & le goût des obſervations eſt aujourd'hui répandu parmi vous ; lorſque je vois des perſonnes d'une naiſſance illuſtre s'en occuper, & de riches particuliers choiſir pour état l'étude, l'amour & la culture des Sciences?

Je dois ajouter ici, MESSIEURS, que la partie des mines a été ſi long-temps négligée en France, comme dans ces pays-ci, que ce n'eſt que depuis peu d'années que quelques particuliers qui en poſſédent dans leurs terreins, ont commencé à en demander les conceſſions. Il ſemble que ces nations guerrières ſe ſoient contentées de retirer des entrailles de la terre le ſeul métal propre à former des armes & les inſtrumens du labourage.

(1) M. Caſtres, premier Médecin de Sa Majeſté Polonoiſe.

On n'avoit point encore traduit en notre langue pluſieurs ouvrages précieux ſur l'exploitation des mines, & même ſur d'autres parties de la Chymie, tels que les ouvrages du célebre Hoffman. L'Allemagne jouiſſoit preſque ſeule du travail de ces grands hommes, & leurs diſciples jouiſſent encore aujourd'hui des conceſſions de la plus grande partie des mines de la France & de la Lorraine.

Ce n'eſt que depuis quelques années que nous commençons à ſentir tout l'avantage que nous pouvons retirer de pluſieurs ouvrages écrits en Allemand; & tous les jours nous voyons augmenter le nombre des Traductions qu'on en a faites. Un Académicien de Paris (1), recommandable par pluſieurs Traités utiles & par ſes ſavantes recherches ſur les teintures, vient de traduire le Traité de M. Schleuter ſur les mines, & y a joint les Commentaires les plus inſtructifs pour perfectionner l'art des épreuves & de la fonte des métaux; & nous eſpérons partager bientôt avec l'Allemagne, tous les travaux utiles & profonds des grands hommes qu'elle a produits.

L'étude de l'Hiſtoire naturelle, MESSIEURS, a trop de charmes pour ceux dont elle embellit les jours, pour qu'il ne ſoit pas dangereux de ſe

(1) M. Hellot, de l'Académie des Sciences de Paris.

laiſſer entraîner à la ſéduction des apparences, & de tomber dans des écueils qu'il eſt important d'éviter.

L'Hiſtoire naturelle, ſoumiſe aujourd'hui à l'exactitude la plus ſévère dans ſes obſervations & dans ſes rapports, a perdu ſans doute beaucoup de faits qui en ont été rejettés; mais ces prétendus faits n'exiſtoient que dans l'imagination ſéduite de quelques anciens Auteurs, & dans les compilations mépriſables de ceux qui les ont lâchement ſuivis, plutôt que de répéter un examen néceſſaire.

Les jours d'erreur ſont paſſés; & le grand livre de la nature a fourni en abondance de quoi réparer ces pertes, aux obſervateurs de nos jours.

Nous pouvons jouir ſans crainte des richeſſes qui nous ſont prodiguées par MM. Mead, Hill & Trembley.

Nous pouvons reconnoître avec plus de facilité que jamais, les familles des plantes, dans le bel ordre que leur ont donné les ſavans Profeſſeurs du Jardin royal de Paris (1), & ces Botaniſtes vraiment phyſiciens, qui ont ſu ſoumettre à l'expérience, & diſtinguer par le moyen des différentes glandes, des différens filets, & par leur texture intérieure, les familles des plantes,

(1) Meſſieurs de Juſſieu.

qui ne l'étoient encore que par la nomenclature (1). Cet ordre enrichi de leurs découvertes, ne ſouffre plus ces eſpèces d'uſurpations que d'anciens Botaniſtes s'étoient cru en droit de faire ſur des corps de nature abſolument différente, & que le plus célèbre du dernier ſiècle avoit portées juſques dans le règne minéral, dans les pétrifications, & dans pluſieurs familles de coquillages, tels que les coraux & les coralloïdes de différentes eſpèces.

La Société royale de Montpellier, MESSIEURS, cette digne ſœur de l'Académie des Sciences de Paris.... (Ce nom ſeul doit vous rappeller tout ce que la Médecine & la Chirurgie doivent aux grands hommes qu'elles donnent à l'Europe, & ſur-tout à ceux (2) qui joignant à la profondeur de la Science, le courage héroïque qu'inſpire la Religion & l'amour de la Patrie, volèrent pour ſecourir des malheureux, & bravèrent la mort la plus affreuſe ſur les bords déſolés de la Pro-

(1) Mémoire de M. Guétard, de l'Académie des Sciences de Paris, Médecin de ſon Alteſſe Monſeigneur le Duc d'Orléans. Ce Mémoire eſt dans le dernier tome des Mémoires de l'Académie pour l'année 1765.

(2) M. Chicoyneau, premier Médecin de Sa Majeſté Très-Chrétienne; M. Gervaſi & pluſieurs autres fameux Médecins.

vence.) Cette Société a ſouvent enrichi l'Hiſtoire naturelle par des découvertes heureuſes. Un illuſtre Magiſtrat (1), vivement perſuadé que toutes les productions de la nature doivent entrer dans l'ordre des bienfaits que l'homme a reçus du Créateur, eſt parvenu à rendre utiles ces fruits abondans aujourd'hui (quoique jadis étrangers à nos climats) que leur amertume faiſoit rejetter. Il a même réuſſi à employer utilement le travail de quelques inſectes, qui juſqu'au tems de ſes expériences, n'étoient regardés qu'avec horreur.

Nous admirions en ſilence ces agathes herboriſées, ces cailloux d'Egypte & de Florence, & ces eſpèces d'ardoiſes brunes & feuilletées, connues ſous le nom de dendrites, ſur leſquelles on apperçoit des deſſins preſque égaux à ceux qui ſeroient tracés par une main habile & légère. M. l'Abbé de Sauvages vient d'enrichir nos Mémoires d'une explication trop ſatisfaiſante pour ne pas enlever les dendrites à la claſſe des phénomènes, en les comprenant dans celles des pétrifications les mieux reconnues par les Obſervateurs.

Il n'eſt point d'amateur de l'Hiſtoire naturelle,

(1) M. Bon, premier Préſident de Montpellier, Conſeiller d'État.

qui ne puiſſe tirer de nouvelles lumières de cet Ouvrage (1), qui nous donne la deſcription des richeſſes des cabinets du Jardin royal de Paris. On y trouve le précepte & l'exemple de la méthode la plus préciſe pour l'exactitude des obſervations, & pour les raſſembler dans l'ordre le plus digne d'un vrai phyſicien. Cette Hiſtoire naturelle, dont tout le monde eſt à portée de reconnoître les détails, eſt liée par une ſuite d'idées philoſophiques, leſquelles, ſans établir de généralité dans les cauſes, s'élèvent auſſi haut qu'il eſt permis à l'eſprit humain d'atteindre.

L'Angleterre, féconde & heureuſe à réparer ſes pertes, jouit des lumières qu'elle reçut des expériences du fameux Robert Boyle; & en voit répéter tous les jours d'auſſi délicates, d'auſſi déciſives, par les travaux & par les ſoins du Préſident de la Société royale. C'eſt ſous les yeux de ce digne ſucceſſeur du Chevalier Sloane & du Chevalier Newton, M. Solkes, que celles de M. Jurin ont été exécutées. Ces expériences ont été jugées dignes d'être jointes aux leçons de phyſique expérimentale de feu M. Cotes; & le tout

(1) L'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon. Le diſcours préliminaire ſur la manière d'étudier l'hiſtoire naturelle, eſt un chef-d'œuvre, & pour l'éloquence & pour la ſûreté de la méthode qu'il indique.

enſemble forme un recueil, qu'un ſavant Académicien de Paris s'eſt fait honneur de traduire lui-même.

Rien n'eſt plus honorable, ſans doute, pour les deux Nations, que l'empreſſement avec lequel elles traduiſent réciproquement leurs ouvrages. Mais quelle idée le nom de certains traducteurs ne doit-il pas ajouter à celle que le nom de l'Auteur a déjà fait concevoir ? Tel eſt le célèbre Ouvrage de M. Hales (1), cette ſtatique des végétaux; un des Savans le plus capable d'en avoir été l'auteur, s'eſt empreſſé de le traduire.

Qu'il me ſoit permis, MESSIEURS, dans un lieu également conſacré aux Sciences & aux Belles-Lettres, de quitter un moment mon principal objet, & de vous rappeller que c'eſt ainſi que les Ouvrages de Milton, de Pope (2), & en dernier lieu l'eſprit du patriotiſme ont été traduits.

Que ne m'eſt-il permis auſſi de rendre un hommage public au traducteur de la Voix libre

(1) La Statique des végétaux, par M. Hales, traduite par M. de Buffon.

(2) Milton, traduit par M. Dupré de Saint-Maur; Pope, traduit par M. l'Abbé du Renel; l'eſprit du patriotiſme, traduit par M. le Comte de Biſſy.

du Citoyen (1), de cet Ouvrage qui nous rappelle, & les maximes, & les ſentimens épurés de Marc-Aurele, l'éloquence naturelle & l'élévation d'ame de Céſar, mais de Céſar vainqueur des Gaules, & alors le citoyen le plus illuſtre & le plus fidèle de la République.

Une célebre Compagnie, juge ſouveraine du bon goût, de l'éloquence & de la belle littérature, s'eſt toujours empreſſée d'élire ceux qui ont ſoumis le feu d'un beau génie à nous donner des traductions auſſi utiles que fidèles, lorſque les traductions rendent graces pour graces, beautés pour beautés; lorſque par des expreſſions égales en force, elles conſervent le caractère d'un ouvrage & de ſon auteur. Le traducteur qui atteint à la perfection de cet art, s'éleve à côté de celui qui a mérité les premiers applaudiſſemens, & doit eſpérer d'être bientôt aſſis parmi les Juges éclairés qui peuvent faire honneur à leur ſiècle.

Sans doute, MESSIEURS, & nous devons aimer à le croire, cette même Compagnie s'eſt-elle ſouvent plaint en ſecret de la ſévérité de

(1) La voix libre du Citoyen, traduction de M. le Chevalier de Solignac; le reſpect me défend de nommer un Auteur que le cœur & l'eſprit aiment également à deviner & à reconnoître.

ſes loix, qui ne lui permettent pas de s'aſſocier un ſexe ſpirituel & aimable? Combien de fois n'a-t-elle pas dû regretter de ne pouvoir parer ſa liſte de ces noms immortels, des noms des Lafayette, Deshoulières, des Sévigné & des Lambert? Regrets que l'eſtimable auteur de Cénie renouvelle aujourd'hui: regrets qu'une Dame illuſtre, & qui portoit un nom ſi cher & ſi reſpectable à la Lorraine, inſpira tant de fois aux Académiciens des Sciences. Nous la pleurons, MESSIEURS, & les Muſes la pleurent avec nous. Nous l'avons vu s'élever vers la région du feu & de la lumière comme vers ſa ſphere naturelle; nous l'avons entendu préparer à un fils, alors enfant (1), mais

(1) Monſieur le Comte de Lomont, Colonel alors du Régiment de Quercy, depuis du Régiment de Navarre, & qui a ſervi toute la guerre, n'avoit qu'onze ans lorſque les Inſtitutions de Phyſique de feue Madame la Marquiſe du Châtelet parurent (*). On peut voir dans la Généalogie de la Maiſon du Châtelet, raſſemblée par Dom Calmet, Abbé de Senones, qu'elle deſcend de Thiery d'Enfer, fils de Ferry de Bitche, ſecond fils de Mathieu I, Duc de Lorraine, en 1140.

(*) Ce Diſcours fut prononcé en 1752. Depuis ce temps, M. le Comte du Châtelet a été bleſſé très-dangereuſement à la bataille d'Haſtembeck. Il a été Ambaſſadeur à Vienne, à Londres: il eſt Colonel du Régiment du Roi, & Chevalier de ſes ordres.

dont elle connoiſſoit l'eſprit & prévoyoit les talens, des inſtructions que toute l'Europe partage avec lui. Nous ſommes prêts de jouir de ſon dernier ouvrage; elle venoit de traduire Newton, lorſque la mort nous l'enleva. Eh! quel génie étoit plus capable de ſuivre toute l'étendue des idées de ce grand Philoſophe? quel eſprit géométrique pouvoit mieux nous faire ſentir toute la force de ſes démonſtrations? quelle juſteſſe, quelle clarté dans la façon de s'exprimer pouvoit rendre ces démonſtrations plus lumineuſes?

Je paſſe ſous ſilence, MESSIEURS, un grand nombre de découvertes utiles, & je crois devoir finir par celles que l'Europe s'occupe à multiplier pour la connoiſſance de l'électricité.

Quelque féconde que ſoit l'électricité en phénomenes, malgré la contrariété apparente de ſes expériences, malgré l'impoſſibilité de ſoumettre ſa vélocité au calcul, cette eſpèce de Protée commence à nous prouver ſon utilité.

Quelques eſpèces de paralyſies, pluſieurs maladies des muſcles & du genre nerveux, ont

---

Madame la Marquiſe du Châtelet avoit achevé peu de temps avant ſa mort une Traduction des Ouvrages du Chevalier Newton; cette Traduction eſt actuellement ſous preſſe; on connoît la Diſſertation de la même ſur la nature du feu.

reçu des ſoulagemens très-prompts & même durables; on connoît ſa puiſſance pour augmenter la tranſpiration; il eſt prouvé qu'elle accélère la végétation des plantes; & pluſieurs cures opérées (1) à Genêve, à Pezenas, à Rouen & à Lyon, conſtatent avec authenticité, quelle peut être ſon utilité réelle, lorſque ſes effets ſeront dirigés par des mains habiles.

C'eſt à M. Nolet, à M. Muſchenbroeck, à M. Boſe de Vittemberg, & à M. Welſſon, que nous devons pluſieurs expériences nouvelles; celles d'Hauxbée & de MM. Gray & du Fay, les avoient précédées, & le tout enſemble forme un corps d'expériences fidèles, qui n'ouvrent qu'un champ trop vaſte aux conjectures.

Un inſtrument exact & propre à nous donner la meſure de l'intenſité de cet être ſubtil, ſembloit devoir inſpirer plus de crainte que d'émulation pour l'entreprendre; cependant MM. d'Arcy & le Roy ont réuſſi à perfectionner un électrometre.

Je n'oſe qu'à peine, MESSIEURS, ſuivre dans ce moment les mouvemens de mon cœur, & rendre à MM. Watſon & Ellicott, de la Société

(1) A Genêve, par M. Jallabert; à Pezenas, par M. Daydé; à Lyon, par M. Peſtalozzy; à Rouen, par M. le Cat.

royale de Londres, ce que je crois dû à leurs travaux. J'ai lieu de craindre que cet hommage ne paroiſſe intéreſſé ; on me ſoupçonnera peut-être de deſirer qu'une partie de leur gloire réjailliſſe ſur moi-même.

Mes deux Confrères ont prouvé à l'Angleterre que l'électricité a les propriétés du feu, de la lumière & du mouvement ; & ſans nous être communiqué nos idées, nos expériences, nos conjectures furent les mêmes ; & nous crûmes reconnoître dans l'électricité ce feu élémentaire, ſi ſavamment défini dans les élémens chymiques de Boerhaave.

Les expériences aſſidues, pénibles mêmes (ſi en effet il en eſt de telles pour quiconque deſire d'être éclairé) ces expériences répétées avec conſtance pendant trois ans, m'ont paru ſuffire à peine pour établir quelque probabilité dans mes opinions ; elles me mettent en droit, MESSIEURS, de vous repréſenter une partie des écueils que l'on trouve dans toutes celles qui ſont délicates & difficiles.

Quiconque connoîtra celles de l'électricité, doit ſavoir que deux Obſervateurs (même de bonne foi) peuvent voir des effets abſolument différens dans une expérience, qui cependant leur paroîtra la même.

L'attraction ſe change ſubitement en répulſion ;

ſion ; cette répulſion eſt ſouvent ſuivie par un autre phénomene : ſouvent même des corps fort minces, qui préſentent une certaine ſuperficie, ou des corps longs & légers, éprouvent à la fois l'effet de deux puiſſances contraires.

La raiſon ſeule, la candeur, l'amour de la vérité, peuvent juger ſainement de ces différens effets ; mais ſouvent l'eſprit de parti répand l'illuſion, ſouvent on ne veut voir que ce qui nous favoriſe, & on prend pour des accidens tout ce qui paroît contraire à notre opinion.

Ces mêmes expériences ſur l'électricité m'obligent encore à vous repréſenter, MESSIEURS, que c'eſt en vain qu'on oſeroit prétendre au nom de phyſicien, ſi on n'a pas fait encore une étude ſuivie de la nature du feu, ou du moins des effets qu'il nous fait voir.

Ce feu, ſi néceſſaire dans la nature, mais toujours dangereux dans les opérations où l'on multiplie ſa force, ce feu diviſe & réunit, volatiliſe & condenſe ; il adoucit une matière en la purgeant d'un ferment pernicieux, ou en émouſſant ſes acides ; il en ſublime une autre qui étoit douce & inſipide, & la rend cauſtique & corroſive ; prompt dans tous ſes effets, & donnant ſans ceſſe de nouvelles modifications à la matière. Qui peut ſe répondre de ſavoir gouver-

ner cet être qui renferme en lui l'embraſement, la lumière & le mouvement?

Quoique ces propriétés paroiſſent diſtinctes, peut-on ſe refuſer à reconnoître qu'elles ſont identiques à un même être, ou plutôt ne ſont qu'un ſeul & même être ſous différentes dénominations?

Quel beau jour les expériences de l'électricité ne répandent-elles pas dans la recherche de la nature de cet être, que Boerhaave définit ſous le nom d'*Ignis elementaris*?

C'eſt ce feu, dans lequel tous les corps ſont immergés qui les pénetre ſi intimement, qu'il ſe fait reconnoître pour le milieu ſubtil des plus petites molécules de la matière; ce feu enfin, qui, bien différent de celui que Deſcartes ne reconnoît qu'à l'embraſement & à la chaleur, remplit tout l'atmoſphère ſolaire, & dont les faiſceaux coniques, compoſés de rayons droits, ſuivent dans leur progreſſion la loi inverſe du carré des diſtances du centre de leur foyer.

Si les Sciences ont fait de ſi grands progrès dans notre ſiècle, il n'en eſt point auſſi, MESSIEURS, dans lequel les Savans aient reçu plus d'honneur & de bienfaits des Souverains.

Les cendres du grand Newton & de Pope repoſent dans le tombeau des Rois. Un talent, un mérite réel dans la grande Bretagne, eſt le pre-

mier des titres pour prétendre aux grandes récompenſes. Chaque pouvoir eſt diſtinct, & a ſes limites dans les trois Royaumes; celui des Sciences & de la Philloſophie, eſt le ſeul qui n'en reconnoiſſe point.

L'Académie de Berlin, illuſtrée par ſes premiers travaux & par les prodiges qu'enfante l'art profond, & jadis myſtérieux de la chymie, cette Académie jouiſſoit en ſilence de ſes premiers ſuccès, lorſqu'un Roi, né pour animer toutes les profeſſions, lui rendit ſa première ſplendeur.

Connoiſſant le pouvoir de l'exemple, ſurtout lorſqu'on le reçoit de ſon Maître, il ranima l'émulation de ſes ſujets par des ouvrages qui caractériſent également la majeſté du Souverain, la ſageſſe du Légiſlateur & la profondeur du Philoſophe; ce Roi, le Miltiade & le Solon du Nord, agit, écrivit & parla, & bientôt une armée, une Académie & un nouveau code de loix annoncerent, & ſa haute ſageſſe, & ſa puiſſance.

Si toutes les Académies ne ſe regardoient pas comme ſœurs, & n'en avoient pas les ſentimens mutuels, un François, quoiqu'ayant l'honneur d'être Membre de celle de Berlin, pourroit-il parler de la gloire qu'elle acquiert tous les jours, ſans exprimer quelques regrets? L'illuſtre Préſi-

dent de cette Académie fut élevé dans le ſein de celle de Paris. Mais ne ſerions-nous pas injuſtes d'envier M. de Maupertuis à la Pruſſe? Nous conſervons avec lui une correſpondance intime; nos Mémoires ſont enrichis de ſes travaux, & nous ſommes prêts à jouir de ceux de M. de Formey.

Le *Proſpectus* de l'Encyclopédie annonce tout ce que ce Recueil devra à M. de Formey, & ce nom, joint à ceux des deux Auteurs (1) qui dirigent & raſſemblent les parties de cet important ouvrage, doit nous en faire concevoir la plus haute eſpérance.

L'Académie de Péterſbourg conſerve pour M. Euler les mêmes ſentimens que celle de Paris pour M. de Maupertuis. Mais quelle eſt la Société des gens de Lettres qui pourroit regretter de payer ce tribut, quelque précieux qu'il ſoit, au Monarque qui rend ces grands hommes heureux par ſa préſence & par ſes bienfaits?

La mort de M. Celſius nous fut auſſi ſenſible qu'à l'Académie d'Upſal; il avoit partagé les travaux des Obſervateurs François dans les climats

(1) M. de Formey eſt Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences & Belles-lettres de Berlin. Meſſieurs d'Alembert & Diderot ſont ceux qui raſſemblent les différentes parties de l'Encyclopédie.

glacés de la Laponie. Tel eſt l'eſprit des Académies de l'Europe, MESSIEURS; la recherche & l'amour de la vérité, banniſſent d'entr'elles tout ſentiment de rivalité, en animant toujours celui de l'émulation.

Voilà, MESSIEURS, les exemples que je vous propoſe : ces modèles ſont dignes de vous; ce n'eſt qu'en les imitant que nous ſeconderons les grandes vues, & que nous remplirons toutes les eſpérances de notre auguſte Fondateur.

DISCOURS

Prononcé en préſence de Sa Majeſté le Roi de Pologne, dans la ſéance publique de la Société royale de Nancy, le 10 Janvier 1753.

SIRE,

LA préſence d'un des plus grands Rois qui ſoient nés pour le bonheur des hommes, ne me fait point trembler. L'éclat du diadême, la gloire qui environne VOTRE MAJESTÉ, me laiſſent voir un Sage, un Père de la Patrie, un Maître ſenſible à la douceur d'être aimé; mon ame n'eſt agitée que du trouble agréable que font naître l'admiration & l'amour.

Tel eſt, SIRE, le caractère auguſte de la véritable grandeur. Plus elle nous eſt préſente, plus elle nous anime & nous élève au deſſus de nous-mêmes. Tels étoient les ſentimens que Lycurgue inſpiroit en paroiſſant dans une aſſemblée des Citoyens de Lacédémone.

Semblable à une Divinité bienfaiſante, VOTRE MAJESTÉ vient nous voir jouir de ſes propres dons; ſa bonté paternelle l'a preſſée de connoître par elle-même quels ſont les fruits que nous tirons de ſes bienfaits; tout annonce le vif intérêt qu'elle prend à des travaux qu'elle a déterminés & qu'elle éclaire, & je lis dans ſes yeux une tendre inquiétude pour les ſuccès qu'elle nous deſire.

La même inquiétude agite auſſi cette Aſſemblée. Accoutumée à voir réuſſir les ouvrages de ſon Souverain, elle nous deſire tout ce qui pourroit nous illuſtrer & lui plaire; tous les cœurs, SIRE, émus, enchantés par votre préſence, voudroient que je puſſe exprimer tous leurs tranſports.

Mais, SIRE, ne vous ſera-t-il pas reproché que cette Société jouit de trop bonne heure des plus grands honneurs auxquels elle peut aſpirer? Les regards du Sage ſont la plus digne récompenſe des vertus & des talens; & lorſque VOTRE MAJESTÉ daigne arrêter les yeux ſur nous, elle rend l'Europe plus attentive à nos travaux.

On admira la magnificence de VOTRE MAJESTÉ dans notre fondation, on examinera ſévérement aujourd'hui ſi nous ſommes dignes d'être avoués par notre auguſte Fondateur. La préſence dont VOTRE MAJESTÉ nous honore,

excitera plus vivement les desirs & la jalousie des Sociétés savantes, que les bienfaits dont elle nous a comblés.

Rien ne peut nous rassurer, SIRE, que la justice & la candeur qui règnent dans ces Sociétés depuis long-temps célèbres ; elles verront dans les rapports de cette Seance mémorable, que nous sommes encore occupés à rassembler les forces qui nous sont nécessaires pour marcher d'un pas égal avec elles.

Elles liront avec plaisir les noms des nouveaux Confrères que nous acquérons ; elles en reconnoîtront plusieurs dont elles ont été empressées à parer leurs listes.

Celui de M. l'Abbé de Guasco les fera souvenir de tous les prix qu'il reçut de leurs suffrages, & d'avoir vu les Muses concourir à illustrer un nom qui l'étoit déjà dans l'Histoire.

Celui de M. de Montcrif leur rappellera cette morale si pure & toujours aimable, qui plaît en persuadant, qui mérite d'être avouée également par les vertus & par les graces ; cette morale, enfin, caractère distinctif de ses ouvrages & de ceux de l'ancienne & célèbre Académie qui se l'est depuis long-temps associé.

Quels droits M. de Montcrif n'avoit-il pas à nos suffrages ? FRÉDÉRIC, cet illustre ami de STANISLAS, avoit déjà paru l'envier à

l'Académie Françoiſe, & l'avoit admis dans celle qu'il protège; cependant, MESSIEURS, c'eſt moins dans le ſein de ces Académies que nous l'ayons été chercher, que ce n'eſt aux pieds du trône de la Reine, auguſte fille de notre Fondateur.

C'eſt-là, MESSIEURS, que notre heureux Confrère paſſe des jours dont rien ne peut troubler le calme & le bonheur; c'eſt-là, que dans les fonctions d'une charge que les Souverains ne penſent à créer, que lorſqu'ils veulent attacher de plus près à leur perſonne un homme de Lettres, dont ils aiment les talens, & dont ils eſtiment les mœurs; c'eſt-là, dis-je, qu'il eſt appellé dans ces heures que la Reine donne à des études qu'elle s'efforce en vain de cacher.

La modeſtie donne bien de la grace aux Muſes; mais quelquefois elle nous dérobe les tréſors qu'elles raſſemblent & les fleurs qu'elles font naître.

(1) M. de Montcrif s'occupe du ſoin charmant de les recueillir; nous ne liſons preſque aucun de ſes ouvrages qui ne ſoit enrichi de ces traits vifs & agréables, de ces définitions préciſes que ceux qui ont l'honneur de ſervir la

(1) Feu M. de Montcrif étoit Lecteur de la feue Reine.

Reine reconnoiſſent comme la ſuite néceſſaire de la beauté de ſon imagination, de la juſteſſe & de l'élévation de ſes idées.

Où pourrois-je mieux célébrer les caractères de l'amitié, que dans un Temple où elle doit régner avec les Muſes ? VOTRE MAJESTÉ, SIRE, connoît trop quelle eſt la force du ſentiment, pour ne me pas permettre de rendre un hommage particulier à un ancien ami, dont je deviens une ſeconde fois le Confrère. Je le trouvai toujours courageux & actif s'il falloit me ſervir ; prévoyant & éclairé s'il me donnoit des conſeils ; tendre, égal, prévenant & ſenſible au plaiſir toujours certain de me rendre ſon commerce aimable.

Le Diſcours que M. le Comte de Breſſey vient de prononcer, intéreſſera également la Lorraine, & ceux qui, loin du trône de notre Fondateur, ne conſidèrent en lui que le Légiſlateur & le Philoſophe.

Peut-être, Monſieur, les Sociétés ſavantes ſeront-elles étonnées de vous entendre parler avec tant de lumière & d'élégance un langage qui n'eſt familier que pour elles ; elles reconnoîtront en vous les talens & les connoiſſances qu'elles cultivent, & le don de les bien définir & de les faire aimer. Attentives à votre voix, leur confiance redoublera lorſqu'elles ſauront qu'une naiſ-

ſance illuſtre & des ſervices brillans à la guerre vous approchent de plus près de la perſonne des Rois; elles ne craindront point, Monſieur, que les principes rigides de l'homme de guerre ſe ſoient ſoumis à l'art flatteur du Courtiſan; elles chercheront avec empreſſement dans le portrait que vous venez de faire de notre Fondateur; elles étudieront, elles aimeront tout ce qui tient à l'homme, tout ce qui tient au Roi Citoyen, tout ce qui tient enfin à l'Auteur des écrits qu'elles ont admiré.

Souvent nous conſidérons plus dans les grands hommes les vertus & les talens où nous pouvons atteindre, que les actions qui nous étonnent, & l'éclat d'une majeſté & d'une gloire qui nous ſont étrangères.

C'eſt ainſi que l'homme pour lequel la médiocrité n'eſt point un mal, & qui trouve dans l'étude & dans le bonheur de penſer, un bien aſſez pur, aſſez digne de lui; c'eſt ainſi, dis-je, que le Sage ſe conſole de l'obſcurité dans laquelle la fortune le fait vivre; il juge ſouverainement dans ſon cabinet l'ouvrage du Monarque & du Profeſſeur; la raiſon & la vérité obtiennent ſeules ſon ſuffrage; ſi même il lui reſte encore quelque prévention, elle eſt en faveur de l'homme de ſon ordre.

C'eſt d'un examen ſi ſévère, MESSIEURS, que

les actions & les écrits de l'Auteur illuſtre de *la Voix libre du citoyen*, tireront une véritable gloire; c'eſt cet examen qui fera mieux ſentir encore la beauté touchante & la vérité des traits que M. le Comte de Breſſey vient de mettre dans un ſi beau jour.

Toutes les Sociétés raſſemblées par les Muſes, reconnoîtront les loix qu'elles ſe ſont choiſies dans le Diſcours de M. Pallas.

En nous traçant le portrait d'un Académicien digne d'eſtime, Monſieur, vous avez peint les mœurs & les qualités aimables qui vous caractériſent. Votre Diſcours eſt une ſuite des mêmes principes que vous établîtes dans un ouvrage qui fut couronné par l'Académie Françoiſe en 1735.

Heureux dans votre famille, honoré par vos Concitoyens, conſulté par vos amis, perſonne n'étoit plus capable que vous, Monſieur, d'exprimer combien il eſt important d'acquérir l'eſprit de ſociété. (1) Vous conſultâtes votre cœur!... vous y trouvâtes toutes les maximes qui concouroient à votre objet.

L'eſprit de ſociété, MESSIEURS, ſource unique du bonheur de la vie, n'a pas beſoin de la force

(1) Le ſujet que l'Académie françoiſe avoit propoſé pour le prix étoit : *Combien il eſt important d'acquérir l'eſprit de ſociété.*

pour régner sur tous les états; un attrait bien naturel pour tous les cœurs vertueux les attache à ne s'écarter en rien de ses principes; cet esprit doit régner sur-tout dans ces Sociétés choisies qui doivent à l'Univers le spectacle & l'exemple du travail, de l'union, de la candeur, du secret, de l'amour du bien public & de la recherche constante de la vérité.

Si les supplices sont la juste punition des crimes, un mépris accablant seroit la honte éternelle de ceux que la basse envie ou la fausseté du cœur rendroient infidèles à leurs engagemens.

Eh! quels liens sont plus aimables que ceux qui réunissent les Sociétés savantes? C'est à ces mêmes liens, connus & respectés par la société générale des hommes, qu'elles doivent la confiance dont elles sont honorées dans leur siècle, & les louanges & l'autorité qui leur seront accordées par la postérité.

Ce jour, MESSIEURS; consacre à jamais les Statuts que nous donna notre auguste Fondateur; ils reçoivent une nouvelle force de sa présence; mais ils ne feront notre gloire qu'autant que nous pourrons prouver à la Lorraine que nous sommes occupés de travaux utiles, qu'autant que nos écrits nous feront juger dignes des honneurs dont nous jouissons, qu'autant, enfin, qu'un jugement impartial & éclairé appréciera le juste mé-

rite des ouvrages qui nous ſont préſentés pour concourir aux prix.

Vous, qu'une noble émulation anime à mériter les couronnes que cette Société décerne, voyez tout ce qui les environne?

Les yeux de votre Souverain et de votre Bienfaiteur ſont attachés ſur vous; les ordres les plus illuſtres de la Nation ſont attentifs à votre victoire; un Miniſtre conſommé dans la ſcience profonde de connoître les hommes et de les employer utilement, va concevoir une haute idée de la capacité des vainqueurs; leurs noms ſont ici proclamés, leurs portraits ſeront des ornemens pour ce monument public; un jour vos neveux y viendront reconnoître les traits de celui qui commença à rendre ſon nom recommandable à ſa Patrie (1). Quels motifs plus preſſans! quelles eſpérances plus brillantes peuvent élever au-deſſus d'eux-mêmes des cœurs ſenſibles à l'amour de la gloire!

Vous, M. le Moine, vous, qui dans un diſcours où vous traitez de la nature des bienfaits les plus utiles, avez ſu peindre avec force et avec élégance les devoirs du Souverain et ceux des ſujets; qu'il vous eſt doux, qu'il vous eſt honorable de paroître aux pieds d'un maître qui raſ-

(1) On place le portrait, avec le nom du Lorrain, & la date de l'année où il a remporté le prix.

ſemble tous les traits qui doivent briller dans les Rois que vous déſirez aux nations! que votre ame ſenſible et éclairée jouiſſe de l'honneur ineſtimable de recevoir un prix illuſtré par ſa préſence!

Ce prix, Monſieur, doit vous inſpirer un nouveau courage. Quoique pénétrés d'eſtime pour votre perſonne & pour vos talens, nous ne vous offrirons point nos ſuffrages pour avancer le jour où vous ſerez aſſis parmi nous (1).

Il faut, Monſieur, que vous donniez l'exemple à la Lorraine, d'avoir rempli les termes de l'Edit de notre fondation; il faut que de nouvelles victoires, des ouvrages utiles & applaudis, prouvent à vos Concitoyens, que vous n'avez dû qu'à la ſupériorité de vos talens une place que nous regardons dès aujourd'hui comme vous étant deſtinée.

Livrez-vous avec moins de crainte à la beauté de votre imagination, ne la reſſerrez pas avec tant de ſévérité dans les chaînes étroites du raiſonnement; nous devons même vous avouer que nous déſirerions que vous euſſiez répandu plus de chaleur dans les ſentimens, que d'ailleurs vous avez ſi bien exprimés; peut-être auſſi,

(1) Un Lorrain qui remporte trois fois un prix eſt reçu de droit membre de la Société royale de Nancy.

Monſieur, l'idée que fait naître dans nos cœurs le Souverain que vous avez déſigné, nous rend-elle un peu trop difficiles.

Nous avons cru, MESSIEURS, devoir ſuſpendre juſqu'à la ſéance du mois de Mai, le jugement que nous avons à porter ſur les ouvrages qui concourent pour le prix deſtiné à une découverte dans les ſciences, ou à quelque machine nouvelle & utile à la ſociété.

Vous ne ſerez point ſurpris, MESSIEURS, de la circonſpection que nous apportons dans une déciſion auſſi importante.

Lorſqu'une Académie approuve & couronne une découverte, ou quelque machine nouvelle, elle l'annonce à la ſociété générale comme un préſent dont elle lui répond; dès ce moment elle ſe rend garant de ſon utilité & de tout ce qui peut ſuivre l'uſage qu'on eſſaiera d'en faire; il ſeroit donc bien téméraire de décerner un prix qui commettroit à la fois l'auteur, les juges & le public juſtement irrité de s'être vu ſéduit par une autorité trompeuſe.

Pluſieurs ouvrages d'horlogerie, MESSIEURS, nous ont été préſentés; le génie & l'habileté qu'ils annoncent dans les auteurs, nous tiennent avec raiſon en ſuſpens.

L'art de l'horlogerie tient ſans doute à la géométrie & aux méchaniques; mais quoiqu'il n'y ait rien

rien qui ne ſoit ſoumis au calcul, il y a ſouvent bien des détails qui échappent dans une machine fort complexe.

Perſonne de nous, d'ailleurs, n'a une connoiſſance aſſez étendue de l'horlogerie, pour être certain qu'on n'a point encore éprouvé de ſe ſervir de la même théorie que les auteurs ont miſe en pratique; c'eſt une nouvelle connoiſſance, MESSIEURS, qu'on nous force d'acquérir; mais il n'en eſt aucune dans les Arts utiles qui ne nous paroiſſe bien digne de nous occuper.

L'Auteur d'une montre ſemble être rebuté par la difficulté de mettre la fuſée & le rouage de ſa montre dans un rapport exact avec l'élaſticité du grand reſſort. Voici les moyens dont il s'eſt ſervi pour retrancher la fuſée & pour y ſuppléer. Il a partagé ſes reſſorts en deux mouvemens différens; le grand reſſort eſt placé & agit dans le premier, mais il n'a d'autre effet que celui d'une main qui remonte le ſecond toutes les dix minutes.

Un petit reſſort ſpiral poſé ſur la roue des minutes, eſt le principe du ſecond mouvement; il fait aller la montre pendant dix minutes; ce temps expiré, l'action du grand reſſort le remonte, & il ne paroît pas qu'il y ait de perte de temps.

Les avantages que l'Auteur ſe promet de ſon

ouvrage, ſont : une conſtruction plus facile, plus d'égalité dans la marche, de pouvoir faire marcher cette montre pendant huit jours, ſans qu'on puiſſe douter que les dix dernières minutes de ſa marche ne ſoient égales en temps aux dix premières; de n'être plus aſſujetti aux difficultés de trouver un grand reſſort qui ſoit parfait, & d'avoir un ouvrage plus facile à remettre en état lorſqu'il eſt dérangé.

Non-ſeulement nous exigeons de l'Auteur le temps néceſſaire pour examiner la régularité de la marche; mais nous exigeons auſſi qu'il ajoute une aiguille à ſecondes, ſans laquelle on ne peut ſe ſervir de cette montre pour des obſervations délicates à ſaiſir; telles que celles du ſon & de la lumière; & par conſéquent nous exigeons que l'Auteur s'aſſure de l'égalité entre les ſecondes qui compoſent les dix minutes; ce ne ſeroit point aſſez que les dix dernières minutes de la marche de la montre fuſſent égales en temps aux dix premières, ſi les dix minutes ne ſont égales entre elles, & ſi les ſecondes qui les compoſent ne le ſont auſſi.

Le ſecond ouvrage eſt une horloge utile à la connoiſſance apparente des temps, où tout le ſyſtême planétaire eſt développé, & forme ſes révolutions avec l'exactitude qu'on peut donner à ces ſortes d'ouvrages.

La Géométrie, toujours rigoureuſe dans ſes déciſions, avoit jugé depuis long-temps ces épreuves d'horloges avec une ſévérité qui devoit faire renoncer à les entreprendre.

La réfraction & la parallaxe horizontale des corps céleſtes ne peut être marquée; le changement preſque continuel de l'excentricité des orbites de pluſieurs planètes ne peut être prévu ni déterminé par l'Auteur d'un pareil ouvrage. Comment, d'ailleurs, pourroit-il eſpérer d'y donner de la régularité au mouvement de la lune, tandis que cette planète ſe dérobe ſans ceſſe par ſes mouvemens irréguliers aux obſervations des plus grands Aſtronomes?

Ses abſides changent ſans ceſſe; & ne ſont pas encore ſuffiſamment déterminés.

Les travaux continuels de M. le Monier ſur ſa théorie de la lune; ceux de M. l'Abbé de la Caille, au Cap de Bonne-Eſpérance; l'obſervation qu'on pourra faire cette année de pluſieurs occultations d'étoiles par la lune; tous ces travaux raſſemblés pourront à peine nous donner une théorie de cette planète, dont les obſervations complettes & ſimultanées peuvent ſeules nous donner les moyens de déterminer les longitudes.

Si quelqu'artiſte avoit pu porter un travail de l'eſpèce de cette horloge à ſa perfection, cet

honneur eût ſans doute été réſervé au célèbre Graham, dont la Société royale de Londres pleure aujourd'hui la perte, ou à MM. Leroy.

L'inſtrument que M. Graham compoſa, & qu'il nomma Orrery (1), eſt le plus parfait qui ſe ſoit encore vu dans ce genre; mais M. Graham déſeſpéra de pouvoir le régler par le mouvement d'une horloge; la complexité des mouvemens, la multiplicité des roues, les accidens ſans nombre, les changemens apportés dans les dimenſions par le chaud & le froid, tout le détermina à faire marcher ſon Orrery par le moyen d'une manivelle, & il n'eſpéra jamais donner que des approximations du mouvement réel des corps céleſtes; il connoiſſoit trop le changement que la gravitation cauſe ſans ceſſe dans leurs orbites, pour oſer annoncer ſon inſtrument comme ayant atteint un degré de perfection ſuffiſant pour repréſenter avec une exacte vérité leurs mouvemens réels.

L'horloge qui nous a été préſentée nous fait cependant eſtimer le génie de ſon auteur; nous l'eſtimons d'autant plus qu'il paroît avoir tiré de ſon propre fonds une partie des mêmes moyens

(1) M. Graham donna ce nom à ſon inſtrument, en mémoire de Milord Orréry qui en avoit été l'inventeur.

qui avoient été saisis par ceux qui ont travaillé dans la même espérance.

Le troisième ouvrage, est une horloge où l'on a beaucoup perfectionné les mouvemens de la sonnerie, & où l'on a multiplié les répétitions de l'heure & des quarts; & ces raisons nous décident à ne le point exclure de l'espérance d'un prix.

Nous devons aussi des éloges à un Mémoire qui traite de l'existence & de la réalité d'un fluide nerveux dans les animaux.

L'esprit que l'auteur a répandu dans son ouvrage, un style précis, beaucoup de clarté, n'ont pu cependant nous séduire; on ne l'est jamais dans les sciences soumises à l'expérience & à la démonstration.

L'auteur nous a fait regretter de lui voir adopter un ancien système, que les Senacs, les Morands, les Monros & les Winslows ont à jamais proscrit.

Plusieurs vérités lumineuses brillent dans son ouvrage; mais ces vérités ne sont point assez étendues, & paroissent même quelquefois accompagnées de l'erreur; que l'auteur travaille d'après ce qu'il a vu, plutôt que d'après des autorités rejettées; l'esprit dont il donne des preuves, la sagacité qu'il annonce, tout nous fait espérer pour lui les plus brillans succès.

La préſence de notre Fondateur, MESSIEURS, le zèle ardent que j'ai pour la gloire de votre nation & d'une Société qui m'eſt chère, m'encouragent à vous avouer que quelque peine ſecrète a dû affliger les Juges auxquels l'examen des ouvrages eſt commis.

Nous eſpérions que la vaſte carrière qui eſt ouverte à tous les genres de Littérature, à toutes les Sciences, à tous les Arts, ſeroit parcourue par un grand nombre de Lorrains; nous eſperions acquérir plus de nouvelles connoiſſances, & n'être en ſuſpens que par la profuſion des tréſors qui nous ſeroient offerts.

Cependant nous n'avons reçu cette année qu'un très-petit nombre de Mémoires..... Quand on vit parmi vous, MESSIEURS, on connoît trop tout ce qu'un pareil ſilence doit faire regretter, pour ne pas ſe plaindre de ne vous pas trouver aſſez ſenſibles au deſir de diſputer les prix. Augmentez déſormais notre embarras pour les décerner, multipliez les comparaiſons que nous ſerons obligés de faire entre des ouvrages dignes d'eſtime, & ſoyez ſûrs que nous aimerons une eſpèce de travail qui ne peut que vous faire honneur autant qu'il nous doit être utile.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, le tendre reproche où m'emporte mon zèle, ou plutôt reconnoiſſez le preſſant motif qui me le dicte;

ſongez que c'eſt une Société naiſſante qui ne vous excite ſi vivement au travail, qu'en avouant qu'elle eſpère tirer de grands ſecours de vos lumières.

Joignez-vous aux Calmets, aux Ceilliers; joignez-vous à nous, MESSIEURS, pour éclaircir tout ce qui tient à l'Hiſtoire eccléſiaſtique, militaire & civile de la Lorraine.

Parcourez, examinez avec nous tous les préſens que la nature ſemble prodiguer dans ces provinces fertiles.

Puiſque les prix ſont deſtinés aux ſeuls Lorrains, qu'ils s'occupent des objets les plus intéreſſans pour eux. Croyez, MESSIEURS, que l'Europe recevra avec reconnoiſſance des rapports qui feront connoître un pays qui n'a point encore exercé d'obſervateurs aſſez dignes de ſa confiance.

Mais, MESSIEURS, ai-je donc beſoin aujourd'hui de vous animer à ces recherches utiles? Un ſeul regard de STANISLAS doit être bien plus touchant pour vous que ma foible voix.

Déjà je vois dans vos yeux que ſa préſence vous attendrit & vous encourage; le zèle le plus ardent pour un travail digne de lui plaire, paſſe dans votre cœur avec l'amour & la reconnoiſſance.

DISCOURS

Prononcé en préſence de SA MAJESTÉ POLONOISE, *STANISLAS Ier, dit* LE BIENFAISANT, *le 26 Novembre 1755, jour de la dédicace de la place & de la ſtatue de* SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE *LOUIS XV, dit* LE BIEN-AIMÉ.

SIRE,

QUE toutes les Nations applaudiſſent au grand ſpectacle que VOTRE MAJESTÉ donne à la terre! Spectacle vraiment nouveau pour elle! Monument éternel de la plus généreuſe reconnoiſſance & du plus parfait amour! Deſſein ſublime, qui ne pouvoit être conçu que dans l'ame la plus élevée, la plus tendre & la plus philoſophe!

Sur un trône où VOTRE MAJESTÉ nous rappelle ſans ceſſe la ſageſſe de Lycurgue & la bien-

faiſance de Titus, Elle paroît vouloir ſuſpendre les reſpects & les vœux que nos cœurs aiment à lui offrir. Elle ne s'occupe dans ce grand jour que de la gloire de LOUIS; Elle nous anime à la célébrer, elle nous en donne l'exemple; & cette pompe ſolemnelle nous retrace les triomphes de Paul Emile & de Scipion. Mais, SIRE, les fêtes préparées par un peuple vainqueur des plus grands Rois, ces fêtes furent toujours troublées par le bruit des chaînes & par les gémiſſemens des captifs; ſouvent elles conſternèrent la nature & l'humanité; ſouvent on vit le ſage frémir & leur refuſer ſes regards.

Un ſpectacle bien différent raſſemble aujourd'hui vos ſujets fortunés; LOUIS reçoit ici des hommages dignes du pacificateur de l'Europe; ſes trophées, les images de tant de provinces & de villes conquiſes, de tant de fortereſſes détruites, ſont voilés par les mains de la paix; tout concourt, tout contribue à la ſplendeur de cette auguſte fête; une joie pure remplit tous les cœurs; une Cour brillante, un peuple heureux, le citoyen & l'étranger font également éclater leurs tranſports!

Que ces vœux ardens, ces cris de joie; que ces expreſſions naïves de l'admiration & de l'amour, s'élèvent juſqu'au trône de VOTRE MAJESTÉ! Que ce jour à jamais célèbre dans les

Annales de l'Univers, rende la gloire de LOUIS & celle de STANISLAS inſéparables ! (1) Que gravés & réunis ſur le même bronze, leurs images & leurs noms adorés, paſſent enſemble à l'immortalité !

Le temps fuit, il entraîne, il renverſe dans ſa courſe rapide les monumens les mieux affermis ; il couvre de ſable ces faſtueuſes pyramides, qui n'ont pu tranſmettre juſqu'à nous le nom des ſouverains qui les élevèrent ; il cache ſous l'herbe ces monſtrueux Coloſſes que Néron crut faire paſſer à la poſtérité ; il efface juſqu'aux noms, juſqu'aux traces de ces Villes triomphales, cimentées par le ſang de tant de peuples ; les palais, les temples profanes élevés à leurs fondateurs, n'offrent plus que des débris diſperſés ! Cependant, au milieu des ruines de la Capitale du Monde, malgré la fureur des Barbares & les ravages des temps, il ſemble qu'une divinité ſe plaiſe à ſoutenir de ſa main les monumens conſacrés aux bienfaiteurs de la terre ! Les colonnes de Trajan & d'Antonin ſubſiſtent encore ; on contemple avec une ſorte de reſpect & d'amour l'arc-de-triomphe de Titus ; & la ſtatue de Marc-

(1) La ville de Nancy a fait frapper une médaille où l'on voit les images des deux Rois, avec cette légende : *Utriuſque immortalitati.*

Aurèle eſt toujours le plus bel ornement du Capitole ! (1)

Quel augure plus certain & plus cher à nos cœurs pour les monumens que VOTRE MAJESTÉ conſacre en ce jour ! Toutes les vertus ſe raſſemblent pour en affermir la baſe ; elles paroiſſent élever de leurs mains la ſtatue d'un héros qu'elles ont formé ; leur préſence nous devient ſenſible, elles pénètrent nos ames, elles uniſſent tous nos vœux ! O jour mémorable ! jour heureux, ſi digne du beau règne de STANISLAS ! tu reſſerres encore les nœuds ſacrés qui réuniſſent les François & les Lorrains ; tu rappelles ſous le même empire une nation que nos Rois dûrent toujours regretter.

Nation illuſtre & toujours paſſionnée pour vos Maîtres ! le ciel récompenſoit leurs vertus ; il ſurpaſſoit vos eſpérances, lorſqu'il écouta les vœux que vous formiez pour leur gloire ! L'Eternel, qui couronne, éteint ou change à ſon gré les Dynaſties, éleva ſur le trône des Céſars cette Maiſon ſi féconde en princes magnanimes, & le meilleur des citoyens, un ſage couronné, le paci-

(1) Les ſeuls monumens entiers de l'ancienne Rome qui ſubſiſtent aujourd'hui, ſont ceux qui ſont ici rapportés.

ficateur de ſa Patrie, le bienfaiteur de la vôtre, STANISLAS vous fut accordé.

Non, ce n'étoit plus à la Victoire à faire briller ſur vos remparts les Lys ſi ſouvent unis aux Alérions; l'hymen & la paix, les traités les plus ſolemnels ſe réuniſſent pour vous les rendre auſſi chers qu'ils ſont reſpectés; c'eſt STANISLAS qui les éleve aujourd'hui dans vos murs, c'eſt ce Prince vertueux, éprouvé par les revers, toujours grand dans l'une & l'autre fortune, cher à la Religion, ami des Arts & de l'humanité; c'eſt le père de la Lorraine qui vous appelle aux pieds du Monarque de la France; c'eſt STANISLAS qui vous met ſous la protection de LOUIS, & qui lui répond de votre fidélité.

C'eſt du haut de ce trône, où nous voyons briller ſur ſon front auguſte la force & la douce ſérénité; c'eſt de ce trône même qu'il vous montre le héros qui doit un jour vous donner des loix! LOUIS du ſein de ſon Empire applaudit à votre amour pour STANISLAS, il forme les mêmes vœux que vous pour le long cours d'une ſi belle vie: tous les deux vous annoncent, tous les deux vous aſſurent que les mêmes loix, les mêmes ſoins paternels veilleront à jamais ſur vous, ſur vos enfans & ſur vos derniers neveux.

Antique Auſtraſie, apanage des fils de nos

premiers Rois, tu n'as plus à craindre de triſtes viciſſitudes; la France heureuſe & réunie ſous l'empire des Bourbons, voit régner hors de ſes plus anciennes limites les auguſtes rejettons de LOUIS le Grand; mais elle ne connoît plus ces partages dangereux qui diviſant un Etat, en énervent quelquefois la puiſſance, & menacent toujours des plus cruelles révolutions les provinces aliénées qui s'en ſéparent.

Des Frontières encore moins redoutées par leurs places formidables, que par le Monarque puiſſant qui ſait les faire reſpecter; ces barrières impénétrables aſſurent ta tranquillité, ton commerce, tes villes & tes moiſſons. Des traités ſolemnels & ſcélés de l'aveu de toute l'Europe, garantiſſent tes derniers engagemens, rien ne peut altérer les ſentimens qu'ils ont fait naître en toi; la force ne peut rien aujourd'hui contre tes ſermens écrits déjà dans les cieux; & le bruit des armes ne ſe fera plus entendre dans ton ſein.

Jouis de ton bonheur! vois le laboureur cultiver ſans crainte tes fertiles campagnes, les Muſes & les Arts habiter & décorer tes villes (1). Vois

(1) On a ouvert le milieu d'une courtine, pour y placer l'arc-de-triomphe; les orillons des baſtions ont été enlevés, & font place à deux fontaines magnifiques. Un autre baſtion ſert de promenade publique.

ces remparts ouverts & couronnés par des arcs-de-triomphe ! Vois ces baſtions s'applanir & devenir des ornemens pour ta capitale ! tout reſpire ici les douceurs de la paix ; tout annonce aux yeux de l'étranger, & la fidélité de tes peuples, & la confiance de ton Souverain.

Contemple cette Statue du plus juſte & du plus aimé des Rois (1); les Muſes, la Juſtice, les Arts & l'Abondance entourent la place où STANISLAS vient de l'élever; c'eſt dans cette place, dans cette vaſte carrière (2), que les jours de fête vont ſe multiplier pour toi; tu verras tes peuples s'y raſſembler pour célébrer les bienfaits de STANISLAS, les victoires de LOUIS, & la naiſſance de leurs auguſtes Enfans.

Au milieu de ces monumens de l'amour de ton Roi, ſous ces portiques embellis & conſacrés par les attributs de LOUIS, tes citoyens (3) viendront ſe délaſſer de leurs travaux, & s'entretenir de leur bonheur; c'eſt ici que la nation

---

(1) Le palais de la Cour-Souveraine, celui de l'Hôtel-de-Ville, ceux de l'Académie, des Marchands, du Concert & des Spectacles entourent la Place-Royale.

(2) Cette carrière immenſe, aujourd'hui très-décorée, ſervoit autrefois aux joûtes & aux carrouſels, & conſerve l'ancien nom de Carrière.

(3) *O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.*

trouvera toujours des ſecours préſens dans les malheurs publics; tout eſt prévu par la ſageſſe de STANISLAS, tout eſt aſſuré par ſes ſoins les plus tendres, & nul membre de l'État ne doit plus craindre de demeurer inutile ou malheureux.

Ah ! grand Roi, qu'il eſt doux de vous obéir ! Qu'il vous eſt aiſé de faire naître les talens & d'élever les ames ! Que votre génie ſupérieur connoît bien le grand art de former des ſujets utiles pour vos auguſtes deſcendans ?

A peine les nations voiſines pourront-elles croire ce que nous voyons exécuter ſous votre regne; on les entendra s'écrier avec ſurpriſe, en admirant ces ouvrages où brillent la magnificence & le goût du ſiècle d'Auguſte: « Nul » étranger ne fut appellé pour les conſtruire & » pour les embellir; tous les ornemens qui les » décorent furent une ſource de richeſſes pour » les Lorrains; éclairés par STANISLAS, ſes » ſujets parvinrent à la perfection de tous les » arts, & les tréſors prodigués pour ces ouvrages » immenſes ne ſortirent point de l'intérieur de » ſes États. C'eſt ainſi (diront-elles encore) que » l'émulation, l'induſtrie & l'amour du travail » naiſſent ſous l'empire des grands Rois; c'eſt » ainſi que les vraies richeſſes d'une nation s'ac» croiſſent par les ſoins prévoyans du ſage. »

Cette même émulation, SIRE, ce ſentiment, ce beau feu ſi naturel à cette nobleſſe illuſtre qui ſoutient dignement la gloire de tant de noms révérés; c'eſt cette émulation, animée ſans ceſſe par vos regards, qui caractériſe déjà les Lorrains parmi les autres nations de l'Europe. Attachés à vous plaire, puiſant leurs ſentimens dans votre cœur, déjà l'on ne diſtingue plus les Lorrains des anciens ſujets de LOUIS; tous s'empreſſent également à participer à la gloire d'un auſſi beau regne.

Déjà les noms inſcrits depuis tant de ſiècles dans les faſtes de l'Auſtraſie, parent la liſte des chefs de nos guerriers; nos cohortes les plus formidables s'honorent de voir à leur tête les neveux de ces braves Chevaliers qui combattirent ſous les ordres de Godefroi, & ſous les étendarts de Phillippe (1). Cette phalange ſi digne par ſes actions brillantes, de porter le nom de ſon maître; cette école d'une haute nobleſſe, deſtinée aux premiers emplois, s'applaudit de voir leurs enfans ſous ſes drapeaux (2).

Déjà la cour de LOUIS voit les Lorrains

---

(1) Les Chevaliers Lorrains ſe ſont fort diſtingués dans les anciennes Croiſades.

(2) Le Régiment du Roi, infanterie.

partager

partager avec nous les regards & les faveurs de ce grand ROI; ils accourent aux pieds de notre Auguſte Reine, ils jouiſſent du bonheur de la voir & de l'entendre, ils adorent avec nous les vertus céleſtes & toujours aimables que le Ciel, prodigue pour elle de ſes tréſors, ſe plut à verſer dans une ſi belle ame.

Ils cherchent, ils aiment à reconnoître les traits chéris de leur Bienfaiteur dans ce grand Prince, que l'eſprit de ſageſſe éclaira dès l'enfance, & dont les premiers pas dans les ſentiers de la gloire l'annoncerent à l'univers comme le digne fils d'un héros: ſuivant LOUIS dans ſes campagnes, marchant à ſes côtés dans ſes batailles, intrépide comme lui dans les périls, comme lui modéré dans la victoire! Heureux fils, heureux époux! père fortuné! Ce prince Auguſte eſt l'amour, il eſt ſans ceſſe l'exemple des fidèles ſujets de LOUIS; ſes enfans aſſurent le bonheur de la France; ils ſont déjà notre félicité. Il n'eſt plus de père aujourd'hui qui puiſſe ſoupirer en ſecret ſur la charge trop peſante d'une nombreuſe famille; il ne doit plus penſer qu'au bonheur de l'élever pour ſervir des Princes qui nous ſont ſi chers.

A leur vue, au milieu d'une Cour parée par cette auguſte famille, qui raſſemble les graces les

plus touchantes & les vertus les plus ſublimes; attachés à ſon ſervice; à l'aſpect des honneurs, des emplois éclatans, des récompenſes qui nous attendent; aujourd'hui membres d'un état libre & floriſſant gouverné par l'autorité la plus légitime, par les loix les plus ſages, par le plus grand & le plus aimé des Maîtres; on entend les Lorrains s'écrier avec nous: Que nos ſermens nous ſont chers & ſacrés! Que nos liens ſont doux; ils ne ſe ſont ſentir que par notre bonheur!

Telle eſt la voix du cœur, ce cri ſi tendre de la nature que l'amour ſeul peut exciter. Tels ſont les tranſports que nous font éprouver nos Maîtres, lorſque nous approchons de leur perſonne ſacrée. Mais qui pourroit exprimer ceux de notre ame, lorſque nous les voyons combattre à notre tête, & voler à la victoire? Tout notre ſang enflammé dans nos veines, brûle alors de ſe répandre pour eux; nous ne formons des vœux que pour des têtes ſi cheres; nous ne voyons point les traits qu'on nous lance, nous ne voyons que les lauriers que nous ſommes sûrs de cueillir ſur leurs pas.

Aujourd'hui, prêts à voler au premier ſignal de LOUIS, je l'avoue, SIRE..., peut-être une trop grande ardeur nous fait-elle deſirer de le re-

cevoir (1); mais, digne image de la Divinité, le vainqueur de Fontenoy ne lance qu'à regret ſon tonnerre, tel que Henri IV dans le feu des combats, mais humain comme lui dans le ſein de la victoire, déſintéreſſé dans la paix, fidèle à la foi des traités; LOUIS, par la douceur de ſes regards, tempère le beau feu qui nous anime; nous n'oſons former de vœux que pour les deſſeins que ſa haute ſageſſe lui fait concevoir. Soumis, pénétrés de confiance, pourrions-nous douter que ce héros ne ſçache maintenir la plus ancienne Monarchie de l'Europe dans toute ſa gloire, & la réputation & le bonheur dont une nation belliqueuſe jouit ſous ſon empire?

Mais ne troublons point par l'image d'une guerre, que des troupes aguerries & diſciplinées, que des tréſors immenſes, la ſageſſe des conſeils & des projets, & que l'expérience & l'audace des Généraux de LOUIS rendroient glorieuſe à ſes armes... ! Ne troublons point les aſyles ſacrés où STANISLAS veille ſans ceſſe au bonheur de l'humanité! Qu'il y goûte le plaiſir ſi pur pour les grandes ames, de voir des enfans heureux dans ſes ſujets! Que les Muſes, enri-

(1) A la fin de 1755, les Anglois avoient déjà fait pluſieurs actes d'hoſtilité.

chies par ſes dons & par ſes travaux, obéiſſent à ſa voix! Qu'elles célèbrent LOUIS dans leurs concerts! Que leurs fleurs immortelles s'entrelacent avec les palmes de ce héros! Que leurs lyres, que leurs trompettes laiſſent quelquefois entendre autour de ſa ſtatue les ſons champêtres de nos peuples heureux! & que des cris de joie mille fois répétés, portent juſqu'à l'Eternel les vœux ardens que nous formons pour nos Maîtres!

ÉLOGE

DE

M. MOREAU DE MAUPERTUIS,

Chevalier de l'Ordre du Mérite; Préſident perpétuel de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, de l'Académie royale des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres, & des Académies des Sciences de Suède & d'Italie; prononcé dans l'Aſſemblée publique de la Société royale de Nancy, le 30 Janvier 1760.

Pierre-Louis Moreau de Maupertuis naquit à Saint-Malo, le 28 Septembre 1698, d'Etienne-René Moreau, ſeigneur de Mauper-

tuis, & d'Eugénie Baudran, d'une ancienne famille où l'honneur, la vertu & le dévouement au ſervice de la Patrie étoient héréditaires.

M. Moreau, père de M. de Maupertuis, eſt mort à Paris en 1745. Député du Commerce de Saint-Malo, qu'il a dirigé pendant plus de quarante ans, & deux fois Repréſentant de la même ville aux Etats de Bretagne, il fut décoré de l'Ordre de Saint-Michel par le Roi; il mérita la confiance de ſes Miniſtres.

Son fils fut élevé à Saint-Malo, ſous les yeux d'une mère dont l'exceſſive tendreſſe ne lui permettoit pas de le perdre de vue: un maître habile & qui ſut ſe plier au génie ardent de ſon élève, en obtint tout par la douceur (exemple digne d'être cité!). Le diſciple a conſervé toute ſa vie pour ce premier guide la plus vive reconnoiſſance, & deux mois avant ſa mort il envoya de Baſle de nouveaux ſecours à ſa famille.

Le moment d'une ſéparation redoutée par ſa mere étant arrivé, le pere vint en 1714 arracher ſon fils de ſes bras pour le conduire à Paris; il y fit ſa philoſophie au College de la Marche, & reçut de M. Guiſnée, de l'Académie des Sciences, les premieres leçons de Géométrie. Il revit ſa patrie au bout de deux ans.

Saint-Malo, nouvelle Carthage, attiroit alors dans ſon ſein les tréſors des deux mondes; elle

enrichiſſoit la France, faiſoit reſpecter ſes pavillons, & ſouvent humilioit ſes ennemis. A cet aſpect, l'attrait que M. de Maupertuis, dès ſon enfance, s'étoit ſenti pour la mer, reprit de nouvelles forces ; il en fit à regret le ſacrifice aux larmes de ſa mere, mais ells ne purent obtenir qu'il renonçât au ſervice de terre. Il revint à Paris faire ſes exercices, & ſon père lui prodigua les meilleurs maîtres en tous genres : il le fit entrer dans la Compagnie des Mouſquetaires gris ſur la fin de 1718, & au printemps de 1720, il obtint pour lui une compagnie de Cavalerie dans le Régiment de la Rocheguion.

Dans l'un & l'autre Corps M. de Maupertuis eut occaſion de ſe diſtinguer par ſon eſprit & par ſa valeur ; mais cette même valeur dont il donna plus de trente ans après de nouvelles preuves à la bataille de Molwitz, & pendant le dernier ſiege de Fribourg, ce courage qui entraîne une ame active & généreuſe dans la jeuneſſe, tomba dans l'inaction pendant une longue paix.

Cette ame ne pouvoit s'occuper que des plus grands objets ; le repos où tant d'autres ſe plaiſent à languir, n'étoit point fait pour elle : bien-tôt prenant un nouvel eſſor, du goût de la phyſique qui s'étoit manifeſté dans les jeux même de l'enfance, elle s'éleva aux ſciences les plus ſublimes ; fière de ſon origine, elle n'eut point la foibleſſe

de croire que la vérité puiſſe ſe dérober à tous les efforts humains, quand on ne manque ni d'ardeur ni de conſtance pour la pourſuivre.

Bien-tôt M. Maupertuis connut toute la force & toute l'étendue de ſon génie; mais plus il ſe ſentit embraſé par ce feu rapide & fécond qui ſemble quelquefois créer de nouveaux êtres en étendant ſubitement la ſphère de nos connoiſſances, plus il ſe défia de l'audace de ſon vol, plus il reconnut que ſans le ſecours de la géométrie, il couroit riſque de s'égarer. Il fut confirmé dans ces diſpoſitions par Meſſieurs Varignon, Saurin, Nicole, Terraſſon & Freret, membres illuſtres de nos Académies. M. Nicole, qu'il choiſit pour maître, devint dès-lors ſon intime ami. Tous lui perſuaderent qu'il étoit né pour l'Académie des Sciences, & lui en faciliterent l'entrée; il fut élu avec applaudiſſement à la fin de 1723, ayant à peine vingt-cinq ans, & il donna la démiſſion de ſa Compagnie.

Pluſieurs Militaires lui en avoient donné l'exemple. M. le Chevalier de Louville, & M. du Fay, ancien Capitaine au Régiment de Picardie, avoient déjà fait à l'amour des Sciences le ſacrifice de leur premiere vocation.

Le livre des principes de la philoſophie naturelle de Newton, ce chef-d'œuvre de l'eſprit humain, étoit alors plus généralement eſtimé qu'en-

tendu : le jeune Académicien en fit l'objet de ſon étude. L'Auteur, comblé d'honneurs & de travaux, venoit de terminer ſa brillante carriere lorſque M. de Maupertuis fit le voyage de Londres : il n'y trouva plus que les diſciples de ce grand homme ; il devint leur émule : il fut animé du même deſir qu'eux, d'annoncer une nouvelle théorie qui devoit éclairer le monde ſavant ; & quittant bien-tôt l'Angleterre il ſe rendit à Baſle auprès du célèbre Jean Bernoully qui vivoit encore.

Ce ſublime géomètre étoit celui de l'Europe qui s'étoit rendu le plus propre les découvertes du philoſophe Anglois ; il avoit preſque, en y ajoutant les ſiennes, créé l'art d'appliquer les nouveaux calculs aux problêmes phyſico-mathématiques. M. de Maupertuis lui rendit l'hommage de devenir ſon hôte & ſon diſciple ; il fut bientôt ſon ami. Il occupa chez lui la place de ſon fils aîné alors abſent, & ſe lia dès-lors d'une tendre amitié avec le cadet, qui devoit un jour recevoir ſes derniers ſoupirs dans cette même ville.

Admirateur éclairé de Newton, M. de Maupertuis ne fut point effrayé du travail immenſe que ce puiſſant génie, en cachant ſa route, ſembloit avoir préparé à ceux qui chercheroient à la découvrir. Le nouveau géomètre ſut remplir

par ſes calculs les vuides que Newton laiſſe ſouvent dans ſes ouvrages : à force de ſagacité, de lumière & de travail, il parvint à découvrir les anneaux de la chaîne qui conduit à ſes théorêmes ; il trouva pluſieurs démonſtrations que l'inventeur avoit ſupprimées : il ne crut enfin le bien entendre que lorſqu'il eut ſuivi les mêmes routes, & qu'il eut atteint le même but.

Travaillant ſans ceſſe à ſe rendre utile à l'Académie des Sciences, il enrichit ſouvent ſes Recueils ; & peu de temps après ſon retour de Baſle, il publia en 1732, ſon Diſcours ſur la figure des Aſtres, où l'on trouve ſa diſcuſſion métaphyſique ſur l'attraction. Ce moment fut l'époque d'une eſpèce de révolution philoſophique en France.

M. de Maupertuis oſa le premier attaquer un culte juſqu'alors trop révéré ; il montra l'impoſſibilité phyſique du ſyſtême ingénieux de Deſcartes. Les derniers ſectateurs de ce philoſophe défendirent leur maître, mais plutôt avec un zèle paſſionné qu'avec la lumière paiſible de la vraie philoſophie. M. de Maupertuis fut toujours victorieux ; loin de chercher à renverſer les autres ſtatues que Deſcartes a méritées, il les affermit & ſut en élever une à jamais durable au philoſophe Anglois.

Il fit plus encore pour la gloire de ce grand

homme ! Newton, dont le vaſte génie embraſſoit toutes les différentes parties de ſon ſyſtême & toutes leurs conſéquences, avoit annoncé que la rotation diurne de notre globe devoit l'avoir élevé ſous l'équateur, & abaiſſé vers les poles, non-ſeulement par l'effet de la force centrifuge, déjà reconnue & calculée par Huygens, mais encore par la gravitation mutuelle de toutes les parties de la matière ; nouvelle loi de la Nature dont la découverte étoit réſervée à Newton, & en vertu de laquelle la différence entre l'axe de la terre & le diamètre de ſon équateur devoit être encore plus conſidérable.

Cependant la meſure réitérée de pluſieurs degrés du méridien, & du parallèle de Paris par d'habiles Aſtronomes, donnoit au globe de la terre la figure d'un ſphéroïde alongé vers les poles.

M. de Maupertuis, après avoir répété tous les calculs qui avoient fait naître l'opinion contraire, & jugeant que les degrés du méridien meſurés en France étoient trop ſenſiblement égaux pour que leur différence pût être reconnue en France même, demeura ſi fort convaincu de cette vérité, qu'il s'offrit à faire la moitié des obſervations qui devoient la prouver, & qui conſiſtoient à meſurer les degrés du méridien ſous l'équateur,

& vers les poles à la plus grande diſtance poſſible.

La magnificence d'un grand Roi, le concours de l'Eſpagne & de la Suède, les lumières & les ordres de M. le Comte de Maurepas faciliterent une ſi grande entrepriſe. Secondé par des Confrères déjà célebres, M. de Maupertuis partit pour la Laponie au mois d'Avril 1736, & fut paſſer l'hiver ſous le cercle polaire, pour y meſurer le degré du méridien le plus voiſin du pole qu'il ſeroit poſſible, & par conſéquent le plus différent des dégrés meſurés en France.

C'eſt dans le récit même qu'il a fait des opérations des Obſervateurs François (1) qu'on peut juger de l'extrême exactitude des moyens qu'ils employerent. Une grande ſurface d'eau glacée, recouverte de neige, leur donna lieu d'établir une baſe la plus grande qui jamais ait été déterminée par meſure actuelle; un ſecteur de neuf pieds de rayon, ouvrage du célebre Graham, une pendule du même artiſte, un courage & une patience infatigables, donnerent à ce travail la plus grande préciſion où les hommes

(1) MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monier, l'Abbé Outhier, & M. Celſius de l'Académie d'Upſal.

puiſſent atteindre, & le degré terreſtre ſe trouva plus grand de 377 toiſes que celui que M. Picard avoit meſuré entre Paris & Amiens, & qui avoit été meſuré de nouveau avec plus de précautions encore, & de meilleurs inſtrumens, par M. de Caſſini & par l'Abbé de la Caille.

Dans le même temps, M. de la Condamine, un des plus célèbres Confrères de M. de Maupertuis, & ſon meilleur ami, faiſoit des obſervations ſemblables ſous l'équateur avec deux autres Académiciens, MM. Bouguer & Godin.

L'Europe attentive admira le courage de ces illuſtres Argonautes, plus dignes de l'immortalité que les héros fabuleux de la Grèce. Les uns voloient vers les régions embraſées de la zone torride; on ne peut lire ſans une eſpèce d'effroi tout ce que les autres eurent à ſouffrir pendant une nuit preſque continuelle de quatre mois ſous le cercle polaire!

Ceux-ci revirent les premiers leur patrie. M. de Maupertuis, en moins de dix-huit mois, partit de France, traverſa la Suède, meſura le degré du méridien ſous le cercle polaire, revint, & rendit compte à l'Académie d'un travail qui n'avoit été plus facile à faire que par le froid exceſſif qui règne dans ce climat glacé; froid preſque mortel! qui pénétrant le terre, &

congelant les eaux à pluſieurs pieds de profondeur, ne permet aucune évaporrtion capable d'altérer la pureté de l'atmoſphere, & de retarder les opérations de l'obſervateur.

Son ami moins heureux, & expoſé à des périls & des obſtacles de toute eſpèce, fut troublé preſque continuellement par des brouillards épais, par des inondations ſubites, par des tremblemens de terre, & par l'embraſement des volcans. C'eſt dans le récit auſſi ſimple qu'intéreſſant que M. de la Condamine a fait de ſon ſéjour ſous l'équateur, qu'on peut voir juſqu'où le plus grand courage & le plus vif amour de la vérité peuvent porter la conſtance dans une belle ame.

Les obſervations faites ſous les zones torrides & glaciales, prouverent ce que Newton n'avoir pu que préſumer par ſa théorie, & le réſultat des travaux de nos Académiciens donna environ 27 à 28 mille toiſes de moins à l'axe de la terre qu'à ſon diamettre pris ſous l'équateur.

A ſon retour de la Laponie, la réputation de M. de Maupertuis ſe répandit égalemenr dans le monde ſavant, & dans les ſociétés les plus ſpirituelles ; un ton naturel, les graces & le badinage le plus ingénieux ne laiſſoient voir à ces

dernieres que l'homme aimable; Philoſophe ſublime dans ſes écrits, on ne le forçoit qu'avec peine à le paroître dans la ſociété; occupé de bien définir & d'inſtruire dans ſon cabinet, il paſſoit ſans peine de la ſéchereſſe des calculs, & de la profondeur de la métaphyſique, au ſoin de plaire, & au plaiſir de converſer avec des amis qu'il ſut choiſir & conſerver toute ſa vie.

Revenu au milieu d'une Acedémie qui applaudiſſoit à ſes travaux, M. de Maupertuis fut élu en 1743 par celle qni couronne la beauté, la force & la juſteſſe de l'eſprit, l'élégance & la pureté du langage, la vertu & l'urbanité des mœurs.

L'Académie françoiſe avoit déjà des droits ſur M. de Maupertuis; il ſut ſe partager entre elle & l'Académie des Sciences; & ſans rien diminuer de ſon zele pour les grandes découvertes, il fut également utile aux deux Compagnies.

L'Europe retentiſſoit du bruit de ſon nom, lorſqu'il fut envié à la France par un Prince qui s'étoit déjà couvert de gloire par ſes écrits, & qui le fut bientôt après par ſes victoires: le Roi de Pruſſe deſira de l'attacher à ſa Cour; mais M. de Maupertuis ne ſe rendit aux inſtances de Frédéric, que de l'agrément de ſon Maître qui lui conſerva tous les droits de regnicole en France.

En 1746, il fut inſtallé Préſident perpétuel de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, & Frédéric voulut inſcrire de ſa main dans les ſtatuts de cette Académie tout ce qu'il crut de plus flatteur & de plus fort pour prouver l'eſtime dont il honoroit le nouveau Préſident, & pour lui donner l'autorité la plus étendue.

Sa Majeſté Pruſſienne crut même ne pouvoir trop multiplier les liens qui fixeroient M. de Maupertuis dans ſes Etats; mais occupée du bonheur de celui qu'elle honora toujours du titre de ſon ami, elle conſulta le cœur de cet ami, en choiſiſſant le nœud le plus propre à le rendre heureux.

M. de Maupertuis reçut pour épouſe, de la main de la Reine-mère, Eléonore de Borck, d'une maiſon très-illuſtre, & dont le père & les frères ont toujours exercé les premiers emplois des armées de Pruſſe, & occupé les premières places de cette Cour.

Il fut décoré de l'Ordre du Mérite, il eut la confiance de ſon nouveau Maître; & ce qui ſeul pouvoit le flatter encore, il eut le célebre Euler pour compagnon de ſes travaux & pour ami.

La protection & les regards d'un grand Roi, les ouvrages de MM. de Maupertuis & Euler, excitèrent

exciterent la plus vive émulation dans l'Académie de Berlin; les Mémoires de cette Compagnie recueillis & enrichis par M. de Formey ſon Secrétaire perpétuel, étendirent & perfectionnerent pluſieurs parties des connoiſſances humaines. Occupé de la gloire de cette Académie, M. de Maupertuis lui aſſocia les ſavans étrangers les plus illuſtres par leurs écrits; mais je dois avouer auſſi que le cœur le plus ſenſible à l'amitié l'égara du moins une fois dans ſon choix, lorſqu'il me fit partager le même honneur.

C'eſt dans la belle édition de ſes ouvrages faite à Lyon en 1756, que ceux qui voudront connoître la vérité & l'étendue de ſes connoiſſances pourront en prendre une juſte idée.

Le naturaliſte trouvera *dans ſa Vénus Phyſique*, pluſieurs vérités nouvelles que la ſagacité & la pénétration de ſon eſprit lui firent appercevoir; vérités qu'un génie du même ordre, que l'illuſtre M. de Buffon a appriſes de la nature même à l'aide du microſcope, qu'il a prouvées par les expériences les plus déciſives pour ceux qui ſauront les répéter, & qui renverſent le ſyſtême des Lœwenoëk & des Hartſocker, ſur les œufs & les animalcules.

Les marins éclairés par la ſcience qui doit leur être la plus familière, trouveront tous les problêmes qui concernent leur art, raſſemblés

& réſolus en peu de pages dans l'*Aſtronomique Nautique* de M. de Maupertuis. Les mathématiciens admireront la forme qu'il a ſu donner à cet ouvrage, la fécondité des principes, la préciſion & l'élégance des ſolutions.

Le métaphyſicien méditera long-temps avec lui, *ſon ſyſtême de la Nature*, expoſé dans la fameuſe théſe d'Erlang, & ſes *Réflexions philoſophiques ſur l'origine des Langues*. Il admirera dans le premier de ces deux ouvrages, quel degré de force l'Auteur ſut donner à l'hypotheſe qu'il propoſoit. Dans le ſecond, il ne pourra s'empêcher de convenir avec lui de la fragilité de la baſe ſur laquelle ſont appuyées toutes les connoiſſances humaines; mais on n'eſſaiera plus d'oppoſer à l'Auteur des objections auſſi injuſtes que perſonnelles, on n'emploiéra plus contre ſes ouvrages ces eſpèces d'armes dont il eſt ſi lâche de ſe ſervir, & qu'on voit le plus ſouvent dans les mains de la baſſe envie & de l'ignorance ſous le maſque du zele. La fin d'un ſage eſt le ſceau qu'il met à ſes écrits, & celle de M. de Maupertuis prouve bien, que ſi perſonne n'a mieux ſu que lui toute l'étendue qu'un génie ſupérieur peut donner à ſes examens, perſonne auſſi n'a mieux reconnu quel eſt l'uſage religieux qu'un philoſophe doit faire de ſa raiſon.

Parmi les hypotheſes où l'eſprit humain eſt

entraîné de proche en proche, ou par analogie, il en eſt bien peu, qui, lorſque l'on entre dans les détails propres à les établir, n'offrent des contradictions; il en eſt cependant, qui n'étant point encore appuyées de toutes les preuves néceſſaires pour en conſtater la vérité, n'ont rien auſſi qui préſente un côté aſſez foible pour les faire rejetter.

Les idées qu'expoſe M. de Maupertuis dans ſa lettre ſur la Comete de 1742 ſont de ce nombre; le retour périodique de ces nouvelles planetes n'eſt plus douteux aujourd'hui; les calculs du célebre Halley, & plus encore, le travail ſublime de M. Clairaut, ſur le retour de celle qui parut l'année dernière, & ſur le retard de ce même retour par la perturbation que l'attraction du Jupiter & de Saturne devoit cauſer dans ſon éllipſe; ces calculs vérifiés par l'apparition de cette comete dans les points du ciel où ſa route étoit déſignée, ont tiré cette théorie de l'ordre des probabilités, pour l'élever à celui des vérités démontrées. (1)

(1) Qu'il me ſoit permis, dans la réimpreſſion de cet Eloge, de rappeller au monde ſavant tout ce qu'il doit à feu M. Clairaut, & à ſes confrères tout ce qu'ils ont perdu.

Si les compatriotes de Newton; ſi cette nation, également éclairée & philoſophe, convient que les travaux

Toutes les cometes que nous connoiſſons, & vraiſemblablement un grand nombre d'autres, coupant ſous différens angles l'orbite de la terre, en s'approchant ou en s'éloignant de leur périhélie, peuvent joindre de très-près notre globe avec des circonſtances qui pourroient cauſer un

---

des Obſervateurs françois, que M. Clairaut partagea dans le nord, ont démontré l'applatiſſement des poles de la terre que le Chevalier Newton n'avoit pu que préſumer comme devant être une ſuite néceſſaire de ſa ſublime théorie; elle conviendra de même que c'eſt le travail immenſe de M. Clairaut, qui a démontré ce que le célèbre Halley n'avoit pu que préſumer ſur le retour de la comète, dont M. Clairaut eut le courage & le ſavoir de calculer la marche. C'eſt donc à lui que nous devons cette baſe immuable ſur laquelle la théorie des comètes eſt appuyée, & cette baſe l'aſſure de l'immortalité. Les éloges, l'étonnement même que le ſuccès de ſon travail excita dans toute l'Europe, ne changèrent rien à la ſimplicité de ſes mœurs; loin de chercher à primer, M. Clairaut, également modeſte & déſintéreſſé, ne s'écarta jamais de cette union qui doit régner dans les Compagnies ſavantes; ſa mémoire ſera toujours chère à tous ceux qui l'ont connu; ſes lumières, ſes travaux ſe ſoutiennent avec le même ſuccès par ſon digne élève; le même ſavoir, le même courage dans les calculs les plus profonds & les plus laborieux caractériſent les ouvrages de M. du Séjour; les mêmes mœurs le rendent cher à ſes Confrères, & le cœur de tout homme qui penſe doit être ému, lorſ-

nouveau déluge ou un embraſement général. Ces aſtres pourroient même rencontrer la terre & la briſer par leur choc; il ſuffiroit qu'ils approchaſſent de notre globe à une petite diſtance pour être entraînés dans la ſphere d'attraction de la terre, & devenir pour elle de nouveaux ſatellites, s'ils lui étoient fort inférieurs en maſſe, ou s'ils lui étoient très-ſupérieurs, ils pourroient ſe l'aſſujettir & l'entraîner avec eux. Au reſte ces idées ne ſont pas toutes propres à M. de Maupertuis, Wiſton les avoit eues comme lui; mais il leur a donné de nouveaux dégrés de vraiſemblance, & en a fait la matiere d'un badinage ſavant & ingénieux. (1)

Si ce qu'il dit ſur la figure des aſtres tient encore plus de la conjecture, les apparences de l'anneau de ſaturne & les loix de la force cen-

---

qu'on voit au printemps de ſes jours un Magiſtrat jouir également de l'eſtime du corps le plus reſpectable de la Nation, & d'une Compagnie qui travaille ſans ceſſe à s'y rendre utile.

(1) Dans l'extrait des ouvrages d'un homme tel que M. de Maupertuis, on doit porter une exactitude ſcrupuleuſe. Lorſque je traite celui-ci de badinage ſavant & ingénieux, c'eſt qu'il me paroit bien démontré que les loix de la nature, & celles que les comètes ſuivent dans leur marche s'oppoſent invinciblement aux cataſtrophes dont ces ſuppoſitions ſemblent menacer.

trifuge en établiſſent du moins aſſez la probabilité, pour que cette hypotheſe ſoit du nombre de celles qui ſont vraiſemblables & qu'il eſt difficile de réfuter.

Non moins occupé de travaux d'une utilité plus ſenſible, M. de Maupertuis indiqua de nouveaux moyens pour trouver la parallaxe de la lune avec la plus grande préciſion; il fit ſentir l'avantage de placer ſous le même méridien (s'il étoit poſſible) les obſervateurs qui feroient des obſervations ſimultanées. Celui qui avoit bravé les hivers de Torneo ne craignit point d'animer les ſavans à faire au Cap-nord de la Laponie Danoiſe des obſervations correſpondantes à celles qu'on feroit en même-temps au Cap de Bonne-Eſpérance; cet arc du méridien étant le plus grand qu'on puiſſe meſurer ſur notre continent.

La parallaxe des aſtres eſt preſque le ſeul fondement qu'ait l'aſtronomie pour parvenir à la connoiſſance de la diſtance des planetes; la détermination de celle de la lune eſt d'autant plus importante, que non-ſeulement elle ſerviroit à donner plus exactement la maſſe des autres planetes, mais encore à perfectionner la théorie de cet aſtre, ſans laquelle nous ne parviendrons que très-difficilement à connoître en mer la longitude; connoiſſance ſi néceſſaire à la navigation, connoiſſance dont nous approchons toujours de

plus en plus, tant par la conſtance des Bradley, des le Monier, des la Caille à multiplier les obſervations les plus délicates, que par l'émulation des plus grands géometres de l'Europe, les Clairaut, les d'Alembert, les Euler, les Mayer, à conſtruire à l'envi de nouvelles tables de la lune, qui bientôt pourront tenir lieu des obſervations mêmes.

Le Traité de Coſmologie de M. de Maupertuis fut la ſource des diſputes les plus vives qu'il ait jamais eſſuyées.

Ce traité commença d'abord par alarmer un zele ſouvent aſſez peu éclairé pour n'avoir rien d'eſtimable que ſon motif. L'Auteur examine d'abord dans cet ouvrage pluſieurs preuves de l'exiſtence de Dieu, que quelques métaphyſiciens ont regardées comme les plus fortes; il fait voir que ces preuves ſont mal choiſies, & que même un athée pourroit ſe ſervir de leur expoſition pour combattre une vérité ſi néceſſaire, ſi préſente dans le ſentiment intérieur de l'homme, ſi ſenſible dans tous les ouvrages du Créateur & dans l'admirable harmonie de l'Univers

Pénétré de cette vérité fondamentale, M. de Maupertuis aſſaya d'en donner une nouvelle preuve qui fût vraiment digne d'un Être ſouverainement puiſſant & intelligent; il ne la cher-

cha point dans les ſubtilités de la métaphyſique; il crut l'avoir trouvée dans les loix du mouvement.

Le mouvement opere tout dans la nature que lui ſeul préſerve de l'engourdiſſement. Il falloit donc examiner & trouver quelle étoit la loi la plus ſimple, la plus univerſelle, par laquelle le mouvement pouvoit ſe communiquer, ſe conſerver & exercer ſon action ſur tous les corps.

Ce fut alors que M. de Maupertuis propoſa ſon principe de la moindre action, & qu'il démontra *que dans le choc & le repos des corps, comme dans la propagation du mouvement, la quantité d'action (ou le produit de la maſſe d'un corps multipliée par la viteſſe & par l'eſpace qu'il parcourt) eſt toujours un* MINIMUM, *c'eſt-à-dire, eſt le moindre qui ſoit poſſible.*

Cette loi, dont je n'eſſaierai point ici d'appuyer la force, & de découvrir la fécondité, eſſuya des fortunes bien différentes.

Quelques philoſophes Allemands l'eſtimerent aſſez pour tenter d'atribuer au célebre Leibnitz la gloire d'en avoir été l'inventeur; les efforts inutiles qu'ils firent pour le prouver, ne ſervirent qu'à faire mieux ſentir le prix de la découverte du philoſophe François, & à lui en aſſurer la propriété.

Quelques autres ſavans crurent pouvoir ré-

duire l'invention de cette loi au principe métaphyſique d'Ariſtote, *que la nature, dans la production de ſes effets, agit toujours par les moyens les plus ſimples.*

Mais un principe métaphyſique n'a de force dans tout ce qui eſt du reſſort des mathématiques, qu'autant qu'il eſt prouvé par les mathématiques mêmes. Ce ſeroit renverſer abſolument l'ordre des moyens d'annoncer les vérités aux hommes, que de leur donner une loi dont ils ſeroient obligés du ſuppoſer les preuves. Quelque vraiſemblable que puiſſe être la loi du mouvement que le métaphyſicien imagine, il n'a rien fait encore s'il ne prouve ſon exiſtence par les plus fortes démonſtrations. La première idée qui ſe préſente d'une nouvelle loi dans la nature, n'eſt ſouvent que trop vague & que trop futile, le géometre ſeul la tire de la claſſe des vraiſemblances, & mérite ſeul d'être écouté; quand donc le principe métaphyſique d'Ariſtote ſe trouveroit dans un parfait rapport avec la loi démontrée par M. de Maupertuis, l'invention de la loi qui quadre à ce principe n'en eſt pas moins due au géometre.

En effet, que faut-il entendre par le moyen le plus ſimple? en quoi conſiſte cette épargne qu'on croit que fait la nature? Eſt-ce dans le chemin? eſt-ce dans le tems? Eſt-ce dans la vîteſſe qui

eſt le produit de l'un par l'autre? Non, l'expérience s'y refuſe! *C'eſt dans le produit de la maſſe par la viteſſe & par l'eſpace parcouru.* M. de Maupertuis l'a démontré; cette découverte enrichit la haute géométrie d'un nouveau principe, dont l'application heureuſe qu'en a faite M. Euler à la réſolution des problêmes les plus difficiles, prouve l'étendue & la fécondité.

M. de Maupertuis remplit toujours les devoirs de Préſident de l'Académie de Berlin avec le zele que lui inſpiroient l'amour de la vérité, un compagnon tel que M. Euler, & les regards d'un grand Roi. Les recueils de cette Académie ſont enrichis d'un grand nombre de ſes écrits, des éloges qu'il fit de pluſieurs dignes Confrères qu'il eut à regretter; de diſcours prononcés dans les aſſemblées publiques de cette Compagnie, à l'occaſion de divers ouvrages que le Roi de Pruſſe avoit daigné lui communiquer; enfin de pluſieurs autres pièces particulières réunies dans l'édition de 1756. On trouve dans tous ces écrits le philoſophe fortement occupé du progrès des ſciences, un de ceux qui a le mieux raſſemblé dans un tableau général leurs principaux rapports; on y reconnoît le citoyen le plus vertueux & l'ami le plus deſirable.

Une ſanté très-délicate, & que le froid exceſſif d'un hiver paſſé ſous le cercle polaire, avoit

altérée, livra M. de Maupertuis dans ſes dernières années aux aſſauts preſque continuels de la douleur. Un crachement de ſang, qui ſe renouvelloit tous les hivers, l'obligea quelquefois à demander la permiſſion de les venir paſſer en France, où ſa famille & ſes amis l'appelloient; mais toujours agité par le regret d'être éloigné d'un maître qu'il admiroit, & d'une épouſe qu'il aimoit avec tendreſſe, M. de Maupertuis ne ſe donna jamais le temps de ſe guérir parfaitement, & quoiqu'il ſentît les effets ſalutaires de l'air natal, quoiqu'il fût ému par nos prières & par nos regrets, il s'arrachoit bientôt de nos bras pour ſe retrouver près de Frédéric & d'Éléonore.

Ce fut en 1754, pendant un de ſes voyages en France, qu'étant venu paſſer quelques jours chez moi, je voulus faire partager à mon illuſtre ami le bonheur dont je jouiſſois.

Auſſi digne que Pythagore de trouver des ſages & de converſer avec eux, M. de Maupertuis eut le bonheur d'en voir un ſur le trône, aux pieds duquel je le conduiſis. Il admira dans Staniſlas la fécondité du génie, l'étendue des connoiſſances, l'élévation d'une ame au-deſſus des coups les plus injuſtes de la fortune. Bientôt il éprouva lui-même l'attrait enchanteur qui attache nos cœurs à ce grand Prince; mais lorſqu'il le ſut occupé

ſans ceſſe à rendre ſes ſujets heureux, à prévenir leurs beſoins & leur oiſiveté, à embellir ſa Capitale, en l'enrichiſſant de tous ſes revenus; lorſqu'il vit ſa main puiſſante animer, ſoutenir & perfectionner les ſciences & les arts; lorſqu'il entendit ſa voix s'élever avec force pour les défendre, ou pour parler en vrai citoyen à la patrie qui l'eſtima toujours aſſez pour l'élire, mais qui ſe montra toujours trop légere ou trop foible pour le ſervir: lorſqu'il lut les nouvelles loix que, ſous le nom d'un inſulaire, Staniſlas propoſe aux hommes pour les rendre plus ſages & plus heureux: pénétré d'une eſpèce de reſpect qui tient du culte même, ſaiſi de cet amour qu'inſpire la vertu la plus ſublime, M. de Maupertuis tomba aux pieds de notre auguſte Fondateur; je le vis baiſer avec tranſport ces mains dignes de porter les plus beaux ſceptres de l'univers, & ce fut ce moment même que Staniſlas choiſit pour ſe l'attacher, en l'admettant dans l'Académie qu'il venoit de fonder.

Dès 1752, M. de Maupertuis avoit éprouvé à Berlin les attaques du même mal qui menaçoit ſes jours: des réflexions profondes ſur les malheurs preſque inſéparables de notre exiſtence, le conduiſirent à l'examen du bonheur qui peut les balancer.

Un eſprit éclairé par la plus ſublime géométrie,

devoit être tenté d'appliquer le calcul à un pareil examen; ſon état préſent, les événemens qu'il prévoyoit, & qui bientôt lui porterent les coups les plus cruels, l'entraînerent à conclure que dans la vie, la ſomme des maux l'emporte de beaucoup ſur la ſomme des biens; & peu de gens ſeront tentés de contredire cette aſſertion.

C'eſt dans cet ouvrage plein d'une ſaine philoſophie, qu'il montre d'un côté toute l'erreur des Epicuriens, qui n'avoient en vue que l'augmentation de la ſomme des plaiſirs, & de l'autre, l'inſuffiſance du ſyſtême des Stoïciens qui ne deſiroient que la diminution de la ſomme des maux. M. de Maupertuis continue à parcourir les opinions des anciens philoſophes, & en démontre la foibleſſe. Vers la fin de ſon ouvrage, ſon beau génie ſemble tout-à-coup éclairé par les purs rayons d'une vérité dont la ſource eſt dans le ſein même de l'Être ſuprême; la morale évangélique ſe dévoile à ſes regards dans ſon jour le plus lumineux; il voit l'homme élever à ſon Créateur les actes de ſon amour, il le voit tourner ſes ſoins les plus tendres ſur ſes frères; enfin il le voit heureux en ſoumettant ſa raiſon à la loi révélée; il le voit au contraire dans le trouble le plus funeſte, dès qu'il s'écarte de ces principes. Tels étoient les ſenti-

mens qui pénétroient ſon cœur & qui s'y gravoient en traits ineffaçables.

Pendant le dernier ſéjour que M. de Maupertuis fit à Berlin, l'Europe perdit l'illuſtre Préſident de Monteſquieu. Ceux qui ſont nés pour donner des loix, ou pour en être les dépoſitaires, durent regretter un ſage digne de les éclairer; ceux que la fortune a deſtinés à leur obéir, eurent à pleurer un défenſeur.

Quoiqu'il ne ſoit point d'uſage dans l'Académie de Berlin, de faire l'éloge des Aſſociés étrangers, cette Académie crut s'honorer elle-même en célébrant le ſage qui avoit mis dans un ſi beau jour les droits reſpectifs de l'humanité, & qui méritoit que toutes les nations de la terre lui accordaſſent le titre de citoyen.

M. de Maupertuis prononça lui-même cet éloge; il parla de cet ouvrage immortel dont on ne découvre toute la lumière qu'en proportion de celle qu'on a ſoi-même; les juſtes regrets qu'il donne à cet illuſtre confrère avec lequel il étoit uni par les liens d'une ancienne amitié, & par cette communication d'idées, ſi ſublime & ſi douce entre les eſprits d'un certain ordre, cet Eloge du Préſident de Monteſquieu, & la *Diſſertation la plus philoſophique ſur les différens moyens dont les hommes ſe ſont ſervis pour commencer à exprimer leurs idées*, furent les

derniers ouvrages que M. de Maupertuis donna à Berlin.

Attaqué par un mal de poitrine qui détruiſoit peu à peu les ſources de ſa vie, il demanda au mois de Mai 1756, un nouveau congé pour aller à Saint-Malo; il traverſa les trois Evêchés, il m'accorda deux jours, & dès ce temps qui ſera toujours également cher & douloureux dans mon ſouvenir, je frémis en penſant que je voyois peut-être cet illuſtre ami pour la dernière fois. Il fut à Paris, où ſes amis & ſes confrères firent de vains efforts pour le retenir; il en partit bientôt après ſon arrivée, pour aller conſoler une ſœur chérie & infirme, dans le temps où lui-même avoit le plus beſoin de conſolation.

Le temps fatal étoit venu, où M. de Maupertuis devoit éprouver l'atteinte la plus mortelle pour une ame auſſi fidelle que ſenſible; le ſang françois & le ſang pruſſien commencerent alors à rougir la terre, & ſon cœur fut percé de tous les coups qui faiſoient couler l'un & l'autre.

Pénétré d'amour pour la patrie & pour le Monarque ſous l'empire duquel il étoit né; les devoirs de Préſident d'une Académie confiée à ſes ſoins, la reconnoiſſance la plus vive pour un Souverain ſon bienfaiteur, l'union la plus tendre & la plus légitime le rappelloient à Berlin.

Combattu ſans ceſſe, n'oſant plus former de vœux, agité mortellement par l'inquiétude, n'eſpérant plus de ſoulagement à ſes malheurs, voyant le congé de Sa Majeſté Pruſſienne près d'expirer, M. de Maupertuis partit de Saint-Malo au mois de Juin 1756 pour Bordeaux, dans le deſſein de s'y embarquer pour Hambourg, & de ſe rendre à Berlin. Une *Diſſertation ſur les loix du mouvement*, imprimée dans le Recueil de l'Académie de Berlin pour 1757, ouvrage qu'il faut méditer pour en ſentir le prix, fut le fruit du loiſir qu'il ſe ménagea dans la retraite où il vécut pendant ſon ſéjour à Bordeaux.

Le peu de ſûreté d'un embarquement, les événemens & les délais auxquels il alloit s'expoſer, (même ſur un bâtiment neutre,) dans des circonſtances que perſonne n'ignore; l'état de ſa ſanté, & les conſeils de ſes amis lui firent abandonner la réſolution de prendre la voie de la mer pour laquelle il avoit eu toujours un goût particulier. Il ſe rapprocha de l'Allemagne en prenant ſa route par Toulouſe. Au commencement d'Octobre il y reçut une lettre de Sa Majeſté Pruſſienne, qui lui permettoit d'aller paſſer l'hiver en Italie, & de ne conſulter que ſa ſanté ſur le temps de ſon retour à Berlin.

L'agrément qu'il trouva dans le commerce de quelques

quelques amis d'un mérite distingué, les approches de la mauvaise saison l'arrêterent pendans l'hiver à Toulouse.

Bien-tôt le bruit des armes toujours affligeant pour un philosophe, mais que les circonstances rendoient encore plus affreux, la perte coup sur coup de plusieurs personnes qui lui étoient cheres, une longue privation des nouvelles de celle qui lui étoit plus chere encore, lui livrerent les plus cruels assauts.

Ses lettres nous apprirent alors qu'un état si violent commençoit à être au-dessus de ses forces; nous ne pouvions plus les ouvrir qu'en frémissant; il nous y demandoit de la consolation & des conseils, & ne nous faisoit que trop connoître qu'il n'étoit plus capable d'en recevoir. Un coup plus imprévu que tous les précédens acheva de l'accabler à Lyon, où il s'arrêta pendant deux mois. L'Académie de cette ville floriſſante saisit ce temps pour se l'acquérir; mais les charmes qu'il dut trouver dans la Société de plusieurs de ceux qui la composent, ne purent le fixer long-tems; il partit de Lyon sur la fin de Juillet, croyant ne devoir plus prolonger son séjour en France.

En vain je lui offris la Cour de Staniſlas pour asyle, il ne voulut point en troubler la paix & la félicité par les plaintes d'un malheureux: il

eut à peine la force d'aller à Neuf-Châtel, l'un des domaines de Sa Majeſté Pruſſienne; là, dans les momens de relâche que lui laiſſoient des douleurs d'entrailles devenues vives & fréquentes, il jouit de la ſociété d'un ancien ami (1), & bien digne de l'être, Milord Maréchal, Gouverneur de cette Principauté.

M. de Maupertuis reçut encore dans cette ville de nouveaux témoignages d'eſtime & d'amitié de Sa Majeſté Pruſſienne, & pleine liberté de différer ſon retour. Il partit de Neuf-Châtel le 14 Octobre 1758, pour ſe rendre à Berlin, & dirigea ſa route par Baſle, où MM. Bernoully nos confreres l'attendoient, & reçurent dans leurs bras cet ami ſi malheureux, & déjà frappé du coup mortel qui devoit bientôt nous l'enlever.

Après un nouvel orage qui fit déſeſpérer de ſa vie au mois de Décembre ſuivant, & qui le détermina à faire ſes dernieres diſpoſitions, il eut pendant quelques mois des lueurs d'eſpérance. Le 17 Avril 1759 toutes les meſures pour ſon retour à Berlin étoient priſes, & le jour de ſon départ pour Leipſick fixé; il voulut faire un eſſai de ſes forces, & ſortit en voiture; mais

(1) Milord Khiett, Grand-Maréchal-né d'Ecoſſe, frère du Grand-Général Khiett, tué à la tête des Armées du Roi de Pruſſe.

ſes douleurs d'entrailles furent ſi violentes qu'il tomba ſans connoiſſance; l'abcès dont il devoit périr étoit déjà formé; depuis ce temps il ne fit plus que languir & ſouffrir avec courage.

Que ne puis-je ici entrer dans les détails! Que ne puis-je peindre avec des traits aſſez touchans toute la famille du verueux Jean Bernoully, entourant le lit de ce cher malade, & juſqu'à ſes plus jeunes enfans, lui donnant ſans ceſſe des ſecours proportionnés à leurs forces!

Amitié pure, vertu ſublime! ſentiment délicieux qui peut embellir juſqu'à nos derniers momens, tes droits chers & ſacrés furent tous remplis!.... L'abcès avoit fait trop de progrès pour ne pas faire connoître à M. de Maupertuis que ſa fin étoit proche & certaine; il n'en fut point effrayé, il profita du temps qui lui reſtoit, en philoſophe chrétien, & juſqu'au dernier ſoupir il éleva ſon ame aux grandes vérités qui avoient toujours régné dans ſon cœur.

Il renouvella pendant ces derniers jours ſes diſpoſitions, & faiſant de ſes biens un partage qui répondoit aux ſentimens qui pénétroient ſon ame, il donna à Madame de Maupertuis les biens qu'il avoit en Pruſſe; à la ſœur la plus tendrement aimée, ceux qui lui reſtoient en France; à ſon confrère, ſon émule & ſon ami, à M. de la Condamine, un aiman précieux qu'il portoit

toujours avec lui, préſent bien digne de remarque, puiſque c'eſt exactement le même que le grand Newton laiſſa en mourant au célebre Mack-Laurin (1).

Nous l'avons perdu le 27 Juillet de l'année dernière, & Madame de Maupertuis eſt arrivée à Baſle un jour trop tard pour lui fermer les yeux. Je n'eſſaierai point ici de peindre quelle fut la douleur de cette tendre épouſe; elle fut digne d'une union ſi belle.

Retournée à Vetzlear d'où elle m'a honoré de ſes lettres, elle en a été bientôt rappellée à Berlin par ordre du Roi ſon maître & de la princeſſe Amélie, qui lui a donné la charge de Grande-Maîtreſſe de ſa Maiſon, dont Madame de Maupertuis avoit déjà fait les fonctions depuis l'abſence de ſon mari. C'eſt ainſi que le Roi de Pruſſe a cru devoir récompenſer le mérite perſonnel de Madame de Maupertuis, & les longs & glorieux ſervices de la Maiſon de Borck: c'eſt ainſi que ce Prince s'eſt plu à honorer en-

(1) Cet aiman que Newton a porté quarante ans dans ſa poche, m'a été donné depuis par M. Brandt, mon ami intime, tué premier Officier de l'Armée commandée par M. de Buſſy dans l'Inde. M. Brandt étoit neveu du célèbre Mack-Laurin; &, dès l'âge de ſeize ans, il étoit en état d'inſtruire les diſciples de ſon oncle, lorſqu'il étoit abſent.

core la mémoire de M. de Maupertuis dans la perſonne de celle qui lui fut ſi chere.

M. de Maupertuis laiſſe pluſieurs neveux, tous gens d'un mérité diſtingué, dont l'un eſt Directeur de la Compagnie des Indes, & Gouverneur des Iſles de France & de Bourbon; l'autre ſert avec diſtinction, Capitaine des vaiſſeaux de la compagnie des Indes.

Puiſſent les écrits & la vie du grand homme que nous regrettons éterniſer ſes ſentimens comme ils immortaliſeront ſa mémoire! Puiſſent MM. Bernoully ſes dignes & reſpectables amis, trouver dans notre nation autant d'admirateurs de leurs vertus qu'ils en ont déjà de leur mérite éminent & de celui de leurs pères! Que leur exemple faſſe connoître aux hommes tout le prix de l'amitié, & ce qu'ils ſe doivent les uns aux autres! Que celui de M. de Maupertuis imprime à jamais dans nos eſprits & dans nos cœurs, que l'homme naît pour ſe rendre utile à la ſociété, & que le terme de ſa vie n'a rien qui doivent l'effrayer, lorſque ſon ame pleine d'eſpérance & d'amour retourne dans le ſein de l'Etre des êtres!

La mémoire du grand Prince dont j'oſe eſſayer de tracer le portrait, doit être conſacrée dans tous les âges & dans tous les différens états de l'homme. Pendant près de dix-huit luſtres de la plus belle vie, le ſage vit ſon égal dans STANISLAS, le Héros admira ſon émule, ſa Patrie eut un libérateur, la Religion un appui, le Peuple eut un père, & ſes heureux ſerviteurs eurent un ami!

C'eſt ce dernier titre, ce nom ſacré d'ami, ſi rare dans la bouche des Rois, ſi vrai, ſi tendre dans celle de STANISLAS! c'eſt ce ſentiment qui nous elevoit juſqu'à lui, & qui nous laiſſoit voir toute l'étendue & la beauté de ſon ame; c'eſt ce titre, ſource éternelle de regrets pour ceux qu'il daignoit en honorer, qui m'anime à célébrer mon auguſte Maître.

O ſentiment délicieux! amitié, premier beſoin des ames ſenſibles, vous briſez nos cœurs aujourd'hui, vous obſcurciſſez nos yeux par les larmes, mais vous excitez les cris qui partent de notre cœur! O STANISLAS! ô mon Maître! jettez encore un regard ſur vos États conſternés, ſur votre Cour diſperſée, ſur vos ſerviteurs éperdus, & recevez le tendre & foible hommage que vous rendent en gémiſſant, la fidélité, l'admiration & l'amour.

PORTRAIT

HISTORIQUE

DE STANISLAS

LE BIENFAISANT,

Fait en 1766.

La Pologne touchoit preſqu'à ſa perte, ſes Palatins étoient diviſés; la veuve du grand Sobieski conſervoit au fils du libérateur de l'Empire un parti dans la République agitée, Auguſte ſur le trône, & digne de l'occuper, avoit été forcé par ſa capitulation d'attaquer la Livonie; les premieres hoſtilités exercées contre les Suédois avoient vivement ému le cœur de leur jeune Roi; Charles impétueux, inflexible, avoit pris les armes; la victoire avoit guidé ſes premiers pas; il avoit pénétré dans la Pologne, il ébranloit déjà le trône de ſon ennemi, lorſque Staniſlas parut avec tout l'éclat qui préſageoit ſes grandes deſtinées.

Ce jeune Palatin exercé aux armes & aux affaires d'État, ſous les yeux paternels des deux plus grands hommes de la République, avoit reçu dans ſa ſeule famille le précepte & l'exemple de toutes les vertus; paré de toutes les fleurs & de toutes les graces de la jeuneſſe, l'éloquence, la douce perſuaſion étoient déjà ſur ſes lèvres; l'amour de la patrie brûloit dans ſon cœur; un courage modeſte, la fermeté, l'élévation de ſon ame brilloient dans ſes regards; tel étoit Staniſlas lorſque la Pologne le députa vers Charles XII.

Ce Prince altier dédaignoit l'art de négocier avec ſes voiſins; il vouloit, il pouvoit alors leur donner la loi, détrôner un Prince qui l'avoit attaqué, donner un Roi de ſa main à de fiers Républicains jaloux de leur liberté, enchaîner les volontés, imprimer la terreur. Tels étoient les deſirs ou plutot les tranſports de l'ame héroïque de l'Alcide du Nord.

C'eſt ſous ces dangereux auſpices que Staniſlas vint lui porter des propoſitions de paix: un court ſilence naquit entr'eux de leur admiration réciproque; Charles éprouva dès le premier coup d'œil un ſentiment nouveau, il ſentit peut-être la première fois de ſa vie le bonheur d'aimer! ..... une heureuſe ſympathie agit également ſur le cœur de Staniſlas; l'union des grandes ames eſt toujours facile!

Dès les premiers jours de cette conférence, déjà l'Ambaſſadeur républicain a la confiance de tout eſpérer d'une négociation qui n'a que la paix pour objet; mais déjà Charles ne balançoit plus à mettre le comble à ſa gloire, en arrachant à ſon rival une couronne qu'il deſtinoit à ſon ami.

Il eſt du caractère de l'héroïſme de s'élever au ſublime de tous les ſentimens; dès que Charles aima, il crut devoir à ſon ami de le rendre ſon égal; il couronna Staniſlas de ſa main; ils regnerent, ils combattirent enſemble, & bientôt la fortune les trouva aſſez grands pour les éprouver.

Ils furent tous deux malheureux, & tous deux ſe montrerent ſupérieurs à leurs malheurs! Expoſés l'un & l'autre à des eſpèces de haſards & de périls que les Rois ne peuvent prévoir, & que le reſte des hommes n'éprouve qu'en frémiſſant, leur fermeté d'ame fut égale, mais elle porta l'empreinte de leurs caractères.

Charles indomptable, bravoit avec un petit nombre de Généraux & de domeſtiques fidèles, un corps formidable de Janiſſaires, dont il étoit entouré; tandis que Staniſlas déguiſé, fugitif, conſervoit une préſence d'eſprit, une tranquillité d'ame, une gaité inaltérable, en traverſant des États où l'on avoit mis ſa tête à prix.

La ſuite des événemens répondit à leurs ca-

ractères ; Charles mourut les armes à la main ; & c'eſt le genre de mort qu'il eût choiſi ! Staniſlas vécut heureux dans ſa retraite ; les reſpects, les hommages qu'on lui rendit alors, étoient d'autant plus flatteurs qu'ils étoient plus perſonnels ; la beauté de ſon génie, la candeur de ſon ame, mille dons charmans & ſur-tout celui de plaire, lui formerent une Cour par-tout où il trouva des hommes ſenſibles aux charmes de l'eſprit & de la vertu.

Quelles reſſources ſon ame active n'avoit-elle pas pour ſavoir jouir d'une vie privée ; & pour mettre à profit un temps toujours précieux, toujours trop court pour un eſprit courageux & avide de ſavoir ? Il ſaiſit preſque ſans ſecours les principes de toutes les ſciences & de tous les arts utiles ; il embraſſa toutes les connoiſſances, il acquit preſque tous les talens. C'eſt de là que nous avons vu tour-à-tour, en des mains qui ſembloient ne devoir être exercées qu'aux armes, la plume de Solon & d'Antonin, le compas & les leviers d'Archimede, l'équerre de Vitruve, les crayons d'Apelles, & plus ſouvent encore le ſoc utile & honorable du laboureur.

C'eſt à Deux-Ponts, à Weiſſenbourg, que dans le ſilence de la retraite il étudia l'homme, & qu'il découvrit les moyens de le rendre plus ſage, plus actif & plus heureux ; c'eſt dans cette

même retraite que s'étudiant lui-même, une religion éclairée, une foi vive & pure, le conſolerent dans ſes malheurs. Une philoſophie qui lui étoit naturelle lui prouva que les plus grands événemens, qui fixent l'attention de l'univers, n'ont qu'une relation momentanée avec des êtres fragiles qui volent rapidement ſur des fleurs, ou qui chancellent ſur des précipices, pour ſe plonger l'inſtant d'après dans les ombres de la mort & dans l'éternité. Il connut que la vraie vertu eſt le lien néceſſaire qui unit les hommes, & que le plus ſublime attribut de cette vertu, c'eſt la bonté. Qu'il n'eſt aucun état qui ſoit abſolument privé du bonheur d'exercer la bienfaiſance, & que le Monarque n'eſt grand qu'autant que ſon ame eſt embraſée du deſir de faire le bien général, & éclairée dans les détails & les moyens d'y réuſſir; toutes ces grandes vérités, il nous les a prouvées depuis par ſes bienfaits.

Staniſlas fut heureux dans ſa retraite; il avoit en lui-même de quoi l'être. La Providence venoit d'adoucir ſes malheurs, par la félicité la plus pure pour les ames vertueuſes & ſenſibles; une épouſe aimable, une fille chérie avoient bravé mille périls pour le rejoindre; il goûtoit avec elles cette paix, ce ſilence délicieux d'un cœur qui ſe ſent aſſez plein, aſſez heureux pour ne rien deſirer.

Quelques ſerviteurs fidèles attachés à ſa fortune, formoient une Cour ſuffiſante, pour un Prince qui jamais n'exigea rien dans le ſervice de ſa perſonne, & qui reconnut toujours les ſoins qui lui prouvoient qu'il étoit aimé.

Il s'étoit formé ſans effort une telle ſoumiſſion aux décrets de la Providence, une telle conſtance d'ame, que rien ne pouvoit en altérer la tranquillité. Une imagination vive & fleurie, une gaieté ſingulière dans l'eſprit, lui faiſoient tourner en plaiſanterie juſqu'aux privations, juſqu'aux beſoins-mêmes. Plein de reſſources contre la langueur & la foibleſſe que les ames long-temps agitées éprouvent dans la ſolitude, tout ſembloit s'animer autour de lui; tous ſes jours marqués par quelqu'amuſement qu'il faiſoit naître, avoient la vivacité d'un jour de fête; il ſembloit avoir fixé le bonheur dans une retraite où ſon cœur jouiſſoit pleinement du ſeul bien qui fût digne de lui; il aimoit, il étoit tendrement aimé. J'en atteſte ici tous ceux qui l'ont ſervi! en eſt-il un ſeul que la fortune eût pu lui ravir? & n'ont-ils pas toujours regardé le bonheur de voir leur ami dans leur Maître, comme la plus douce & la plus noble des récompenſes?

Il avoit ſi bien goûté les charmes d'une vie privée, & les reſſources immenſes d'un eſprit éclairé, qu'il deſiroit peut-être alors qu'aucun

grand événement ne vînt troubler des jours ſi ſereins & ſi paiſibles; mais ſes grandes deſtinées n'étoient point accomplies; éprouvé, perfectionné par l'infortune, il devoit l'être encore par la proſpérité.

Le Génie protecteur de la France plane ſur l'Europe, & d'un regard guidé par l'Eternel, il parcourt, il contemple des trônes affermis ou renverſés, mais toujours égaux à ſes yeux. Une lumière pure élancée des débris de celui de Staniſlas, arrête ſon vol rapide & fixe ſon choix. La Princeſſe de Pologne eſt bientôt unie au plus aimable, au plus aimé de tous les hommes, au plus grand, au plus puiſſant de tous les Rois; le ciel bénit ſon ouvrage, une heureuſe fécondité fait le bonheur de la France, & donne un plein calme à l'Europe en affermiſſant les traités.

Quelques années s'écoulent, Auguſte meurt; la République incertaine ſe partage entre le fils d'un Roi digne de ſes regrets, & le Compatriote qu'elle avoit admiré comme citoyen, qu'elle avoit aimé ſur le trône, & qu'elle reſpectoit comme beau-père de Louis; la France prend les armes; Staniſlas obéit aux décrets qui reglent ſon ſort, il s'arrache à regret du ſein de ſon auguſte famille, il quitte en ſoupirant les bords de la Loire & de la Seine pour voler ſur ceux

de la Viſtule, où l'amour & les vœux de ſes anciens ſujets le rappellent. Il paroît, il eſt couronné.

Quelques Palatins comblés des bienfaits d'Auguſte forment une ſciſſion; le Ruſſe accourt à leur voix. Staniſlas eût pu combatre, mais trop philoſophe, trop citoyen pour ne pas épargner le ſang de ſa Patrie, il tente, il eſpere de ramener les eſprits par une négociation; il s'enferme a Dantzick, il y eſt aſſiégé, & malgré lui, le ſang commence à couler pour ſa défenſe.

C'eſt dans ce même temps qu'une maladie, qui fut long-temps mortelle, que cette même maladie qui menaça les jours de Louis-le Grand, attaque ceux de Staniſlas & ſe déclare! Un célebre Chirurgien françois décide pour une opération qu'il juge preſſée; il répond de ſa vie, mais il porte à ſix ſemaines le temps de ſa guériſon; un topique douteux, mais qui peut être détruira le mal en trois ſemaines, lui eſt offert; Staniſlas ne balance pas, il ſait que Dantzick ne peut tenir plus d'un mois ſans être enſeveli ſous ſes ruines; il ſait que ſa captivité entraînera celle de tous ſes amis, & la ruine des intérêts de la France; il s'abandonne aux ſoins de l'empirique qui peut le plutôt le mettre en état d'exécuter un projet qu'il a formé; le danger terrible & préſent de ſa poſition ne trouble

point ſon ſang, ni l'effet de ce remède ſalutaire; il guérit en peu de jours, & dès-lors il ne s'occupe plus qu'à ſuivre ce projet dangereux, qui ne pouvoit être conçu que dans l'ame la plus héroïque.

Un événement en retarde pendant quelques jours l'exécution; un foible ſecours ſurmonte tous les obſtacles & pénètre juſqu'aux lignes des Moſcovites; un jeune guerrier y conduit quelques bataillons François. Pénétré de la haute idée que lui inſpire le Prince qu'il vient défendre, le Maître qu'il ſert, & la nation qu'il commande; emporté par ſon courage & par ſon amour pour Staniſlas, le Marquis de Plelo tente juſqu'à l'impoſſible; il ne peut ſurvivre au fatal événement qu'il prévoit, il meurt dans l'effort généreux qu'il fait pour le retarder!

Staniſlas donna des larmes à ſa perte, celle d'un ami étoit le ſeul malheur qui pût lui en en arracher! Mais bientôt ce calme, cette fermeté d'ame au-deſſus de tous les périls ſe montre dans toute ſa force & ſa ſimplicité, il exécute ſon projet.... Eh quel projet pour un Roi!... Il demande, il reçoit un habit de payſan des mains de l'Ambaſſadeur de France; il s'en revêt d'un air auſſi ſerein qu'il s'étoit revêtu des ornemens royaux; il ſourit à la douleur, à l'effroi qui ſe peignent alors dans tous les yeux; ſon ame eſt calme, & ſon eſprit tranquille au mo-

ment qu'il ſe dévoue pour le bien général, & qu'il raſſemble ſur ſa ſeule tête tous les périls qui menacent la vie ou la liberté de ceux qui ont ſuivi ſa fortune.

Ce héros de tous les momens, de toutes les ſituations où la fortune puiſſe placer le citoyen, le guerrier, l'homme obſcur & le Monarque; ce Prince fugitif traverſe à pied des campagnes & des forêts occupées par ſes ennemis; le fer, la fatigue, la faim-même le pourſuivent dans ſa fuite, & menacent en vain ſes jours: il leur oppoſe la force, la conſtance & l'adreſſe. Il arrive à Kœniſberg en 1734, où le Prince royal de Pruſſe faiſoit alors ſon ſéjour; ce jeune Prince y recevoit encore ces eſpèces d'inſtructions propres à donner quelqu'exiſtence à l'eſprit des hommes ordinaires, mais déjà trop foibles, trop bornées pour un génie tranſcendant qui ſavoit multiplier, agrandir toutes les idées qu'il recevoit, en former des réſultats nouveaux & les réduire en principes. J'ai déjà dit que l'union des grandes ames eſt toujours facile: Frédéric rendit hommage au rang, aux malheurs, à la conſtance inébranlable de Staniſlas; il ſe prit d'une tendre amitié pour un Prince qui lui donnoit la leçon vivante d'un ordre inaltérable dans ſes principes, & de la plus grande intrépidité; la mort ſeule en a rompu les liens. Frédéric conduiſit Staniſlas à Berlin, où

le feu Roi de Pruſſe reçut ce Prince malheureux comme ſon égal & comme un frère : il prévint l'Ambaſſadeur de France, dans tous les ſoins qui pouvoient le faire reparoître avec toute la majeſté royale.

Staniſlas arrive enfin ſur les frontières de France; il écrit lui-même à la Reine ſa fille ce ſingulier événement ; il porte tout l'enjouement de ſon eſprit dans une narration qui doit faire frémir l'homme le plus intrépide ; il ne s'y permet de réflexions ſérieuſes que celles où ſon ame s'éleve au Dieu puiſſant qui l'a conduit, & dont la main a répandu l'aveuglement ſur ſes ennemis.

L'exil volontaire de Staniſlas rend la liberté à ſa patrie, arrête le fer prêt à frapper, & réunit les factions diviſées. Auguſte II monte ſur ce même trône où la France étoit deſtinée à trouver ſans ceſſe ſes ornemens, le bonheur de ſes Maîtres, & l'eſpoir de la plus ancienne dynaſtie du monde.

L'Europe attentive à ce grand événement ſe réunit; ſa voix générale eſt dirigée par la même puiſſance qui dirigea deux fois les vœux de la Pologne. Staniſlas lui paroît trop grand, trop digne de regner pour ne lui pas décerner une couronne ; Staniſlas conſerve le titre & la puiſſance de roi; ce titre auguſte!... ſes vertus l'avoient honoré ! Les Etats d'Auſtraſie lui ſont ſoumis

par le concert unanime de toutes les puiſſances prépondérantes ; la Lorraine eſt déclarée reverſible à la France ; & par l'enchaînement des décrets de la Providence, la Princeſſe de Pologne eſt placée à coté d'Anne de Bretagne, dans le rang de celles de nos Reines qui ont enrichi la Monarchie par de nouveaux Etats.

Staniſlas en prenant poſſeſſion de la Lorraine, paroît comme un Ange conſolateur qui vient adoucir ſes regrets ; la renommée avoit annoncé ſes vertus ; il ſe fait connoître lui-même, & bientôt il réuſſit à ſuſpendre les pleurs dont la tombe de Léopold étoit encore baignée ; il remplace tout ce que les Lorrains pouvoient eſpérer du grand Prince qu'ils perdoient, mais qu'ils voyoient près d'être aſſis ſur le trône des Céſars.

O Lorrains ! peuple fidèle, & qui ſavez ſi bien aimer vos Maîtres, c'eſt à vous de parler de celui que nous avons perdu. Ordres divers d'une Nation illuſtre, laborieuſe & diſtinguée dans tous les arts, parlez ! Si les larmes étouffent votre voix, que vos cris ſe faſſent entendre ! Peignez à vos enfans d'âge en âge ce Sage couronné, qui comblé d'ans, de travaux & de gloire, portoit encore la vie, le nerf & la lumière dans toutes les profeſſions actives, qui ſont les vraies reſſources & les reſſorts les plus puiſſans d'un Etat.

Rappellez tous les actes de ſa vie; c'eſt une leçon pour les Souverains; c'eſt un gage de l'amour de l'Être ſuprême, qui ſemble aimer à renouveller l'empreinte de ſon image dans les Rois de la terre.

Que les monumens qu'il éleva, que les aſyles, que les établiſſemens qu'il fonda pour tous les états & pour tous les âges; que ces torrens émanés d'une ſource inépuiſable de bienfaiſance, annoncent à l'univers que pendant un regne de trente ans, Staniſlas n'ouvrit point les yeux à la lumiere ſans l'idée d'un bienfait nouveau, & qu'il ne les ferma pas le ſoir ſans avoir ſaiſi tous les moyens de lui donner l'exiſtence! Et vous, Compagnons malheureux de mon bonheur paſſé, vous qui jouiſſiez avec moi de celui de le ſervir, ſéparez la Majeſté Royale de l'homme, comme il aimoit à l'en ſéparer lui-même: connûtes-vous jamais un ami plus aimable? ne fut-il pas toujours le nôtre? Qui, mieux que notre Maître, a poſſédé l'art charmant de dire à ceux qui compoſoient ſa Cour, ce qui pouvoit leur être flatteur, honorable & perſonnel? Soixante ans d'expérience avoient achevé dans Staniſlas, ce que la nature avoit ſi heureuſement commencé; il connoiſſoit, il ſavoit apprécier les hommes; leur état, leur caractère décidoient de l'eſpèce de récompenſe qu'il deſtinoit à leurs ſervices; il aban-

donnoit à des gens obſcurs mais néceſſaires, le ſuperflu de ſes richeſſes, comme étant le ſeul luſtre de leur état: il récompenſoit par ſa confiance, ſes careſſes & ſa ſociété intime, ceux dont la naiſſance, les principes & les ſentimens lui étoient connus.

Un plaiſir mêlé d'impatience renaiſſoit pour nous, aux heures où nous allions jouir du bonheur de le voir; nous étions obligés, pour lui plaire, d'oublier alors que nous ſervions un Maître; il nous forçoit de nous élever à une eſpèce d'égalité dont il aimoit à jouir, & où la ſupériorité de ſon rang, de ſon eſprit & de ſon ame ne nous inſpiroit plus que les ſentimens agréables de l'admiration & de l'amour. Toujours occupé de quelqu'objet utile, & conſervant de grandes vues juſques dans ſes amuſemens, s'il eût été poſſible de forcer les loix de la nature, il eût atteint un but qu'il ne ſe propoſa jamais que pour reconnoître toutes les reſſources, toute l'étendue des forces mouvantes; & ſouvent les inventions les plus utiles furent le prix de ſon travail. Il ſimplifia, il perfectionna les inſtrumens de pluſieurs arts & ſur-tout ceux du labourage. Sa belle & fertile imagination lui fit varier ſans ceſſe les moyens d'orner ſes palais, de parer, d'animer ſes jardins par des eaux jailliſſantes. Les plans des monumens qu'il éleva & des maiſons qu'il embellit,

ſont dans les mains de toute l'Europe, & ſerviront à jamais de modele.

Cette variété qu'il aimoit, il la portoit dans la ſociété particulière; la connoiſſance qu'il avoit des hommes, étoit un bien acquis dont il aimoit à jouir; ſouvent il excitoit entre nous des diſputes; & pour mettre en jeu les différens caractères, il nous animoit & ſe plaiſoit à ſoutenir le parti le plus foible. Jamais on n'a mis plus d'eſprit & plus d'art que ce Prince à ſoutenir un paradoxe: mais jamais auſſi, lorſqu'il en étoit tems, perſonne ne l'anéantiſſoit par des traits ſi lumineux. C'eſt ainſi qu'il démêloit, qu'il apprécioit la portée de l'eſprit de ceux qui l'entouroient; c'eſt ainſi qu'il finiſſoit toujours par les éclairer.

Années heureuſes vous coulâtes trop rapidement... nous n'oſions les compter! mais l'activité, la ſanté, la force brilloient ſur le front de Staniſlas, les graces même n'en étoient point effacées, ſes derniers écrits avoient tout le feu de ceux de ſa jeuneſſe; rien ne paroiſſoit menacer une tête ſi chère, & le jour de ſa naiſſance étoit encore un jour de fête pour nous.

Ceux qui virent la réception que fit ce Prince à ſes auguſtes Petites-Filles, l'activité, la magnificence, la galanterie même qu'il mit à toutes les fêtes qu'il leur donna, ſe formerent alors une illuſion agréable; ils crurent le voir rajeunir!...

Quelles fêtes !... Eh ! que ce mot exprime foiblement le ſentiment qu'elles inſpirerent !... On ne pouvoit plus s'arrêter aux ſpectacles qu'elles offroient, il n'en étoit plus qu'un pour les ames ſenſibles ; tous les cœurs étoient émus, tous les yeux étoient fixés ſur deux Princeſſes charmantes, que Staniſlas ſerroit tour-à-tour dans ſes bras, & que rien ne pouvoit diſtraire elles-mêmes du bonheur de le voir & de l'écouter.

A ce ſpectacle ſi touchant il en ſuccéda bientôt un autre plus ſingulier, mais non moins attendriſſant. Les Enfans d'Auguſte II remplacerent Meſdames, & le cœur & les bras de Staniſlas leur furent également ouverts. Quels droits la vraie vertu n'a-t-elle pas ſur les ames fortes & ſenſibles !.... Quarante ans de travaux, de périls & d'infortunes ſont effacés de ſon ſouvenir ; il reconnoît dans les enfans de ſon Compétiteur les mêmes vertus qui ſont le bonheur de ſon auguſte Petit fils ; il les reçoit comme les ſiens, il les occupe ſans ceſſe par de nouveaux ſoins, par de nouvelles careſſes ; il réuſſit ainſi à leur faire oublier qu'ils ſont dans le palais de Staniſlas, il leur fait goûter le bonheur de ſe croire dans celui d'un père.

J'ai déjà dit ſouvent que Staniſlas ſavoit aimer ; mais quel Maître, quel ami, & ſur tout quel père fut jamais aimé plus tendrement ? Hélas!..

comment mon cœur déſeſpéré me laiſſera-t-il la force de le peindre encore, dans ces jours heureux où ſon ame jouiſſoit du bonheur de ſe rejoindre, de s'unir à celle de toute ſon auguſte Famille? Entouré de tous ſes Enfans, comme les Patriarches, aſſis au milieu d'eux, les rangs étoient confondus, rien ne tenoit plus leur empreſſement. Aſſez nombreux pour le dérober aux yeux de la Cour, quelques uns étoient aſſez jeunes encore pour ſe diſputer ſes careſſes; il les prenoit tour-à tour dans ſes bras, & ſon attendriſſement redoubloit, lorſque la fille adorée d'Auguſte élevoit les plus petits ſur ſes genoux, & ſembloit lui dire: Voilà les liens heureux qui nous ont réunis; aimez, reconnoiſſez en eux les traits d'un petit fils qui vous reſſemble?

Staniſlas devoit bientôt jouir d'un bonheur ſi pur. Tout étoit préparé pour le voyage de Verſailles, lorſque les atteintes d'un mal peu dangereux, mais qui parut diminuer ſes forces, porterent l'alarme dans tous les cœurs! Nous commençames à frémir! Un ſentiment douloureux glaça notre ame en nous donnant la première idée d'un malheur que nous n'avions jamais voulu prévoir; nos yeux attentifs ſe fixoient ſur les ſiens; il cherchoit en vain à nous raſſurer lui-même, nous ne l'étions point aſſez pour cacher nos craintes. Bientôt la Lorraine trembla pour les jours de ſon

Bienfaiteur; ſes cris pénétrerent juſqu'à Compiegne, ils y porterent la conſternation.

La Reine éperdue vole à ſon ſecours; Louis preſſe lui-même tout ce qui peut accélérer ſa marche. Cette Princeſſe arrive tremblante à Commercy: l'orage étoit diſſipé. Hélas !..... le Ciel leur accorda de jouir encore ſans trouble de quelques beaux jours. Qu'ils paſſent rapidement ces jours heureux, & que leur ſouvenir coûte de regrets! Lorſque la Reine, prête à partir, voit approcher le moment d'une ſéparation ſi douloureuſe, elle voudroit cacher ſes larmes, dérober ſa marche; mais elle ne peut ſe réſoudre à perdre un ſeul des momens où elle peut voir encore ce qu'elle aime! Sa Majeſté nous appelle tour-à-tour, elle recommande à nos ſoins ce Maître.... ce Maître que nous adorions! Que dis je? Elle le recommande à tout ce qui paroît à ſes yeux. Tout ce qui peut l'approcher, le ſervir, ne faire même que le voir, tout eſt intéreſſant pour elle: elle a l'air de connoître, d'honorer de ſa confiance juſqu'au peuple qui l'entoure; & lorſque ce peuple éleve ſa voix au Ciel pour lui ſouhaiter de longs jours: Vive mon père, s'écrie t-elle, priez mes enfans, priez pour le vôtre!

La Reine part, Staniſlas la ſuit, la dévance; ils jouiſſent encore pendant quelques momens

du bonheur de ſe voir. Ce furent les derniers que le Ciel devoit leur accorder. Ils ſe ſéparent enfin, & Staniſlas retourne à Lunéville.

Jamais la ſanté de ce Prince ne parut meilleure que dans ce tems; l'impreſſion de la joie pure qu'il venoit de goûter, animoit ſes yeux & coloroit ſon teint; il n'en falloit pas moins pour raſſurer tout un peuple, qui n'étoit point encore remis de ſes premieres alarmes.

En arrivant à Nancy, nous vîmes ſes habitans accourir en foule, gardant d'abord un ſilence profond, & portant des regards inquiets ſur leur Maître; mais quelles acclamations, quels vœux, quels cris s'éleverent quand ce peuple fut raſſuré! quand je dis peuple, il faut y comprendre tous les habitans de cette Capitale. J'ai vu, & je le dois dire, j'ai vu tout ce qu'elle renferme de gens les plus diſtingués accourir ſans ſuite, ſe confondre dans la foule & mêler leurs voix à la ſienne; cette foule augmente ſans ceſſe; ceux qui l'ont déjà vu, veulent le revoir encore; ils le ſuivent juſques dans la campagne, dont les habitans accourent de toutes parts pour les remplacer.

Rois, voilà vos vrais triomphes! Ces vœux ardens de vos peuples, ces cris d'acclamation ne percent point en vain la nue; l'Eternel les entend, & l'hiſtoire les conſacre dans ſes faſtes.

Les mêmes tranſports ſe renouvellent à ſon arrivée à Lunéville; ſa garde s'ébranle prête à quitter ſes rangs pour le contempler de plus près; elle eſt inutile, le peuple pénetre de toutes parts, & la voix de ſon Bienfaiteur l'appelle juſques dans le centre de ſon Palais.

Staniſlas avoit déjà repris ſes occupations ordinaires, lorſque la nouvelle la plus accablante vient frapper ſon ame d'un coup mortel; ce petit-fils ſi cher..... hélas! fatale époque pour la France, pertes cruelles! comment oſer vous rappeller? ah, grand Dieu! que me reſte-t-il encore à peindre quand je ne peux plus que gémir? mes larmes effacent les traits de ma main tremblante! Être ſuprême, ô toi dont nous adorons les décrets, ſans oſer ſonder leur profondeur, puiſſions-nous dans notre douleur amere ne te montrer que notre réſignation & nos larmes! Ce n'eſt qu'au pied du trône de Louis le Bien-aimé que nous pouvons trouver quelque adouciſſement à nos malheurs; ce n'eſt qu'en voyant notre Maître, ce Maître dont la France éperdue craignit plus la perte que celle de ſes frontières & de ſa gloire; ce n'eſt qu'en voyant le vainqueur de Fontenoy entouré de trois Princes élevés par la ſageſſe à toutes les vertus de leur père, que nous croyons encore que l'Eternel veille ſur la poſtérité de St. Louis, & ſur la première Monarchie de l'uni-

vers. O Staniſlas, ton ombre heureuſe doit pardonner ces tranſports à notre juſte douleur !.... Comme nous anéanti par la perte fatale de ton auguſte Petit-fils, toute ta fermeté ne put réſiſter à ce coup horrible; des ſoupirs, un morne ſilence, une douleur profonde obſcurcirent tes derniers jours; ce ne fut enfin que l'accident le plus affreux ! ce ne furent même que les approches de ta dernière heure qui rendirent à ton ame tout le calme & toute la vigueur de tes belles années. Alors plein de foi, d'amour & d'eſpérance, on t'a vu treſſaillir de joie, lorſque l'éloquent Eliſée te fit une peinture auſſi vraie que ſublime de la mort du juſte, & te fit goûter les premières délices d'un bonheur éternel (1).

Attentif à nous cacher les maux violens qui le dévoroient, l'air ſerein reparut alors ſur le front de Staniſlas; ſenſible juſques dans ſes derniers momens, ſes yeux mourans nous cherchoient encore ! & nous étions encore tendrement ſerrés par une main que nous baignions de nos larmes.

Il n'eſt plus ce Grand Homme, ce Maître chéri, ce Père de ſon peuple, ce Libérateur de ſa patrie, il n'eſt plus !... vérité cruelle qui retentit dans

(1) Le Père Eliſée qui prêchoit l'Avent, lut au Roi de Pologne, dans ſa chambre, ſon beau ſermon ſur la mort, le jour même de cet accident ſi fatal.

nos cœurs, qui les glace & qui répandra l'amertume ſur le reſte de notre vie! Qu'il vive, du moins dans la mémoire des hommes, comme un de ceux qui a le plus travaillé pour leur bonheur; que les temples, les places publiques, & juſqu'aux hameaux, retentiſſent du nom de leur Bienfaiteur.

La terre ſe tut en préſence d'Alexandre & de Cyrus; ſon ſein fut abreuvé de ſang, ſa ſurface fut ravagée par les flammes, les monumens qui la décoroient furent renverſés! Conquérans barbares! tels ſont les événemens affreux qui caractériſent votre ſiècle; l'hiſtoire ne vous place qu'à regret au rang des grands hommes; la vraie philoſophie, cet amour pur de la ſageſſe, déteſte les actes ſanglans, & les conquêtes ſouvent coupables qui vous tracerent une route trop facile vers l'héroïſme: les gémiſſemens ſourds de la misère, les cris aigus du déſeſpoir ont troublé les chants de vos funeſtes triomphes; vos palmes furent ternies par le ſang; la terre ſe tut, & la nature frémit en votre préſence!

Quel contraſte plus ſi appant que celui d'un Roi qui n'oublia jamais les droits reſpectifs de l'humanité, & qui, dans les différens rapports qui l'unirent aux autres hommes, ſe ſacrifia lui même, & réuſſit ſans ceſſe à leur être utile? Jamais Staniſlas ne ſépara ſa propre gloire d'avec celle

de ſa nation ; il ne ſe regarda ſur le trône que comme le premier mobile d'une vaſte machine dont il devoit entretenir l'harmonie. Couronné deux fois, l'une par les mains de l'amitié, l'autre par celles de ſes concitoyens ; deux fois ſa vertu ſublime lui fit dépoſer ſon ſceptre ſur les autels de la paix : la ſûreté de ſa patrie, le ſang de ſes ſujets, la fortune de ſes amis, ces objets, (toujours les plus grands pour un ſage,) lui parurent d'un prix bien ſupérieur à celui d'un trône ; mais en perdant un empire extérieur ſur les Polonois, il s'en aſſuroit un à jamais durable dans leurs cœurs, & ſes deux abdications ſeront également immortelles, dans l'hiſtoire de la philoſophie & dans les faſtes de l'univers.

Si la terre ſe tut en préſence des conquérans qui la ravagèrent, quelle nation policée pourroit ne pas répéter avec nous : la terre dût treſſaillir de joie en préſence de Staniſlas ! Sa ſurface fut embellie ! ſon ſein fut cultivé par un travail plus induſtrieux, & toujours paiſible ; nul citoyen en état d'agir ne fut inutile, nul citoyen languiſſant ne fut ſans ſecours : ſemblable à l'aſtre du jour, il vivifia, il rendit fécond tout ce que ſa belle ame & ſon puiſſant génie embraſsèrent, dans leur ſphère d'activité.

Staniſlas laiſſe aux Rois un grand exemple ; à ſa patrie, à ſes ſujets ; tout ce qui doit rendre

leur reconnoiſſance immortelle ; à ſes ſerviteurs, le ſouvenir tendre & douloureux des charmes qu'il répandit ſur leurs jours, & la conſolation d'orner ſon urne de quelques fleurs, & de la baigner de leurs larmes.

LETTRES.

Franconville, ce 15 Février 1776.

A M. FAUJAS DE SAINT-FOND.

Il m'arrive, Monſieur & aimable ami, la plus cruelle aventure : je retrouve, ſur mon bureau, une lettre que j'ai eu l'honneur de vous répondre, il y a un mois : le mal eſt fait ; j'en ſuis déſolé, & je me mets ſur le champ à le réparer.

La lettre dont vous m'avez honoré, mon cher & aimable ami, m'auroit fait un plaiſir extrême, ſans les cruels détails que vous me faites de votre ſanté ; M. Guettard m'en avoit déjà parlé, non point avec l'air de craindre pour votre état préſent, mais le cœur ſerré de voir que vous ne prenez pas aſſez ſur vous-même.

Si je ne connoiſſois pas vos lumières, votre

courage & votre philoſophie, j'entreprendrois de combatire cette eſpèce d'apathie où je vous vois; mais je ne peux vous rien dire qu'une tête auſſi éclairée que l'eſt la vôtre ne ſe ſoit repréſenté déjà: je me tiens au conſeil le plus ſimple & le plus analogue à l'économie animale de l'homme dans lequel elle doit être le plus & le mieux combinée avec la ſpiritualité; faites de l'exercice; ſciez votre bois, s'il le faut; oubliez, s'il eſt poſſible, que vous avez de l'eſprit; exercez-vous, comme un montagnard du Mont-Jura; faites circuler votre ſang; broyez les fluides; rendez-les plus ſubtils, en les délayant par une boiſſon douce; défendez-vous des acides qui coagulent la lymphe, malgré l'exemple d'un homme qui vous eſt reſpectable & cher; excitez la tranſpiration, & vous vous trouverez, en peu, beaucoup mieux. Songez, mon cher ami, que l'état où vous êtes eſt un cercle vicieux d'où vous devez vous tirer: votre mélancolie augmente la ſtagnation des liquides; celle-ci augmente votre mélancolie.

M. de Nointel, homme très-aimé de la bonne compagnie, fut deux ans dans cet état, Chirac étoit ſon ami; il va trouver le grand-prieur d'Orléans & pluſieurs gens aimables de cette ſociété; ils conviennent de leurs faits; un ſoir, ſur les dix heures, huit d'entr'eux, bien

bien déguisés, entrent brusquement dans la chambre de M. de Nointel, courent à son lit, le roulent dans ses couvertures, & l'enlèvent sans lui dire un mot; il se démène; on le serre plus étroitement; on le porte dans une gondole à six chevaux; on la fait courir à toutes jambes; on arrive à la jolie petite maison du grand-prieur; pas une lumière, silence absolu; on le porte dans un grand lit; on ferme les rideaux, & on le laisse seul à lui-même rêver une heure à ce qui lui arrive: au bout de ce temps, il entend la flûte de Blavet & le violon de Quignon qui forment une harmonie éloignée; tout-à-coup une grande porte s'ouvre; la clarté de cent bougies lui fait voir une table en désordre, des filles vêtues en nymphes & en bacchantes, & ses meilleurs amis le verre à la main: le grand-prieur, l'aimable marquis de Fargis & le célèbre Thévenard, habillé en Silène, accourent à son lit, le verre à la main: Mademoiselle Salé, en nymphe, Camargot en bacchante, viennent le couvrir de fleurs: M. de Nointel frémit; mais déjà ce frémissement étoit agréable; les grosses larmes couvrent ses joues; il reçoit un bouquet de Salé, un verre de vin de Champagne de Camargot; il serre ses amis dans ses bras; on le couvre d'une robe-de-chambre couleur de rose: ou lui met une couronne de lierre; on le

porte à table ; il ſourit à ſes amis, agace les filles d'Opéra, chante & boit avec eux, s'enivre, ſe rendort & ſe réveille complettement guéri ; il a vécu huit ans depuis, gaillard & très-heureux ; au bout de ce temps, il retombe ; Chirac, Thevenard, Fargis étoient morts ; le grand prieur étoit dévot, & le pauvre Nointel ne ſortit plus de ſon état.

Je vous fais cette longue hiſtoire, pour vous prouver que l'émotion (d'abord lugubre) mais paſſant rapidement aux ſenſations les plus agréables, donna la ſecouſſe néceſſaire à ſes nerfs pour les remettre à leur ton, diſſiper les engorgemens, relever le diamètre des couloirs affaiſſés par la langueur ; & tout ſe ranima en lui, comme on ranime une horloge, en excitant l'oſcillation de ſon pendule. Que n'êtes-vous ici, mon cher & aimable ami ! je vous jouerois de bien bon cœur un ſemblable tour : mes plus graves confrères qui vous eſtiment & qui vous aiment, s'y prêteroient, & ma fille & Madame Adanſon ſeroient les nymphes qui vous rappelleroient au plaiſir d'exiſter. Eſſayez tout ce qui pourra rire à votre eſprit ; mais évitez la vie trop ſédentaire.

Je n'ai pas échappé d'avoir la grippe ; mais j'étois bien averti par mon ami Laſſaune ; de l'eau ſucrée, une diète non abſolue, le lit & la

tranſpiration m'en ont tiré ; tous ceux qu'on a ſaignés ſont morts, ou dans les ſept premiers jours, ou dans les ſix ſemaines du mal ; cette grippe épidémique eſt une humeur qui roule dans le ſang, & qui ſe déclare par la courbature, le mal de tête & le friſſon ; la fièvre & l'oppreſſion ſuivent ; mais ils cèdent après trois jours au lit, diète & eau ſucrée : ſi l'on ſaigne, l'humeur ſe porte ſur le champ ſur les poulmons, parmi ceux qui ne meurent pas d'abord : dans les jeunes, cette humeur qui tapiſſe les bronches & remplit leurs veſſicules, devient ſi corroſive, qu'en peu de jours les ulcères ſe déclarent, les tuniques des bronches & le paranchime du poulmon eſt détruit ; les vaiſſeaux mêmes ſont détruits ; l'hémorragie tue ; dans les vieillards, l'hydropiſie de poitrine les emporte ; Bouvard n'a point voulu démordre de ſon ſyſtême meurtrier ; on compte trente-ſept de ſes victimes connues : mon pauvre ami & confrère, M. de Valière, en eſt une : hélas ! lui, M. de Saint-Auban & moi, nous défendions avec chaleur les principes phyſico-mathématiques ſi bien reconnus de l'artillerie ancienne, contre les preſtiges de la nouvelle ; mais M. de Valière nous manque bien ; M. de Saint-Auban ne ſe décourage pas, & écrit en homme éclairé, en homme d'honneur & en bon ſerviteur du

Roi; l'avis de notre Académie eſt pour l'ancienne, & nos confrères ſe ſont rendus à l'évidence, expoſée dans le mémoire de M. de Valière & dans le mien.

J'ai eu du moins la ſatisfaction de voir réuſſir mes ſoins, & mes vives ſollicitations pour notre ami le Comte de Milly; il eſt élu en la place de M. de Valière. Quoique je n'aime pas à ſolliciter, je reprendrai toute mon ardeur pour M. de Milly, quand vous vous préſenterez, & j'oſe vous aſſurer que je vous connois déjà bien des voix preſque auſſi acquiſes que celle de mon cœur pour vous.

Le duc de Chaulnes & le duc d'Ayen étoient les concurrens; tous les deux ſont bien dignes d'une place; M. de Chaulnes nous a fait voir des expériences bien ingénieuſes ſur l'air fixe; il a porté à l'Académie des couches remplies des vapeurs émanées d'une cuve de bière en fermentation: ces vapeurs ſe ſont fixées dans des cruches, au point, que nous ayant prouvé leur exiſtence par l'extinction de la lumière, dans celles qu'il nous diſoit être pleines, nous ayant de même prouvé le vuide d'autres cruches dans leſquelles la lumière ne s'éteignoit pas, nous l'avons vu verſer de la cruche pleine dans la vuide, comme ſi c'eût été de l'eau, ſans toutefois pouvoir appercevoir de vapeur, & la

cruche s'eſt trouvée ſi bien remplie par l'inclinaiſon de l'autre, que la bougie s'y eſt ſur-le-champ éteinte ; cette expérience eſt raviſſante, d'accord ; mais qu'eſt-ce que cela prouve ſi ce n'eſt que toute forte émanation, toute moffette de mine eſt épaiſſe, adhérente, au point même de pouvoir (repouſſée par l'air) s'épaiſſir à ſa ſuperficie en pellicule imperceptible ? mais cet air fixe ne pourra jamais ſervir à aucun uſage, & un ventilateur de M. Hales eſt mille fois plus utile, que la découverte un peu plus palpable de ce que nous connoiſſions déjà.

J'ai eſſuyé les lenteurs typographiques ; mais enfin ce Recueil d'Œuvres mêlées, que vous avez le reproche à vous faire avec ma famille & mes amis, de m'avoir forcé de lâcher en plaine, ce Recueil paroîtra le mois prochain : donnez-moi vîte une adreſſe, & je vous l'enverrai ; il aura cinq cents mortelles pages ; tant pis pour les lecteurs & le libraire Cellot à qui je l'ai donné.

L'Académie m'a fait promettre de donner au mois de Septembre prochain à l'imprimeur, ce mémoire trop honoré, cher ami, par l'approbation publique que vous lui avez donnée ; ma parole eſt lâchée : allons donc, quand cet ouvrage ſyſtématique (tant ſoit peu) paroîtra,

j'eſpère vous avoir pour défenſeur. Si la Bibliothèque des Romans, ouvrage agréable, fait ſous les yeux de M. de Paulmy, va à Montelimart, liſez le tome d'Avril prochain; vous y trouverez l'extrait que j'y donne de Triſtan de Léonois, le plus ancien & le meilleur de nos vieux romans : j'eſpère qu'il vous amuſera. Adieu, cher & aimable ami; donnez-moi de vos nouvelles. Madame de Treſſan & mes enfans s'uniſſent à mes vœux pour vous, & au tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monſieur & très-cher ami, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, DE TRESSAN, Lieutenant-général.

AU MÊME.

JE réſidois à Boulogne-ſur-mer, & je commandois en Boulonnois & Picardie, comme Lieutenant-général, en 1748. C'eſt dans cette année, au mois de Septembre, que j'envoyai à l'Académie des Sciences de Paris, le fruit de trois ans d'expérience ſur l'électricité, dans un mémoire intitulé : *Eſſai ſur l'Electricité*, & ſur différens phénomènes qu'on lui peut attribuer.

L'Académie nomma pour Commiſſaires à l'examen de cet ouvrage, MM. de Réaumur, de la Condamine, Morand père & Nollet; le mémoire reſta huit mois à l'examen : l'Académie en porta le jugement que vous avez lu en 1749, & me fit l'honneur de m'élire. Je fus élu peu de temps après par la Société royale de Londres, par l'Académie de Berlin & par celle d'Edimbourg. L'aſſurance dans mes opinions, que m'ont donné vingt-ſix ans d'obſervations de plus, m'autoriſe à faire aujourd'hui imprimer ce long ouvrage, ſous le titre d'*Eſſai ſur le fluide électrique, conſidéré comme agent univerſel.*

Voilà, mon cher & aimable ami, ce que vous vouliez ſavoir.

J'ai travaillé quarante-ſix & quarante-ſept ans aux expériences. J'ai écrit au commencement de 48, tandis que M. Folkes & MM. Wattſon & Elicott travailloient à Londres ſur le même objet par un travail qui s'eſt rapporté au mien, & j'oſe dire que M. Wattſon & moi nous avons travaillé le plus utilement dans ce temps, & j'ai eu le premier le mérite d'en généraliſer les faits & leurs réſultats; de grace, mettons en train au plus vîte l'impreſſion des Réflexions ſommaires ſur l'Eſprit. Cet ouvrage, qui ſera bien reçu du public, préparera le ſuccès du grand ouvrage phyſique : de grace, cher & ai-

mable ami, venez conſoler le pauvre Goubeux, & dîner avec moi ou aujourd'hui ou demain. Je vous embraſſe bien tendrement. TRESSAN.

A Franconville, ce 28 Juillet.

AU MÊME.

CROYEZ-VOUS donc, Monſieur, qu'on puiſſe vous aimer foiblement, & que je ne ſois pas dans l'inquiétude de n'avoir aucune nouvelle de vous? depuis votre départ, nos amis de Paris ſont les mêmes plaintes, & nous ſommes affligés de votre ſilence.

Je ſuis bien touché, bien reconnoiſſant des choſes trop obligeantes que vous avez eu la bonté de dire à mon ſujet dans la lettre pleine d'eſprit & de lumières que vous avez fait imprimer dans le Journal de l'Abbé Roſier. J'ai commencé à vous obéir: j'ai lu un mémoire dans une de nos ſéances, où j'ai rappellé les anciennes dates de 1748 pour mon ouvrage ſur l'électricité. Ce mémoire fut ſi bien reçu par l'Académie, qu'on *m'y traita* preſque comme

une pièce nouvelle qui *réuſſit*, & je fus très-encouragé, très-preſſé même de faire paroître mon ouvrage l'hiver prochain : je me ſuis mis à y faire quelques corrections & quelques notes néceſſaires, & j'ai beau jeu pour travailler à mon aiſe : car j'ai loué, il y a un mois, une maiſon charmante à Franconville, deux petites lieues au-deſſus de Saint-Denis, où M. de Colliny a ſa maiſon.

Je domine ſur toute la vallée de Montmorenci. J'ai de quoi bien loger toute ma famille : de beaux & utiles jardins que je cultive comme Candide : j'ai une ſociété charmante, & je vois de tous côtés une belle culture, l'abondance, vingt beaux châteaux, huit gros villages : joignez à cela le bon air, une ſociété aimable, le bon marché des vivres ; voilà où je me ſuis choiſi une retraite que vous embelliriez par votre préſence : c'eſt-là que je compte paſſer tous les ans depuis le premier Avril juſqu'au premier Novembre, & pouvant aller à Paris dans une heure & demi, je vais réguliérement à nos ſéances avec M. de Colliny, & je vois deux fois la ſemaine mes confrères & mes amis de Paris.

Pendant que je mène cette vie douce, je crains bien, Monſieur, que vous & notre cher & très-néceſſaire confrère, M. Guettard, vous

n'eſſuyiez des fatigues cruelles dans vos recherches ſi intéreſſantes : vous devez éprouver ſouvent le paſſage ſubit du froid au chaud dans vos montagnes ; &, malgré tout l'intérêt que nous ayons à vous voir ſuivre vos obſervations, nous vous aimons trop tous les deux pour ne pas frémir de tout ce que nous ſavons que votre courage & votre ardeur pour le travail peut vous faire eſſuyer.

Je n'ai point encore entendu parler de l'édition de Bernard Paliſſy avec vos commentaires dont j'ai la plus haute idée ; cet homme ſingulier a fait une critique bien frappante des théories qui ne ſont pas fondées ſur une obſervation conſtante & ſans prévention ; il parle ſur les foſſiles & les fontaines naturelles & artificielles, d'après la nature, qui, comme le ſçait, l'enſeigne & le pratique M. Guettard, ne nous trompe jamais, quand nous ſavons bien l'interroger & l'écouter.

En bien ſuivant l'étude des foſſiles antidiluviens, & par ceux-là j'entends les *corps* marins qu'on trouve en banc & en groſſes maſſes, telles que les gros madrépores de Lorraine dont pluſieurs montagnes de cette province ſont couvertes, non-ſeulement on trouve des preuves certaines de l'antiquité de la terre & de l'immerſion de preſque toutes ſes parties

ſous les eaux de la mer : mais on connoît par quels degrés les *teâs* de ces coquillages ſe ſont altérés, fondus, ont fourni la matière calcinable, la matière crayonneuſe, & l'ont liée par le ſort gluten qui lioit & donnoit l'adhérence aux particules conſtituantes de leur ſubſtance. C'eſt ainſi qu'on voit que la matière animale contribue pour les trois quarts dans toutes les pierres calcaires & dans la couche de terre végétale dont la ſubſtance la plus fine s'unit avec l'eau pour nourrir les végétaux. J'avoue que ſi j'avois à me former une idée de la matière terreſtre, j'en réduirois les principes élémentaires au verre pulvériſé en ſable qui en forme la baſe, à l'acide qui en eſt la vie, au ſoufre qui en eſt le lien, & à une compoſition du tout enſemble qui compoſe le ſel, principe de la ſaveur. Mais vous êtes avec un grand maître ; vous le devenez vous-même : je me plais ſeulement à vous dire que je crois avoir bien vu, & que toutes mes recherches & mes obſervations m'ont perſuadé que les détrimens des corps marins entrent pour les trois quarts de ce qui fournit à la végétation, qui fournit à ſon tour tout ce qui entretient l'animalité ; ce qui me fait préſumer que les premiers êtres organiſés créés ſont tous les animaux marins ; ce qui s'accorde très-bien avec la Genèſe, qui dit : » Au commencement, Dieu

» créa le ciel & la terre ; la terre étoit vuide, » ſtérile, & les eaux couvroient ſa ſurface ; donc, les eaux ont été créées avant l'ouvrage des ſix jours : & ces ſix jours mêmes doivent-ils être évalués à des jours de vingt-quatre heures ? Ce n'eſt point l'avis de Saint Auguſtin, de Saint Grégoire de *Niſſa*, & de pluſieurs pères qui ſe ſont crus en droit d'expliquer l'ouvrage des ſix jours, & de donner un ordre ſucceſſif au développement des êtres créés, quoiqu'ils partent d'un ſeul principe : *Qui manet in æternum, creavit omnia ſimul.* Les trois premiers jours auparavant la création des aſtres, & par conſéquent de la rotation des ſoleils ſur leurs axes, peuvent avoir été des périodes très-longues. Mais je ne fais que vous répéter ici ce que vous avez déjà pu voir dans mon ouvrage. Voilà ma façon de voir : je vous conjure de me faire part dans quelque temps de la vôtre. Si nous nous rapprochons, vous redoublerez bien mon eſpérance d'avoir frappé au but. A pròpos, cher & aimable ami, vous avez emporté mon Bernard Paliſſy, & je n'ai plus le *moyen de devenir riche.* Rendez-m'en donc vîte un autre ; car j'en ai grand beſoin : on n'a encore rien fait pour moi, & la façon dont on me traite juſqu'ici me paroît bien dure. Cependant M. de Maurepas me donne des eſpérances, & M. de Malesherbes, appro-

ché du trône, m'en donne de nouvelles. Adieu, cher & aimable ami, recevez mille tendres complimens de Madame de Treſſan. Je ne vous dis rien de ma fille qui eſt chez elle; mais tout ce qui tient de moi doit vous aimer. Mille aſſurances du plus tendre attachement à M. Guettard de ma part & de celle de M. de Thury. Adieu; aimez-moi, ſi vous êtes juſte; écrivez-moi, ſi vous voulez me faire plaiſir; & ſoyez perſuadé du tendre & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DE TRESSAN.

Embraſſez pour moi, mon cher & reſpectable couſin le Comte de Marcieux; dites-lui que lorſque la colère me prend de n'être pas Maréchal de France, je me dis: Le Comte de Marcieux méritoit de l'être plus que moi.

COPIE

DE Lettres écrites par feu M. LE DAUPHIN à M. le Comte DE TRESSAN.

PREMIERE LETTRE.

C'EST avec un ſenſible plaiſir, Monſieur, que je vous apprends que le Roi a eu la bonté de vous accorder ce que je lui ai demandé pour vous, & c'eſt auſſi de bien bon cœur, que je l'en ai remercié ainſi que le Roi de Pologne qui, par la lettre que j'en ai reçu, m'a paru enchanté du plaiſir qu'il vous avoit fait ; le mien eſt extrême & je vous remercie moi-même de m'avoir procuré l'occaſion de vous obliger en quelque choſe, & de vous marquer tous mes ſentimens pour vous.

Signé LOUIS.

A Compiegne ce 6 Juillet 1751.

DEUXIEME LETTRE.

JE vous ſouhaite la bonne année; diſpenſez-moi de la tournure de ce beau & nouveau compliment, il ne vous en diroit pas davantage & vous ennuyeroit plus longtems.

Signé LOUIS.

A Verſailles ce 2 Janvier 1753.

COPIE

DE Lettres écrites par le Roi de Pruſſe.

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR le Comte de Treſſan, j'ai reçu votre lettre du 14 de ce mois; je ſuis extrêmement ſenſible aux ſentimens de zêle & d'attachement que vous voulez bien me marquer & à tout ce que vous me dites d'obligeant

pour m'en perſuader. Je m'intéreſſe trop particulièrement à la gloire de l'auguſte fondateur de l'académie de Nancy, pour ne pas vous ſavoir gré de la marque d'attention que vous m'avez donnée en m'envoyant les diſcours qui y ont été prononcés. Ils ſont tous des beautés, & vous avez fait connoître dans le vôtre combien les connoiſſances les plus étudiées des ſciences & des arts, ont d'agrément quand elles ſe trouvent jointes aux graces du ſtyle & de l'éloquence. Il y avoit longtems que j'étois inſtruit des qualités brillantes que vous réuniſſez pour la guerre & pour les lettres, & je ſuis charmé de vous aſſurer ici des droits qu'elles vous donnent ſur mon eſtime. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, Monſieur le Comte de Treſſan, en ſa ſainte & digne garde.

Fait à Potſdam le 30 Mars 1751.

Signé FRÉDÉRIC.

SECONDE LETTRE.

VOTRE lettre du 12 mars, et la pièce qui l'accompagnoit me sont bien parvenues; je vous rends grace de votre attention obligeante. Le plaisir que j'ai eu à vous lire augmente ma reconnoissance, et je serois charmé d'avoir des occasions de vous en donner des preuves, ainsi que de l'estime que j'ai pour vous.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. *Signé*, Frédéric.

Potzdam, ce 17 juin 1779.

TROISIÈME LETTRE.

MONSIEUR le général comte de Tressan, votre association à l'illustre académie Française m'a fait un plaisir bien sensible, c'est un just tribut à votre mérite littéraire, et si Maupertuis et Voltaire retournoient dans cette savante assemblée, ils seroient charmés de vous voir occuper leurs places. La nouvelle traduction d'Arioste, que vous m'annoncez, contribuera

sans doute à augmenter votre renommée littéraire, et l'exemplaire que vous m'en destinez sera très-bien accueilli ; j'aime beaucoup ces sortes de traductions. Celle du Roland furieux par Mirabeau, a son mérite ; mais je n'attends sûrement pas moins de la vôtre ; vous l'épurez si bien que Voltaire en seroit tout autant enchanté qu'il l'a été de l'orignal. Tout ce que je souhaite, c'est que votre malheureuse goutte vous quitte bientôt, et vous permette de porter la dernière lime à votre traduction, qui vous fera sûrement recueillir de nouveaux lauriers ; puissiez-vous en jouir encore long-tems dans une santé aussi parfaite que durable ! c'est l'objet de me vœux en votre faveur ; et sur ce, je prie Dieu, M. le général comte de Tressan, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Potzdam, ce 21 décembre 1780.

Signé, FRÉDÉRIC.

Fin du Douzième et dernier volume.

TABLE.

Réflexions sommaires sur l'esprit.

CHAPITRE I. *de l'esprit en général*, page 1.
Chap. II. *Des sensations et de la pensée*, 2.
Chap. III. *Du Génie*, 20.
Chap. IV. *De l'esprit d'acquit, de la mémoire, etc.* 34.
Chap. V *De l'histoire*, 49.
Chap. VI. *De l'esprit des sciences et de l'éducation.* 62.
Chap. VII. *De la littérature antique et moderne.* 77.
Chap. VIII. *De l'esprit des arts*, 104.
Chap. IX. *De l'esprit de société*, 111.
Chap. X. *De l'esprit de la poésie*, 129.
Chap. XI. *Du goût*, 141.
Résumé, 177.
Discours prononcé à l'académie de Nancy, 197.
Idem, *pour la distribution des prix*, 216.
Idem, *le* 8 *mai* 1752, 233.
Idem, *En présence du Roi de Pologne*, 1753, 278.
Idem, *pour la dédicace de la statue de Louis XV*, 296.
Eloge de Maupertuis, 309.
Portrait historique de Stanislas, 343.
Lettre à M. Faujesas, 367.
Au même, 374.
Au même, 376.
Lettre du Dauphin à M. de Tressan, 382.
Idem, 383.

Lettre du Roi de Prusse à M. de Tressan, page 383.
Idem, 384.
Idem, 384.

Fin de la Table.

650628